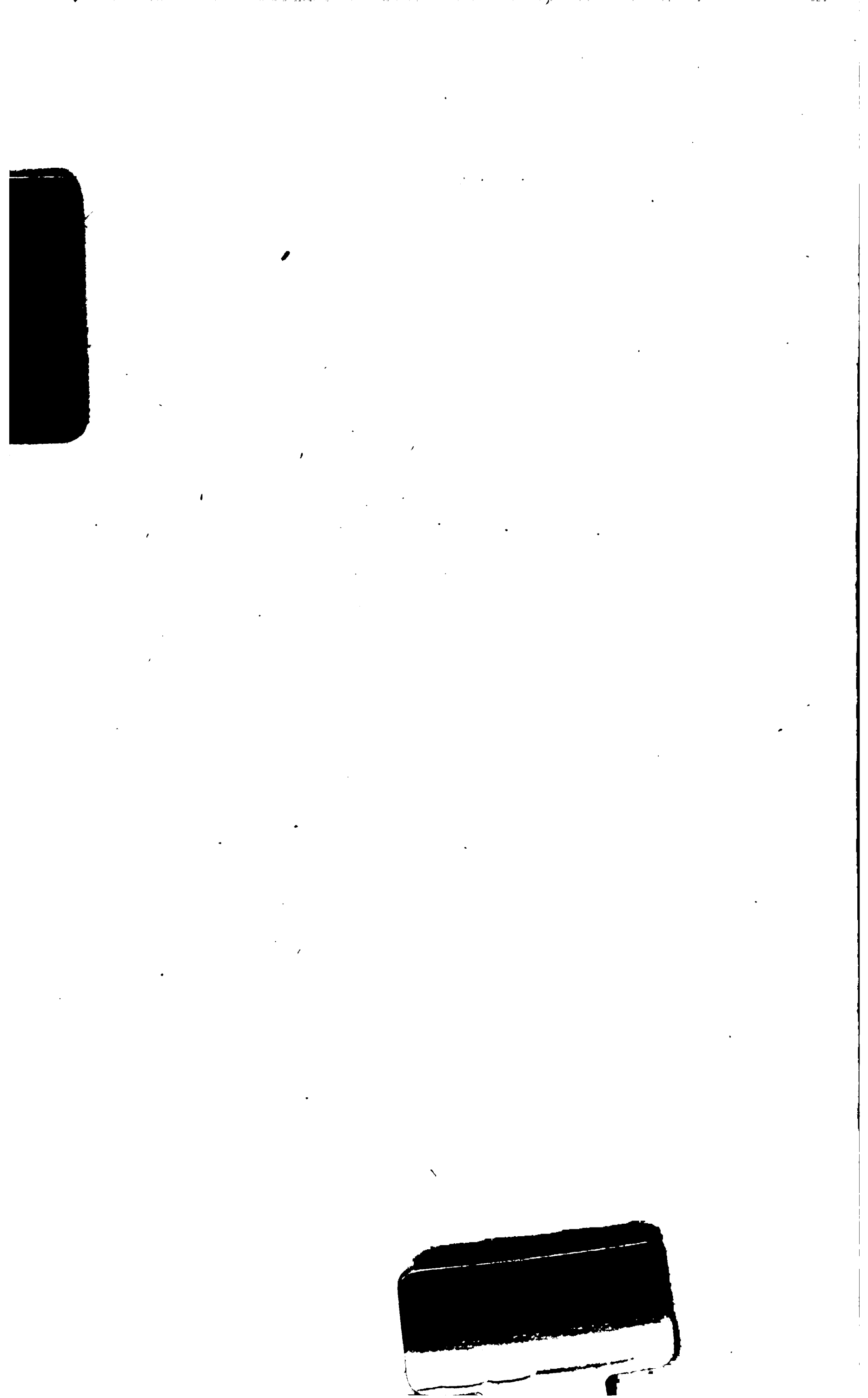






HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

PAR M. KARAMSIN;

TRADUITE

PAR MM. ST.-THOMAS ET JAUFFRET.

TOME HUITIÈME.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

1820.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Suite du règne de JEAN IV.

Disgrace et mort de Telennef. — Souveraineté de Vassili Schouisky.—Elargissement de Jean Belzky et d'André Schouisky. — Dissensions des boyards. — Nouvel emprisonnement du prince Jean Belzky. — Mort de Vassili Schouisky. — Déposition du métropolitain Daniel. — Il est remplacé par Joseph. — Caractère du prince Jean Schouisky et exactions dans les provinces. — Incursions des ennemis extérieurs. — Ambassades à Constantinople et à Stockholm. — Traité avec la ligue Anséatique. — Alliance avec Astrakhan. — Ambassade des Nogaïs. — Conspiration contre Schouisky. — Le prince Jean Belzky est remis en liberté et devient puissant. — Pardon accordé au prince Vladimir Andréiévitch et à sa mère. — Le sort du prince Dmitri d'Ouglitch est adouci. — Siméon Belzky obtient son pardon. — Incursion du tzar de Kazan. — Invasion du khan de Crimée. — Dévouement du peuple et de l'armée. —

Fuite de l'ennemi. — Troubles occasionés par les boyards. — Le métropolitain emprisonné. — Le prince Jean Schouisky reprend le pouvoir. — Consécration de Macaire. — Trêve avec la Lithuanie. — Incursions des Tauriens et des Nogaïs. — Affaires de Kazan. — Relations avec Astrakhan et la Moldavie. — Changement dans le gouvernement. — Violences des Schouisky. — L'éducation de Jean est négligée. — Conspiration contre les principaux dignitaires. — Pouvoir des Glinsky. — Sévérité du gouvernement. — Rapports de bonne intelligence avec la Lithuanie. — Guerre contre Kazan. — Fuite de Schig-Alei, tzar de Kazan. — Campagne vers l'embouchure de la Sviaga. — Voyage du grand prince et mécontentement de la nation.

1538. Chute et mort de Telennef.

Après la mort d'Hélène, l'incertitude qui occupait tous les esprits dura plusieurs jours, sans que rien troublât la tranquillité publique : le peuple attendait l'événement, tandis que les seigneurs ambitieux intriguaient et se consultaient entre eux. La régente avait jusque là tenu les rênes du gouvernement, et remplacé le grand prince ; mais sa perte laissait le champ libre à l'aristocratie, et l'extrême jeunesse de Jean (*a*) devait favoriser, parmi les boyards, l'espoir d'une autorité sans bornes. Les grands de l'Etat, qui osaient aspirer à la souveraine puissance, étaient peu nombreux. Les autres se

(*a*) Ce prince n'avait que sept ans.

préparaient à entrer dans celui des partis dont les projets s'accorderaient mieux avec leurs vues personnelles. Le coup qui venait d'accabler Telennef ne l'avait pas jeté dans un stérile découragement ; parent et ami d'Agrippine Tcheladnin, gouvernante de Jean, il conservait l'espoir de captiver l'amitié du grand prince, et constamment auprès de sa personne, il employait tout pour se rendre agréable. Il comptait aussi sur les anciens amis de sa fortune, sans penser que le changement des circonstances avait dû les lui enlever presque tous, ou refroidir leur zèle. Cependant la mort d'Hélène, qui, au jugement de l'opinion publique, ne pouvait être naturelle, semblait annoncer une puissance occulte et formidable, et l'on attendait, pour reconnaître l'auteur du crime, l'apparition de celui qui songerait à en profiter. Les soupçons, bien ou mal fondés, se fixèrent sur le vieux Vassili Schouisky, descendant des princes de Souzdal, chassés anciennement de leur patrimoine par le fils de Dmitri Donskoï. Animés d'une haine violente contre les souverains moscovites qui les avaient dépouillés, ils entrèrent au service de Novgorod ; et, dans les derniers temps de la liberté de cette république, le prince Schouisky-Grebenka en était le principal voïé-

vode. Lorsque la puissance de la Russie fut définitivement triomphante et assurée, les membres de cette famille passèrent, les uns après les autres, au service moscovite, où ils s'illustrèrent. Le prince Vassili Schouisky occupait, du temps de Vassili, la première place dans le conseil, et comme il l'avait conservée pendant la régence d'Hélène, il avait de puissans motifs pour détester le favori, qui lui cédait d'insignifians honneurs, tandis qu'il gouvernait exclusivement le conseil. Après s'être assuré du succès, en faisant entrer dans ses vues un grand nombre de boyards et de dignitaires de l'empire, ce prince, avide de pouvoir, osa, par un acte à la fois arbitraire et cruel, se déclarer chef du gouvernement. Le septième jour après la mort d'Hélène, il ordonna l'arrestation des personnes les plus chères à Jean; et sans avoir égard aux larmes, aux cris du jeune souverain, livré sans défenseurs à son injuste pouvoir, il le fit séparer d'Agrippine sa gouvernante. Quant à Telennef, il fut chargé de chaînes et jeté dans un cachot obscur. Ce ne fut point l'équitable justice qui fixa le sort de ce favori, naguère entouré de princes et de boyards attentifs à ses moindres commandemens. La passion seule dicta l'arrêt qui ordonnait son supplice. On le laissa mourir de faim!.... Il est vrai que

Glinsky et les oncles du grand prince avaient été 1538.
traités de la même manière par les ordres d'Hélène, et peut-être de Telennef; mais un crime ne peut jamais en justifier un autre, et c'est avec raison que les annalistes blâment cette vengeance particulière, dictée par l'envie qu'inspirait le favori d'Hélène, dont les prétentions tendaient à devenir également celui de son fils. Telennef possédait un esprit vif, beaucoup d'activité, de nobles sentimens; il savait quitter la cour pour voler au champ de bataille, et non content de l'éclat emprunté qui résulte de la faveur, il cherchait à acquérir, par de hauts faits, cette véritable gloire, cette illustration personnelle que les grâces des souverains ne sauraient procurer. Sa sœur Agrippine, reléguée dans un monastère de Kargopol, fut obligée d'y prendre le voile. Le conseil, l'empire et le grand prince lui-même, durent plier sous le pouvoir usurpé de Schouisky et de son frère Jean, qui occupait aussi une des premières places dans le conseil.

Souveraineté de Vassili Schouisky.

Comme Dmitri Belzky, allié du grand prince, pouvait seul rivaliser d'ancienneté avec eux, ils recherchèrent l'amitié de ce boyard, dont le frère, Jean Belzky, languissait dans les fers, ainsi qu'André Schouisky. Tous les deux furent mis en liberté d'une manière honorable et pro-

Élargissement de Jean Belzky et d'André Schouisky.

clamés innocens. On réintégra le premier dans la place qu'il avait occupée au conseil, l'autre fut promu à la dignité de boyard. Le prince Vassili Schouisky était veuf; il avait plus de cinquante ans : mais aveuglé par l'orgueil, il résolut de s'allier à la maison du grand prince, afin de s'affermir dans ce haut degré d'élévation qui ne le cédait qu'au trône. En conséquence il épousa Anastasie, fille de Pierre, tzarévitch de Kazan, et parente de Jean. Cependant ce boyard ambitieux ne jouit que six mois du pouvoir qu'il s'était attribué. Jean Belzky, dont il avait brisé les fers, vint en troubler l'exercice, après s'être ligué contre lui avec le métropolitain Daniel, l'intendant Michel Toutchkof et plusieurs autres dignitaires. Schouisky fut transporté de colère à la nouvelle que, sans l'en prévenir, Belzky avait osé s'adresser directement au jeune souverain, afin d'en obtenir pour Youri Boulgakof-Golitza, la promotion au titre de boyard, et une charge éminente pour le fils de l'illustre Khabar-Simsky (1). Les injures que l'on se prodigua mutuellement en cette occasion, ne servirent qu'à envenimer les haines. Schouisky accusait Belzky d'une noire ingratitude et d'artifices odieux; celui-ci lui reprochait l'usurpation du pouvoir et la tyrannie qu'il exerçait. Mais enfin le premier

donna des preuves de sa formidable puissance. 1538.
Son ennemi fut arrêté de nouveau, et ses conseillers bannis de la capitale. Fédor Michourine, le principal d'entre eux, vétéran couvert de nobles cicatrices, eut la tête tranchée devant la prison de la ville. Ces actes de rigueur furent exercés, non pas comme émanant de l'autorité du grand prince, mais au nom de Schouisky et de ses partisans, ce qui était contraire à toutes les lois, et prouvait en même temps la plus téméraire audace. Une chose digne de remarque, c'est que Dmitri, l'aîné des Belzky, échappa cette fois encore au sort funeste de son frère, faveur qu'il dut sans doute à sa prudence et à la douceur de son caractère.

Dissensions des boyards: nouvel emprisonnement de Jean Belzky.

Le prince Schouisky se considérait déjà comme souverain de la Russie, lorsque, tout à coup, on on apprit sa maladie et sa mort. Elle pouvait être naturelle; cependant cet événement ouvrit un vaste champ à toutes sortes de doutes et de suppositions. Dans tous les cas, ce trépas subit, irrévocable preuve de la fragilité des grandeurs, fut une insuffisante leçon pour les boyards moscovites. Bientôt le prince Jean Schouisky devint leur chef; et il se vit à peine investi du souverain pouvoir, qu'il s'occupa du soin de tirer vengeance des ennemis de sa maison, et d'exécuter

Mort de Vassili Schouisky.

1539. ainsi ce que peut-être le défunt n'avait eu ni la hardiesse, ni le temps d'entreprendre. Le métropolitain Daniel, qui s'était ligué avec Jean Belzky pour renverser la puissance des Schouisky, ne put lui-même, malgré la sainteté de ses fonctions et les ressources de son esprit, se soustraire au sort qui lui était réservé. Déchu de sa dignité par un oukase des boyards, il fut relégué dans un monastère, où il eut le temps d'expier, par les austérités du jeûne, ses erreurs mondaines. Il fut remplacé par Joseph Skripizin, abbé du couvent de la Trinité.

Déposition du métropolitain Daniel.

Remplacé par Skripizin.

Agité par les troubles que l'esprit de domination des boyards faisait naître dans son sein, le gouvernement ne pouvait avoir ni l'unité de force, ni la fermeté et la vigilance propres à maintenir le bon ordre dans l'Etat, et à faire marcher, d'une manière convenable, les affaires de la politique extérieure. Jean Schouisky, chef des boyards, ignorant en politique, peu porté au bien, enclin à un amour-propre révoltant, ne souffrait aucune espèce de compétiteur, et ne voulait que des gens prêts à l'aider. Il commandait en despote au conseil; se comportait au palais comme s'il en eût été le maître, et affectait des airs de grandeur, poussés jusques à l'impudence. Jamais on ne le vit dans une attitude

Caractère du prince Jean Schouisky et déprédations des provinces.

respectueuse vis-à-vis du jeune souverain : il s'asséyait dans la chambre de Jean, négligemmènt appuyé sur le lit, et les pieds étendus sur des fauteuils; en un mot, il manifestait, en toutes circonstances, le ridicule orgueil d'un valet devenu maître. Sa sordide avarice excitait aussi de vifs reproches. On assure qu'il puisait à pleines mains dans le trésor de l'Etat; et qu'avec cet or mal acquis, il fit fabriquer un grand nombre de vases précieux, sur lesquels était gravé son nom. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses parens, ses partisans et ses favoris ne mettaient point de bornes à leurs exactions dans les provinces où ils occupaient des emplois publics et des places lucratives. C'est ainsi que le boyard André Schouisky et le prince Vassili Repnin-Obolensky, étant gouverneurs de Pskof, s'y comportèrent, suivant l'expression des contemporains, *comme des lions féroces*. Ils ne se contentaient pas d'accabler les agriculteurs et les citoyens d'impôts arbitraires, ils supposaient des crimes, encourageaient les fausses dénonciations, et donnaient à leurs arrêts un effet rétroactif; ils exigeaient des présens des personnes riches, et de la part des pauvres un travail gratuit. L'asile sacré des monastères ne fut pas même épargné; et c'était avec la farouche avi-

1539. dité des Mogols, qu'ils y recherchaient quelque butin. Les habitans des environs de la ville craignaient d'entrer dans Pskof, qui n'était plus à leurs yeux qu'une caverne de brigands. Enfin, une partie de la population ayant abandonné ce malheureux pays, les marchés et les monastères devinrent déserts. A tous ces maux, produits par l'injustice et la violence, venaient se joindre encore les dévastations fréquentes des ennemis extérieurs. Ainsi qu'à des victimes méprisées des infidèles, le khan de Crimée dictait des lois aux Russes, et le tzar de Kazan les trompait en pillant leurs provinces. Le premier ayant fait arrêter un officier du grand prince envoyé à l'hospodar de Moldavie, écrivait ainsi à Jean : « J'ai agi comme tu l'as fait en plusieurs circonstances. Vassili et Hélène, n'ayant aucune idée du droit des gens, ont fait arrêter et massacrer inhumainement mes ambassadeurs, en route pour Kazan; ainsi j'ai de mon côté le droit de mettre obstacle à tes communications avec mon ennemi, l'hospodar de Moldavie. Puisque tu parais désirer des témoignages d'amitié, pourquoi donc te conduire ainsi? Apprends que cent mille guerriers sont à ma disposition; et, en supposant que chacun d'eux ne ferait qu'un seul prisonnier

Incursions des ennemis extérieurs.

» russe, la perte énorme qui en résultera pour 1539.
» toi, ne tournera-t-elle pas à mon profit? Je
» ne sais pas dissimuler, parce que j'ai le senti-
» ment de ma force, et je te préviens, parce
» que d'habitude j'exécute ce que j'annonce. Où
» veux-tu me voir? Est-ce à Moscou ou sur
» l'Oka? Songe que je n'y viendrai pas seul,
» mais accompagné du grand Soliman, de celui
» qui a subjugué l'univers d'orient en occident,
» et que c'est moi qui lui indiquerai la route de
» ta capitale. Mais toi, quel mal pourrais-tu me
» faire? Malgré la haine qui t'anime, tu ne met-
» tras jamais le pied sur mes terres. » Jean III, Vassili et Hélène, tout en faisant quelques concessions à l'avidité du khan, avaient su, par une noble fierté, le maintenir dans les justes bornes de la modération; mais la souveraineté des Schouisky se distingua particulièrement par la faiblesse et la servile pusillanimité de la politique moscovite.

Les boyards n'osèrent pas même répondre aux menaces de Sahib-Ghireï, et s'empressèrent de lui envoyer un ambassadeur distingué, chargé d'acheter la perfide alliance d'un barbare, par la promesse positive de ne point faire la guerre à Kazan. Mais ce tzar, en même temps qu'il donnait l'assurance de ses intentions pacifiques, exigeait qu'on lui fît parvenir des

présens annuels en témoignage de considération. C'est en vain qu'on attendit ses ambassadeurs à Moscou, on ne les vit point paraître ; et pendant deux années consécutives, les Kazanais commirent des horreurs sans nombre sur les territoires de Nijni, Balakhna, Mourom, Metchera, Gorokhofz, Vladimir, Choui, Yourief, Kostroma, Galitch, Totma, Oustioug, Vologda, Viatka et Perme. Ils ne se présentaient que par bandes, brûlaient les villages, massacraient ou traînaient en captivité les malheureux habitans ; et ces dévastations furent poussées à tel point, qu'un annaliste compare les malheurs de ce temps aux incursions désastreuses de Bâti. Il s'exprime ainsi : « *Tel qu'un éclair, Bâti ne faisait qu'ap-*
» *paraître sur le territoire russe ; mais les Ka-*
» *zanais ne quittaient pas nos frontières, et*
» *versaient par torrens le sang des chrétiens.*
» *Les malheureux habitans sans défense étaient*
» *réduits à se cacher dans les forêts ou au fond*
» *des cavernes ; et les lieux autrefois peuplés de*
» *villages, étaient couverts de broussailles. Au*
» *milieu des ruines des monastères en cendres,*
» *les infidèles vivaient, dormaient dans les*
» *églises, buvant dans les vases sacrés, arra-*
» *chant les ornemens des images pour les trans-*
» *former en pendans d'oreilles et en colliers*

» *dont ils paraient leurs femmes; ils glissaient* 1539.
» *des cendres chaudes mêlées à des charbons*
» *ardens dans les bottes des religieux, et les for-*
» *çaient, malgré la douleur, à danser devant*
» *eux. Ils violaient les jeunes nonnes, crevaient*
» *les yeux, coupaient le nez et les oreilles,*
» *les mains et les pieds à ceux qu'ils n'entraî-*
» *naient pas en captivité; mais de toutes ces*
» *choses, la plus horrible, c'est que beaucoup*
» *de chrétiens adoptèrent leur croyance, et que*
» *ces misérables renégats persécutaient les*
» *fidèles avec autant d'acharnement que leurs*
» *féroces ennemis. Ce que j'écris, je ne l'ai pas*
» *entendu dire, mais je l'ai vu de mes propres*
» *yeux, et je n'en perdrai jamais le fatal sou-*
» *venir.* » Que faisaient alors les boyards chargés du gouvernement? Ils se contentaient de se faire un mérite auprès du khan de la patience qu'ils manifestaient, déclarant que les Kazanais déchiraient la Russie, au lieu de s'occuper des mesures vigoureuses, indispensables pour la défense de notre territoire. Tous leurs désirs avaient pour but une paix qu'ils ne pouvaient cependant obtenir; et ils reconnurent l'inutilité de l'alliance qu'ils venaient de conclure avec Sahib-Ghireï; car, à l'instant même où les ambassadeurs du khan étaient à Moscou, son fils Ymin, à la tête

1539. d'une troupe de Tatars, dévastait le district de Kochir. On eut la faiblesse de recevoir, comme valable excuse à ce sujet, la déclaration de Sahib, qu'en cette circonstance Ymin n'avait eu aucun égard pour ses ordres, et qu'il agissait de son propre mouvement.

Ambassades à Constantinople et à Stokholm. Traité avec la ligue Anséatique. Alliance avec Astrakhan. Ambassade des Nogaïs.

D'autres relations également relatives à la politique extérieure, s'accordèrent mieux avec la dignité de l'Etat. L'officier Adamef fut envoyé à Constantinople, chargé de lettres amicales pour le sultan et le patriarche. Zamouitzki se rendit de Novgorod à Stockholm, et nos ambassadeurs furent accueillis avec beaucoup de distinction dans l'une et l'autre de ces capitales. Les boyards confirmèrent le traité de commerce avec la ligue Anséatique, et renouvelèrent aussi l'alliance avec Astrakhan, où Abdyl-Rakhman était remonté sur le trône. Les ambassadeurs nogaïs ne cessaient de venir à Moscou en nous offrant leurs services; ils demandaient seulement, comme une grâce, la liberté du commerce. La Lithuanie observait fidèlement la trêve, et n'inquiétait point la Russie. Le vieux Sigismond termina en paix le reste de sa carrière.

1540. Cependant un changement inattendu s'opéra dans le sein de l'aristocratie. Le prince Jean Schouisky croyait, par la disgrâce du métropo-

litain Daniel, s'être acquis un ami dans la personne de son successeur; mais il se trompait: car Joseph, soit par amour pour la vertu, ou par zèle pour la patrie; soit qu'il reconnût Schouisky incapable de gouverner, ou qu'il y fût poussé par d'autres motifs peut-être moins louables, osa plaider la cause de Jean Belzky auprès du jeune grand prince, et même devant le conseil. Ses démarches furent appuyées par plusieurs boyards, dont les uns en appelaient à la miséricorde du monarque, d'autres à sa justice. Il en résulta que Jean Belzky fut mis en liberté et réintégré dans la place qu'il occupait au conseil. Quant à Schouisky, n'ayant pu parer le coup hardi que le métropolitain venait de lui porter, il jura, dans sa colère, de lui faire ressentir les effets de sa vengeance; il refusa, dès ce moment, de prendre aucune part aux affaires, et ne se présenta plus au conseil, où le parti de Belzky, ayant obtenu la prééminence, gouverna l'Etat avec sagesse et modération. On vit cesser tous les genres de persécutions, et le gouvernement, prudent, modéré, dirigea toutes ses vues vers l'intérêt public. Les abus de la puissance furent réprimés. On déposa plusieurs gouverneurs dont l'administration était vicieuse; et les Pskoviens, délivrés des violences du prince André Schouisky,

Conspiration contre Schouisky. Le prince Jean Belzky sort de prison et devient puissant.

1540. rappelé à Moscou, obtinrent du conseil le même droit que celui qui avait été concédé à Novgorod par Vassili. Quant à l'exercice de la justice, des jurés choisis parmi les citoyens les plus recommandables, décidèrent des affaires criminelles qui n'étaient pas du ressort des gouverneurs, mesure qui froissait ces derniers, privés par là des moyens de s'enrichir par des violences où des déprédations. Les habitans de Pskof qui, enfin, commençaient à respirer, rendaient grâces à la bonté du grand prince ainsi qu'aux vertus des boyards. Le gouvernement mérita bientôt de nouvelles louanges, en faisant sortir de prison, avec sa mère, le prince Vladimir Andréiévitch, cousin du grand prince, tous deux renfermés par ordre d'Hélène. Rentrés dans leur propre habitation, ils y vécurent pendant une année dans la solitude, et furent, après cet intervalle, présentés à Jean à l'époque des fêtes de Noël. On les rétablit dans la possession des riches apanages d'André, en leur permettant d'avoir une cour composée des boyards et des serviteurs de ce prince. Mais pouvait-on considérer comme un acte de grâce le faible bienfait accordé à un autre parent du jeune grand prince? Dmitri, petit-fils de Vassili-l'Aveugle, et fils d'André d'Ouglitch, était encore au nombre des vivans :

Pardon accordé au prince Vladimir Andréiévitch et à sa mère.

Le sort du prince Dmitri d'Ouglitch est adouci.

totalement oublié et prisonnier pendant quarante-neuf ans, il subit depuis sa tendre jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé, toutes les horreurs d'une détention arbitraire et barbare. Chargé de chaînes, il était seul avec Dieu et son innocence; jamais il n'avait offensé personne; jamais il n'avait enfreint les saintes lois de l'humanité, et son unique tort venait de sa naissance; car il avait le malheur d'être neveu d'un autocrate auquel il importait de détruire en Russie le système des apanages, et qui, pour s'attribuer un pouvoir unique, ne ménageait pas même ses plus proches parens. Malgré ces considérations, le gouvernement ne put se résoudre à lui accorder grâce pleine et entière, et à rendre au monde celui qui, comme sorti de la tombe, lui aurait été entièrement étranger. Il ordonna seulement de le délivrer du poids de ses fers, et de donner plus d'air, plus de clarté à sa prison. Sans doute ce fut alors que Dmitri, abattu par de longues souffrances, répandit les premières larmes d'attendrissement et de gratitude, en se trouvant débarrassé de ses chaînes, pouvant au moins jouir de la vue du soleil et d'un air plus pur. Il était détenu à Vologda, où il termina sa vie. Son frère, le prince Jean, mourut moine quelques années

avant lui. Ils reposent tous deux dans une église de Vologda.

Le prince Jean Belzky, occupé d'adoucir le sort des grands, par des actes de clémence, n'oubliait pas son coupable frère Siméon; il désirait le rendre à la vertu et à sa patrie, et le métropolitain Joseph entreprit d'intercéder en sa faveur. On employa toutes sortes d'argumens propres à pallier sa criminelle conduite; on mit en avant sa jeunesse, l'insoutenable tyrannie d'Hélène, celle de son favori, etc. Enfin le grand prince accorda son pardon, objet d'un éternel reproche à la mémoire du prince Jean Belzky! Un traître, un transfuge, qui n'avait pas eu honte de susciter des ennemis à sa patrie, pouvait-il paraître à la cour ou au conseil avec les honneurs, entouré des égards destinés à ceux qui, fidèles à l'Etat, s'étaient illustrés à son service? Siméon ne profita point d'une grâce contraire aux lois de la justice et aux principes sur lesquels reposent les fondemens de la société. Le courrier qui lui fut expédié de Moscou ne le trouva plus en Tauride: le perfide était en campagne avec le khan, qui projetait la ruine de la Russie; car Sahib-Ghireï ne faisait des assurances d'amitié au grand prince, que dans le but de lui inspirer une fausse sécurité, et de pénétrer, par une ir-

1540 — 1541.

Siméon Belzky est pardonné.

ruption soudaine, jusque dans le cœur des possessions moscovites. Mais le conseil, dirigé par Belzky, en régularisant les affaires de l'intérieur, ne perdait pas de vue les mesures de sûreté que réclamaient les circonstances contre les entreprises des ennemis du dehors. 1540 — 1541.

Le khan, secrètement préparé à la guerre, engagea le tzar de Kazan à se réunir à lui contre la Russie. Heureusement pour nous qu'ils étaient dans l'impossibilité d'agir en même temps : le premier attendait la belle saison, afin de trouver d'abondans fourrages dans les stepps, et le second, qui ne possédait qu'un petit nombre de bateaux de guerre, craignait de laisser derrière lui le Volga, où, en cas de fuite, son armée, poursuivie par les Russes, aurait été menacée de périr. Cependant Sahib-Ghireï, enhardi par l'inépuisable patience du gouvernement moscovite, laissant derrière lui Nijni-Novgorod, s'avança sans obstacle jusqu'à Mourom; mais il ne put pénétrer plus loin, car les soldats et les habitans combattaient avec le plus grand courage, sur les murailles ainsi que dans de fréquentes sorties. Le prince Dmitri Belzky, parti de Vladimir, s'approchait en hâte, et le tzar Schig-Alei, à la tête de ses fidèles Tatars, venait de Kassimof, détruisant les détachemens ennemis

Incursion du tzar de Kazan. Décembre.

qui se trouvaient sur le territoire de Metchersk et dans les villages de Mourom. Safa-Ghireï, effrayé, s'enfuit avec une telle vitesse, que les voïévodes moscovites ne purent l'atteindre; et cette campagne, dont le succès parut peu satisfaisant aux Kazanais, ne servit qu'à augmenter le nombre des mécontens. Les princes de cette ville, et surtout Boulat, le plus considérable d'entre eux, étaient en correspondance avec Moscou, et ils demandaient seulement que le grand prince leur envoyât son armée, assurant qu'ils étaient prêts ou à tuer ou à livrer entre nos mains Safa-Ghireï, qui dépouillait les grands et le peuple de leurs biens, pour faire passer des trésors en Tauride. Les boyards donnèrent aussitôt l'ordre de réunir à Vladimir les milices de dix-sept villes, sous les ordres du prince Jean Schouisky, et répondirent amicalement à Boulat en lui faisant espérer des grâces et l'oubli du passé: toutefois, avant d'y envoyer une armée, ils attendirent de Kazan de plus amples informations.

1541. Le khan de Crimée ne laissait point encore pénétrer ses intentions ultérieures. Le prince Alexandre Kachin, ambassadeur de Jean, était en Tauride, et celui du khan, nommé Tagaldi, se trouvait à Moscou; mais les boyards se persuadèrent que le tzar de Kazan n'avait pu com-

mencer les hostilités sans être d'accord avec la Crimée, et ils ordonnèrent en conséquence de rassembler, à tout événement, une armée à Kolomna ; le jeune grand prince alla en personne en inspecter le camp. Ces mesures ne pouvaient être prises plus à propos ; car, au retour du printemps, on apprit à Moscou, par quelques prisonniers qui s'étaient échappés de la Tauride, que le khan se portait contre la Russie à la tête de toute la horde, n'ayant laissé dans le pays que les femmes, les enfans et les vieillards ; qu'il se trouvait aussi de la cavalerie turque dans son armée, ainsi que des bouches à feu ; que de nombreuses troupes de Nogaïs, des campemens d'Azof, d'Astrakhan et de Caffa, s'étaient réunies à lui, et qu'enfin le prince Siméon Belzky s'était chargé de guider les ennemis dans leur marche. Le gouverneur de Poutivle, Fédor Pletchéief, eut ordre de s'assurer de la véracité de ce rapport ; et les gens envoyés par lui dans les stepps, y reconnurent les traces du passage d'une armée de cent mille hommes et au-delà. Alors le prince Dmitri Belzky, principal voïévode, se rendit à Kolomna et se mit aussitôt en campagne avec l'armée russe. Le prince Jean Schouisky resta cantonné à Vladimir avec le tzar Schig-Alei, et de nombreux escadrons de cavalerie légère, ar-

Invasion du khan de Crimée.

rivés de tous les points, se portaient sur Ser-
28 juillet. poukof, Kalouga, Toula et Rézan. Nos hardis éclaireurs rencontrèrent enfin le khan aux environs du Don, et reconnurent son armée, dont les innombrables files couvraient au loin les stepps. Sahib, déjà en de-çà du fleuve, s'approcha de Zaraïsk; mais il ne put s'emparer de cette forteresse, défendue par Nazar-Glébof, qui le repoussa avec une rare valeur.

Tandis que nos troupes occupaient les positions de l'Oka, un spectacle des plus touchans fixait l'attention des citoyens de la capitale: le jeune grand prince, âgé de dix ans, prosterné, avec son frère Youri, devant l'image de la Ste.-Vierge de Vladimir et la châsse du métropolitain Saint-Pierre, invoquait le Tout-Puissant dans l'église de l'Assomption, et le suppliait de sauver la patrie. Il proférait, en versant des larmes, ces paroles que le peuple pouvait entendre: « *Mon* » *Dieu, toi qui défendis un de mes aïeux contre* » *le cruel Tamerlan, prends-nous aussi sous ta* » *sainte garde, jeunes et orphelins que nous* » *sommes! Notre esprit et nos bras sont en-* » *core sans vigueur, et cependant la patrie at-* » *tend de nous sa délivrance.* » Il se rendit au conseil accompagné du métropolitain, et s'adressant aux boyards rassemblés, il leur dit: « *L'en-*

» *nemi s'approche; décidez s'il convient que je* » *reste ou que je m'éloigne?* » Les boyards discutèrent paisiblement entre eux. Les uns disaient qu'aux époques d'invasions ennemies, jamais les grands princes n'étaient restés à Moscou. A ces observations, d'autres répliquaient ainsi : « *Lorsqu'Édigée menaça la capitale, Vassili Dmitriévitch s'en éloigna pour rassembler une* » *armée dans les provinces de la Russie, laissant à Moscou ses frères et le prince Vladimir* » *Andréiévitch. Mais, dans les circonstances* » *actuelles, la position est bien différente; le* » *grand prince, dans l'âge le plus tendre, et* » *son frère, plus jeune encore que lui, sont-* » *ils en état de parcourir le pays pour lever* » *des troupes? Et ces enfans ne sont-ils pas bien* » *plus exposés alors à tomber entre les mains* » *des infidèles, qui, sans doute, peuvent se ré-* » *pandre plus facilement dans les autres pro-* » *vinces qu'arriver jusqu'à Moscou?* » Le métropolitain adopta cette dernière opinion. « *Où* » *donc*, disait-il, *le grand prince pourrait-il* » *être plus en sûreté? Est-ce à Novgorod ou à* » *Pskof, limitrophes de la Lithuanie et de* » *l'Allemagne? Serait-ce à Kostroma, Yaros-* » *lavle, Galitch, exposées aux courses des* » *Tatars de Kazan? Et à qui confier Mos-*

» *cou, où se trouvent les saintes Images? Si » Dmitri Ivanovitch n'a point laissé un puis» sant voïévode dans la capitale, ne savons-nous » pas ce qu'il en est résulté? Que le ciel daigne » nous préserver d'un semblable désastre! D'ail» leurs, est-il donc si urgent de rassembler des » troupes? N'avons-nous pas une armée sur » l'Oka, et une autre à Vladimir sous les ordres » du tzar Schig-Alei, capables de défendre Mos» cou? Nous avons des forces suffisantes; Dieu » et les Saints, auxquels le père de Jean a re» commandé son fils chéri, sont pour nous. » Prenez courage!......»* A ces mots, tous les boyards s'écrièrent: «*Prince! restez à Moscou!*»

Dévouement du peuple et de l'armée.

Alors, Jean donna de vive voix, à tous les officiers de la ville, l'ordre de faire les préparatifs nécessaires. Tous jurèrent de mourir pour lui, et de défendre, jusqu'au dernier soupir, les asiles sacrés du Seigneur ainsi que leurs foyers. Un grand nombre de citoyens se firent inscrire aussitôt pour la garde des murailles, des portes et des tours; on plaça de l'artillerie dans toutes les directions, et les faubourgs furent entourés de palissades. Personne ne songeait à s'éloigner; et les annalistes, dans l'étonnement que leur cause cet élan d'enthousiasme et de courage, l'attribuent à une cause surnaturelle.

Il en était de même à l'armée. A cette époque, 1541.
les généraux, sans avoir égard aux nominations faites par le grand prince, n'avaient ordinairement, les uns pour les autres, qu'une considération proportionnée à leur ancienneté ou à l'élévation de leur naissance, et ne voulaient point dépendre de ceux qui, sous ces deux rapports, leur étaient inférieurs. Il est vrai que Vassili et son père avaient su mettre un frein à ces disputes de prérogatives ; mais la minorité de Jean, qui semblait en quelque sorte assurer l'impunité, en rendant les dignitaires plus audacieux, réveilla ces dispositions pernicieuses, poussées bientôt au dernier excès. Le camp était un théâtre d'animosités et de querelles journalières. Le grand prince en ayant été informé, y envoya Jean Kouritzin, son secrétaire, avec une lettre adressée à Dmitri Belzky et aux principaux chefs, les engageant à mettre de côté toutes personnalités, tout sujet de mésintelligences, et à se réunir de cœur et d'esprit sous les drapeaux de la patrie, de la foi et d'un prince qui mettait tout son espoir en Dieu et dans leur valeur. « *Que* » *l'Oka*, écrivait Jean, *devienne pour les Ta-* » *tars une barrière impossible à franchir ; et* » *si cette rivière est un insuffisant obstacle aux* » *efforts de l'ennemi, barrez-lui, de vos poi-*

» *trines, le chemin de la capitale; combattez*
» *avec vigueur, au nom du Tout-Puissant; mon*
» *amitié et mes bienfaits seront votre récom-*
» *pense et le patrimoine de vos enfans. Je ferai*
» *inscrire dans les fastes militaires de la Russie,*
» *les noms de ceux qui tomberont pour elle au*
» *champ d'honneur. Leurs femmes et leurs en-*
» *fans feront partie de ma famille.* » A la lecture de cette lettre, les voïévodes, pénétrés d'attendrissement, s'écrièrent : « *Amis, ou-*
» *blions nos animosités! sachons renoncer à*
» *nous-mêmes, et ne nous ressouvenir que des*
» *bienfaits de Vassili. Obéissons à Jean, dont*
» *le bras encore faible ne peut soutenir le poids*
» *des armes. Servons-le pendant son enfance,*
» *afin que plus tard il nous distingue honora-*
» *blement. Si nos vœux ardens s'accomplissent,*
» *si nous enchaînons la victoire, nous nous se-*
» *rons illustrés, non-seulement dans notre pa-*
» *trie, mais la gloire attachée à nos actions s'é-*
» *tendra même jusque dans les pays les plus*
» *éloignés. Et puisque nous ne sommes pas im-*
» *mortels, que notre sang coule du moins pour la*
» *patrie. Dieu et le grand prince ne nous oublie-*
» *ront pas!* On vit alors ces voïévodes, jusque-là opiniâtres et querelleurs, verser des larmes d'attendrissement, s'embrasser les uns les autres

comme de bons frères, et, dans l'enthousiasme 1541.
généreux qui enflammait leurs cœurs, jurer de vaincre ensemble ou de perdre la vie sur les bords de l'Oka. Ils sortirent de la tente où ils s'étaient rassemblés, pour communiquer à l'armée la lettre de Jean, et haranguèrent les troupes avec le profond sentiment de vertu dont ils étaient pénétrés. L'effet en fut inexprimable. D'une voix unanime les guerriers s'écrièrent : « *Oui, pour le grand prince, nous viderons la* » *coupe de la mort avec les Tatars. Restez unis,* » *ô pères de la patrie, et nous marcherons avec* » *ardeur contre les infidèles !* »

Déjà le khan était parvenu jusqu'à l'Oka, et 30 juillet.
son armée couronnait les hauteurs qui bordent le fleuve. La rive opposée était occupée par les troupes légères moscovites, sous le commandement des princes Jean Tourountaï Pronsky et Vassili Okhlebin de Yaroslavle. Les Tatars s'imaginant qu'ils voyaient toute l'armée, lancèrent des radeaux, et protégés par l'artillerie et le feu de la mousqueterie des Turcs, ils voulurent forcer le passage. Les Russes, qui ne faisaient usage que de flèches, furent d'abord ébranlés, et il y eut quelque confusion dans leurs rangs ; mais les princes Mikoulinsky et Obolensky ayant eu le temps de les soutenir, ils tinrent ferme.

L'armée se mit alors en mouvement, et ses nombreux bataillons se déployèrent avec ordre sous les yeux des ennemis. Les princes Michel Koubensky, Jean Schouisky, et Dmitri Belzky lui-même, plantèrent leurs drapeaux sur les bords de l'Oka. D'autres troupes arrivaient encore sur les ailes, et l'on apercevait dans l'éloignement une nombreuse réserve. A cette vue, le khan consterné, s'adressant avec colère au traître Belzky et aux principaux chefs de son armée, leur dit : « *Vous m'avez trompé en m'assurant » que la Russie ne pourrait soutenir à la fois » la guerre contre Kazan et contre moi. Quelle » armée!... Jamais ni moi, ni aucun de mes plus » vieux guerriers n'en avons vu de semblable.* » Rempli d'effroi, il voulait se retirer sur-le-champ, mais les mourzas firent leurs efforts pour l'en détourner. Les boulets, les balles et les flèches volaient des deux côtés; le soir, les Tatars se retirèrent sur les hauteurs, et les Russes, enflammés de courage, leur criaient : *Venez! venez! » nous vous attendons!* »

La nuit étant survenue, les voïévodes de Jean se préparèrent pour le lendemain à une bataille qui semblait devoir être décisive. Il n'existait dans l'armée russe, ni crainte, ni doute; l'impatience éloignait le repos, et le camp reten-

1541.

tissait du bruit des armes. De nouvelles troupes arrivaient successivement avec des transports d'artillerie. Le khan, qui entendait dans le lointain les cris de joie de notre armée, pouvait aussi distinguer, à la lueur des feux, la manière dont les Russes disposaient leur artillerie. Il n'attendit pas le jour : en proie à la frayeur, livré à des sentimens de fureur et de honte, il se sauva sur un chariot, et l'armée le suivit après avoir détruit une partie de ses équipages. Ceux qui restaient, ainsi que quelques canons, tombèrent entre nos mains. Ce fut alors que, pour la première fois, les Russes recueillirent des trophées ottomans. Dmitri Belzky dépêcha le prince Jean Kachin à Moscou pour y porter cette heureuse nouvelle, tandis que les princes Mikoulinsky et Séréberny poursuivaient l'armée du khan, dont les traînards furent tués ou faits prisonniers. Ils apprirent par ceux-ci que Sahib-Ghireï marchait sur Pronsk. Comme il s'était vanté de pénétrer jusqu'aux montagnes de Vorobief et de dévaster toutes les provinces moscovites, il croyait diminuer la honte de sa fuite en s'emparant de Pronsk, forteresse peu importante; agissant en cette circonstance ainsi que l'avait fait Tamerlan, qui, dans son invasion en Russie, ne s'empara que de la forteresse d'Eletz. Le gé-

Fuite de l'ennemi.

1541. néral en chef russe fit alors marcher de nouvelles troupes pour contraindre le khan à quitter le territoire de la Russie.

3 août. Sahib-Ghireï forma donc le siége de Pronsk, où commandait Vassili Joulebin, qui suppléait à la faiblesse de la garnison par la plus rare intrépidité. Il soutint les attaques de l'ennemi avec quelques canons, des pierres et des pieux. Les mourzas ayant demandé à lui parler, il se présenta avec assurance sur la muraille. « *Rends-» toi*, lui dirent-ils, *le tzar ne te fera aucun » mal; si tu prolonges une inutile défense, il » restera devant la ville jusqu'à ce qu'il s'en » soit emparé.* » Le héros répondit à cette sommation : « *Placé dans cette ville par la volonté » de Dieu, son bras puissant me protégera » contre les attaques du khan. Qu'il reste de-» vant nos murs! il verra bientôt arriver les » voïévodes moscovites.* » Sur cette réponse, Sahib ordonna de préparer des gabions pour livrer un nouvel assaut. De son côté, Joulebin arma tous les citoyens et jusqu'aux femmes mêmes. Déjà des tas de pierres et de pieux, des chaudières d'eau bouillante garnissaient les remparts; les canonniers étaient à leurs pièces, la mèche allumée, lorsque les assiégés apprirent que les voïévodes russes étaient à peu de

distance. A cette nouvelle des cris de joie se firent entendre dans la ville. Le khan, informé de leur cause, fit mettre le feu aux gabions, et s'éloigna de Pronsk le 6 d'août, poursuivi par nos voïévodes jusque sur le Don. Le prince Vorotinsky battit le tzarévitch Ymin qui était resté, pour piller, dans le district d'Odoef.

La nouvelle de l'expulsion de l'ennemi formidable qui avait osé pénétrer dans le sein de la Russie, fut reçue partout avec des acclamations de joie. On comblait de louanges le grand prince et ses vaillans généraux. La jeunesse de Jean, qui, au moment du danger, avait excité parmi le peuple un intérêt, un attendrissement général, charmait tous les citoyens. Elle excita le plus vif enthousiasme; lorsque l'enfant souverain, prosterné dans le temple, rendit grâces au Tout-Puissant de la délivrance de la Russie; lorsqu'au nom de la patrie il témoigna aux voïévodes toute l'étendue de sa reconnaissance, et que ceux-ci, touchés jusques aux larmes, lui répondirent : « *Prince, ce sont vos prières angéliques et votre heureuse étoile qui nous ont fait triompher.* » En toutes circonstances le peuple attribue une grande partie des événemens à cette dernière cause, et la jeunesse de Jean ouvrait un vaste champ aux espérances. C'était là

l'opinion des contemporains qui, considérant Sahib-Ghireï comme un nouveau Mamaï, comme un autre Tamerlan, voyaient, dans sa fuite, l'événement le plus glorieux pour la Russie. Mais ils ne songeaient pas à l'avenir; car ce qui venait d'arriver pouvait se renouveler encore, et la Russie, bien que déjà puissante, n'en restait pas moins exposée à des irruptions soudaines et désastreuses. Lorsque l'on avait le temps de se mettre en état de défense, nous finissions par chasser l'ennemi; mais les villages étaient déserts, et par la perte de ses habitans, l'Etat se voyait privé de la plus précieuse de ses richesses. Ce n'est que par l'expérience des siècles que l'on parvient à créer un système fixe relativement aux mesures de défense indispensables à la sûreté d'un Etat.

Le prince Belzky, l'âme du gouvernement, était parvenu au plus haut degré de la fortune, soutenu par la bienveillance particulière du jeune souverain, dont les facultés morales se développaient de jour en jour, par sa proche parenté avec lui, par les succès de la guerre, enfin par des œuvres d'humanité et de justice. Le calme de sa conscience et la satisfaction du peuple étaient la récompense de sa conduite; mais la méchanceté ourdissait de secrètes machinations,

l'envie, ce poison de la société, et surtout des cours, préparait ses dangereuses attaques. Ici notre histoire retrace le danger de la magnanimité, comme pour justifier les ambitieux cruels et vindicatifs, qui ne laissent à leurs ennemis d'autre paix que celle des tombeaux. Le prince Belzky, délivré par le métropolitain et les boyards, aurait pu renfermer Schouisky dans la prison d'où il venait de sortir, car il était maître de lui ravir la liberté et la vie ; mais il méprisait une impuissante fureur, et comme il estimait ses talens militaires, il le plaça même à la tête des armées ; ce que nous pourrions considérer comme un abus de générosité, si ces procédés avaient été dictés par les passions et non par l'impulsion d'un cœur vertueux. Schouisky, en cédant avec colère à la puissance de son imprudent compétiteur, n'eut plus d'autre vue que la vengeance. Les princes Michel, Jean Koubensky, Dmitri Paletzky et le trésorier Tretiakof, tous boyards distingués, se liguèrent avec lui pour détruire Belzky et le métropolitain, liés d'amitié, et sans doute aussi par l'amour ardent que tous les deux avaient pour la patrie. Il paraît qu'aucun prétexte, même spécieux, ne fut mis en avant, et que les conspirateurs ne voulaient autre chose que renverser le chef du gouverne-

ment pour occuper sa place, afin de prouver leur puissance et non pas leur justice. Ils firent entrer dans leur projet plusieurs seigneurs et enfans-boyards de Moscou, et même des autres provinces de l'empire, mais particulièrement de Novgorod. Schouisky, qui devait marcher contre Kazan, se trouvait alors, avec l'armée, dans la ville de Vladimir, où, par des promesses et d'insidieuses caresses, il parvint à augmenter le nombre de ses partisans. Ayant reçu d'eux un serment secret, il détacha, sous la conduite de son fils Pierre, trois cents cavaliers sur lesquels il pouvait compter, pour soutenir les conjurés de Moscou, auxquels il fit savoir qu'il était temps d'agir. Le 3 janvier, un grand tumulte se fit entendre dans le Kremlin : le prince Belzky, arraché de son domicile, fut jeté dans une prison par les conspirateurs, ainsi que ses amis fidèles le prince Pierre Tcheniatef et l'illustre Khabar. Le premier fut enlevé de la chambre même du grand prince, et transporté hors du palais par un escalier dérobé : dans un instant la cellule du métropolitain fut entourée ; on lança des pierres contre les fenêtres, et ce chef de l'Eglise, menacé d'y perdre la vie, se réfugia enfin dans une maison appartenant au couvent de Troïtzky ; ce ne fut qu'au nom de S. Serge,

1542. Troubles occasionés par les boyards. Chute de Jean Belzky.

que l'abbé de ce célèbre monastère, aidé du prince Dmitri Paletzky, parvint à contenir les enfans-boyards, qui, semblables à des forcenés, menaçaient de leurs gestes le métropolitain épouvanté. Il se rendit au palais, croyant que la présence du grand prince lui procurerait une puissante garantie; mais, réveillé par les cris des séditieux, le monarque tremblait lui-même comme une victime dévouée. Les boyards entrèrent en tumulte dans sa chambre pour s'emparer du métropolitain qu'ils saisirent et envoyèrent en prison dans le monastère de Kirillof, à Bélozersk. Ils ordonnèrent au prêtre de la cour de célébrer la messe du matin, trois heures avant le jour, criant, donnant des ordres comme s'ils avaient conquis et le trône et l'Eglise; ils avaient mis de côté toute bienséance, et se comportèrent comme des rebelles dont la conduite semait l'épouvante dans la capitale. A la pointe du jour Schouisky arriva de Vladimir, et, pour la seconde fois, il devint chef des boyards. Le prince Belzky fut renfermé à Bélozersk, Tcheniatef à Yaroslaf, et Khabar à Tver. L'ordre et la tranquillité commençaient à se rétablir; mais tous les désirs de Schouisky n'étaient pas encore satisfaits, car il redoutait un changement: d'ailleurs, les vertus de Belsky, l'estime qu'il inspirait, portaient ombrage

1542.

Le métropolitain est envoyé en prison.

Schouisky reprend le pouvoir.

à son farouche compétiteur, qui, du consentement des boyards, le fit mettre à mort, sans que le grand prince en eût été instruit. Trois scélérats consommèrent le crime dans la prison du malheureux prince. D'après le jugement des contemporains, Belzky avait de la grandeur d'âme; il était intrépide à la guerre, et chrétien éclairé. Dans les deux guerres où il commanda l'armée contre Kazan, son amour peut-être exagéré pour la paix, le fit soupçonner de s'être laissé séduire par les présens de l'ennemi; mais la gloire qu'il sut acquérir dans les dernières années de sa vie, servit à le justifier dans l'opinion du peuple.

La Russie connaissait déjà le caractère de Schouisky; elle savait qu'on ne pouvait rien attendre de bon, ni de sage d'un gouvernement dont le chef n'était point animé d'un véritable zèle pour le bien de l'Etat, et son unique espérance reposait sur le prompt anéantissement d'un pouvoir si illégitimement acquis. Le conseil n'éprouva aucun changement, si ce n'est que quelques uns de ses membres virent augmenter leur influence en proportion des rapports qui existaient entre eux et les Schouisky, tandis que les autres perdaient de jour en jour celle qu'auparavant ils avaient possédée. Le prince Dmitri

Belzky, en donnant des larmes à son frère, ne laissa pas que d'y occuper la première place, comme le plus ancien des boyards. Les premiers soins du conseil devaient se porter sur le choix d'un métropolitain, et la jeunesse de Jean augmentait encore l'importance de ces hautes fonctions; car ce premier pasteur de l'Eglise, ayant un libre accès auprès du jeune souverain, pouvait le diriger par ses avis, se mettre hardiment en opposition avec les boyards, et obtenir une puissante influence sur l'esprit des citoyens par les exhortations chrétiennes qu'il leur adressait. Schouisky et ses partisans ne voulaient point hasarder de se tromper une seconde fois dans le choix qu'ils avaient à faire; ils restèrent donc deux mois avant de se décider, et nommèrent enfin l'archevêque Macaire, renommé par son esprit et son active piété. Comme les honneurs du monde n'étaient pas sans attraits pour lui, il serait possible que, pour parvenir à remplacer le métropolitain dépossédé, il eût rendu quelque service au parti des Schouisky, et employé son autorité à disposer l'esprit des habitans de Novgorod en leur faveur. Quoi qu'il en puisse être, il fut nommé premier prélat, installé au palais métropolitain, et sacré dix-sept jours après son arrivée. C'est ainsi que cédant à des sentimens

1542.

Sacre de Macaire.

de haine personnelle, Schouisky destitua deux métropolitains par des actes arbitraires, sans jugement, et sans aucune espèce de prétexte. Cependant le clergé se soumit en silence. Bientôt on vit renaître les anciennes violences, renouveler de criantes injustices. Les immunités, les priviléges accordés aux habitans des provinces sous le gouvernement paternel des Belzky, furent abolis par la cupidité, par les ruses des gouverneurs, et la Russie redevint la proie des amis, des parens ou des serviteurs de Schouisky.

Trêve avec la Lithuanie.

L'acte le plus important qui eut lieu alors, et qui concernait la politique extérieure, fut le renouvellement de la trêve avec la Lithuanie, conclu à Moscou par les seigneurs Yan Glébovitch et Nicodème, envoyés du roi. Une paix perpétuelle était l'objet des désirs des deux puissances; mais, comme on l'avait toujours vu, il fut impossible de s'accorder sur les conditions. Les boyards sollicitaient vivement l'échange des prisonniers, et le roi n'y voulait consentir qu'à condition qu'on lui remettrait Tchernigof et six autres villes, craignant, selon toute apparence, que les Lithuaniens qui retourneraient dans leur patrie n'y apportassent des semences de trahison, et que les Russes, rendus à leur sou-

verain, ne lui servissent à remporter de nouvelles victoires. On se borna donc à convenir de ne point se faire la guerre, et d'accorder aux marchands des deux nations une entière liberté de commerce. Sigismond était sur le déclin de l'âge, et déjà les seigneurs traitaient au nom d'Auguste, son fils et son héritier. Après la lecture de l'acte, Jean baisa le crucifix et présenta la main aux ambassadeurs. Le boyard Morozof fut envoyé en Lithuanie pour l'échange et la ratification du traité. On le chargea d'employer son éloquence et son crédit pour obtenir que nos prisonniers fussent au moins délivrés de leurs fers, et qu'on leur accordât la permission de fréquenter les églises de leur croyance : dernière consolation de ces infortunés condamnés à mourir en pays ennemi! Cependant de vives discussions s'étant élevées relativement à la fixation des limites du territoire de Sébéjà, on envoya à cet effet en Lithuanie le dignitaire Soukin, qui, dans une secrète conférence avec les principaux seigneurs de ce royaume, leur déclara que Jean songeait déjà à faire choix d'une épouse; il chercha à connaître leurs idées relativement aux avantages qui pourraient résulter pour les deux États, d'une alliance contractée entre leurs souverains. Le rapport de Soukin ne fait point

1542. mention de la réponse que l'on fit à cette proposition.

Incursions des Tauriens et des Nogaïs. Affaires de Kazan. Relations avec Astrakhan et la Moldavie.

Sahib-Ghireï, ayant éprouvé des revers, consentit à renouer avec la Russie, ses anciens rapports d'amitié. Il permit au prince Alexandre Kachin, ambassadeur russe, de retourner à Moscou, et le chargea d'un nouveau traité écrit. Mais Ymin, fils du khan, et les avides mourzas inquiétaient, par de nouvelles incursions, les provinces de Séversk et de Rézan. Les voïévodes moscovites les ayant rencontrés dans la célèbre plaine de Koulikof, les battirent complètement, et les chassèrent jusqu'à la rivière de Metcha. D'un autre côté, les Kazanais demandaient la paix, et le prince Boulat, qui n'avait plus l'intention de détrôner Safa-Ghireï, écrivait en conséquence au boyard Dmitri Belzky, et la tzarine Gorchadna, au grand prince lui-même. Les annalistes assurent qu'elle annonça solennellement la ruine prochaine de Kazan et la grandeur de la Russie. Le conseil des boyards ne rejetait pas la paix; mais Safa-Ghireï traînait la chose en longueur, et ne paraissait pas décidé à la conclure. Rien n'avait interrompu nos relations amicales avec les Nogaïs et la Moldavie, car Edigée, tzarévitch d'Astrakhan, entra à cette époque au service de la Russie. Jean

Pétrovitch, voïévode de Moldavie, et petit-fils de Stéfan, écrivait au grand prince que Soliman lui avait fait la grâce de le rétablir sur un trône d'où il l'avait fait descendre, mais qu'il exigeait, outre le tribut annuel imposé sur la Moldavie, une somme d'environ trois cent mille ducats, qu'il lui était absolument impossible de se procurer dans un pays dévasté. L'hospodar suppliait Jean de lui fournir quelque secours d'argent, ce qui lui fut accordé. 1542.

Changement dans le gouvernement.

Mais les troubles et les intrigues qui régnaient à la cour, occupaient le conseil plus encore que les affaires de l'intérieur ou celles du dehors. Le prince Schouisky ne jouit pas long-temps du pouvoir : il paraît que ses infirmités l'obligèrent à s'éloigner de la cour, et il vécut encore deux ou trois ans sans prendre part au gouvernement, qu'il remit entre les mains de trois Schouisky, ses proches parens : les princes Jean, André, et Féodor Skopin, qui, ne possédant ni grandeur d'âme, ni aucune élévation d'esprit, ne voulaient que dominer, et ne songeaient nullement à mériter, par leur zèle pour la patrie, l'amour de leurs concitoyens et la reconnaissance du jeune monarque. Toute l'habileté de ce triumvirat oligarchique consistait à ne souffrir aucun genre d'opposition dans

le conseil, et à ne donner accès auprès du grand prince, qu'aux gens qui leur étaient servilement dévoués, éloignant avec soin les hommes dont l'audace, l'esprit ou les nobles qualités du cœur, auraient pu éveiller les inquiétudes de leur jalouse ambition. Mais Jean, dont l'esprit commençait à se former, supportait déjà impatiemment le poids de cette tutelle désavouée par les lois, et haïssait les Schouisky, mais surtout l'insolent et féroce André. Il se sentait porté pour leurs ennemis déclarés ou secrets, au nombre desquels se trouvait Féodor Voronzof, membre
1543. du conseil. Les Schouisky essayèrent de l'éloigner avec bienséance; mais n'ayant pu y parvenir, leur haine trouva un motif d'irritation dans les preuves d'amitié que Jean prodiguait chaque jour à ce boyard. Ils résolurent enfin de recourir à la violence, et ce fut à la cour, en plein conseil, en présence du grand prince et du métropolitain, que les Schouisky et les princes Koubensky, Paletzky, Chkourliatef, Pronsky et Alexis Basmanof, leurs partisans, après une discussion orageuse concernant les prétendus torts de ce favori de Jean, exécutèrent leur audacieux projet. Ils se levèrent comme des forcenés, et ayant entraîné Voronzof dans une autre pièce, ils l'accablèrent de coups, et se disposaient à

Violences des Schouisky.

lui ôter la vie, lorsque le jeune souverain, frappé d'épouvante, supplia le métropolitain de sauver cet infortuné. Celui-ci, ainsi que le boyard Morozof, leur parlèrent alors au nom du grand prince, et les Schouisky, comme s'ils lui accordaient une grâce, promirent de laisser la vie à Voronzof; mais ces furieux continuèrent à le frapper, et l'ayant traîné sur la place du palais, ils ordonnèrent de le jeter dans un cachot. Jean les fit prier une seconde fois, par le métropolitain et les boyards, d'envoyer Voronzof à l'armée de Kolomna, si on ne pouvait lui permettre de rester à Moscou, et de s'approcher de la cour. Les Schouisky rejetèrent cette proposition, et le grand prince fut obligé de confirmer l'arrêt qu'ils portèrent contre lui : il fut envoyé avec son fils à Kostroma. Pour donner une idée de l'insolence des seigneurs en cette circonstance, les annalistes rapportent que le boyard Golovin, l'un d'eux, discutant avec le métropolitain, marcha sur sa robe et la déchira en signe de mépris.

Ces coupables violences d'un despotisme grossier, et les passions déréglées de ceux qui gouvernaient l'Etat, devaient accélérer un changement désiré par le peuple et les ennemis des Schouisky. Jean venait d'accomplir sa treizième année. Né avec une âme ardente, une pénétra-

1543. tion rare et une force de volonté extraordinaire, il aurait possédé toutes les qualités des grands monarques, si l'éducation avait cultivé ou perfectionné les dons qu'il tenait de la nature : mais privé de bonne heure des auteurs de ses jours, abandonné aux soins de seigneurs violens, aveuglés par leur extravagante ambition et l'intérêt personnel, il fut, sur le trône, le plus infortuné des orphelins; car les vices que lui donna une jeunesse négligée, préparèrent et ses propres malheurs, et ceux de millions d'autres hommes. Le meilleur naturel peut tourner au mal, lorsque la raison, partage exclusif de l'âge mûr, et destinée à régler, à contenir les passions, ne se trouve pas remplacée par les préceptes de la saine morale, qu'un guide prudent et sage doit rappeler sans cesse à un jeune homme. Jean Belzky eût mérité seul d'être à la fois l'instituteur et le modèle du monarque orphelin. Mais les Schouisky, en enlevant à l'Etat l'un de ses dignitaires les plus respectables, cherchèrent à captiver l'amitié du jeune prince par une basse soumission à tous ses caprices enfantins; ils étaient sans cesse occupés de le distraire et de l'amuser par des jeux bruyans, exécutés dans le palais, ou, dans la campagne, par le spectacle de chasses d'animaux; ils nourissaient en lui des dispositions à toutes sortes de

L'éducation de Jean est négligée.

faiblesses et même à la cruauté, sans prévoir les suites qui pourraient en résulter. Par exemple, le jeune prince, amateur de la chasse, se plaisait non-seulement à répandre le sang des bêtes sauvages, mais il se faisait aussi un plaisir de faire souffrir les animaux domestiques; et, lorsqu'il lui arrivait d'en précipiter quelques uns du haut d'un escalier élevé, les boyards se contentaient de dire : « *Soit! puisque cela divertit* » *le souverain.* » Quelquefois, entouré d'une troupe de jeunes gens, lui arrivait-il de se livrer à sa pétulance, et de se conduire d'une manière indécente, de galopper dans les rues, écrasant des femmes et des vieillards, on ne faisait qu'en rire, et lui-même se félicitait de ces coupables étourderies, parce que d'imprudens flatteurs vantaient alors son audace, son intrépidité et son adresse. Les boyards étaient loin de songer à lui faire connaître les devoirs sacrés que doit remplir un souverain, car, eux-mêmes, ils négligeaient les leurs; et au lieu d'éclairer, de cultiver son jeune esprit, ils se plaisaient à l'entretenir plutôt dans une ignorance qui s'accordait mieux avec leurs vues ambitieuses; enfin ils parvinrent à endurcir son cœur, tournant en ridicule les larmes que les infortunés Telennef, Belzky et Voronzof lui avaient fait répandre. Ils

espéraient effacer le souvenir de leur audace en satisfaisant de pernicieuses fantaisies, et basaient leurs calculs sur l'inconstance d'un enfant entouré sans cesse de nouvelles distractions. Les Schouisky voulaient que le souvenir de leur complaisance fit oublier au grand prince ses mécontentemens contre eux : mais le contraire arriva ; car il savait déjà comprendre que la puissance qu'ils avaient usurpée n'appartenait qu'à lui. Cependant les cabales redoublaient au palais du Kremlin, à mesure que le grand prince avançait vers l'âge de raison ; la position des boyards dominans devenait de jour en jour plus embarrassante, et le nombre de leurs ennemis augmentait sans cesse. Les plus puissans d'entre eux étaient les princes Youri et Michel Glinsky, oncles de Jean, seigneurs vindicatifs, envieux et remplis d'ambition. Ils surent, malgré la vigilance des Schouisky, insinuer au grand prince, âgé alors de treize ans, et encore chagrin de l'exil de Voronzof, qu'il était temps de manifester sa souveraine puissance et de renverser les ravisseurs du pouvoir, qui opprimaient le peuple, soumettaient les boyards à leur tyrannie, insultaient enfin au monarque lui-même, en menaçant de la mort ceux auxquels il daignait témoigner de l'amitié. Ils ajoutaient qu'il ne s'agissait que de déployer de l'énergie, et que

Conspiration contre les principaux dignitaires.

la Russie entière attendait ses ordres. Il est probable que le prudent métropolitain, mécontent des violences des Schouisky, se détacha de leur parti, et qu'il donna le même conseil à Jean. Ce projet se mûrit dans le plus profond secret, et la cour paraissait livrée à une parfaite tranquillité. En automne le grand prince se rendit, suivant l'usage, au couvent de Saint-Serge pour y faire ses dévotions, et partit ensuite pour Volok-Lamski avec les principaux seigneurs, afin d'y jouir des plaisirs de la chasse; il célébra gaiement les fêtes de Noël, puis faisant appeler ino- 1534.
pinément les boyards, pour la première fois il 29 décembre.
se montra impérieux et menaçant: il leur déclara, avec fermeté, qu'ils avaient abusé de son extrême jeunesse, en agissant contre les lois; qu'ils avaient arbitrairement fait exécuter des sentences de mort, livré le pays au pillage; qu'enfin il y avait beaucoup de coupables, mais qu'il se contenterait de faire mourir le prince André Schouisky, Chute des Schouisky.
premier conseiller de cette tyrannique oligarchie, et le plus criminel d'entre eux. A l'instant on se saisit de lui, et il fut livré, comme victime, aux conducteurs des chiens, qui, en pleine rue, le firent mettre en pièces par ces animaux. Les Schouisky et leurs partisans, atterrés par cet acte d'autorité, gardèrent un morne silence; mais le

1534. peuple laissa éclater son contentement. On publia aussitôt les forfaits du supplicié. On rapporte que, poussé par son insatiable avidité, il enlevait des terres aux gentilshommes comme s'il en eût fait l'acquisition; qu'il opprimait les paysans de la manière la plus cruelle, et que ses serviteurs mêmes dominaient et exerçaient en Russie toutes sortes de tyrannies, sans avoir rien à appréhender des lois ni des effets de la justice. Mais ce supplice barbare, encore qu'il fût mérité, pouvait-il s'allier avec la dignité d'un prince et d'un souverain? Il prouvait que la ruine des Schouisky n'avait pas été pour leurs successeurs une utile et mémorable leçon, et que la loi, la justice n'y étant pour rien, il devait être regardé comme le triomphe d'un parti sur l'autre; il annonçait que la violence avait succédé à la violence: car Jean, ne pouvant encore gouverner par lui-même, les princes Glinsky et leurs amis commandaient en son nom, quoique, cependant, quelques annalistes rapportent: « *Que* » *depuis ce moment, les boyards redoutèrent* » *le grand prince.* »

Pouvoir des Glinsky.

1544 — 1546. Les confiscations et les autres actes de rigueur exercés par le nouveau gouvernement portèrent la terreur dans toutes les âmes. On exila dans des contrées lointaines Féodor Schouisky-Skopin,

Sévérité des Glinsky.

le prince Youri Temkin, le boyard Golovin et plusieurs autres dignitaires; quant à Jean Koubensky, cousin du grand prince, il fut privé de la liberté : il était intimement lié avec les Schouisky, quoique d'ailleurs distingué par son esprit et la douceur de son caractère : il fut envoyé à Péreiaslavle avec sa femme, et renfermé dans la même prison où l'infortuné André d'Ouglitch avait gémi avec ses enfans. Bouterlin, officier attaché à la cour, subit un supplice inventé par la barbarie : accusé d'avoir tenu des propos outrageans, on lui coupa la langue devant la prison, et en présence du peuple. Le grand prince ayant, après cinq mois, rendu la liberté à Koubensky, ne tarda pas à le remettre au ban de l'empire ainsi que les princes Pierre Schouisky, Gorbatof, Dmitri Paletzky et même son favori Féodor Voronzof. Cependant l'intercession du métropolitain, leur obtint un pardon qui ne fut pas de longue durée. Le bruit se répandit que le khan de Krimée se préparait à marcher contre la Russie. Son fils Ymin avait, quelques mois auparavant, dévasté, sans nulle opposition, les districts d'Odoef et de Belef; car nos voïévodes, occupés de leurs disputes sur l'ancienneté, n'avaient pas fait le moindre mouvement pour repousser l'ennemi. 1544 — 1546.

Le grand prince, à peine adolescent, prit

en personne le commandement d'un corps considérable, et s'étant rendu par eau à Ougretsk, il y fit ses dévotions dans le monastère de St.-Nicolas et rejoignit ensuite l'armée à Kolomna, où il séjourna près de trois mois. L'ennemi ne s'étant pas montré, le camp moscovite, transformé en cour, devint pour les ambitieux un théâtre d'intrigues et de ruses. Il arriva que le grand prince se trouvant à la chasse, fut arrêté par une cinquantaine de Novgorodiens armés de mousquets, qui désiraient lui adresser leurs plaintes au sujet des vexations auxquelles ils étaient en butte. Jean ayant refusé de les entendre et ordonné à ses gentilshommes de dissiper cet attroupement par la force, les Novgorodiens résistèrent : à l'instant s'engagea un combat dans lequel dix hommes, de part et d'autre, restèrent sur le carreau. De retour au camp, le grand prince ordonna à Zakharof, son secrétaireintime, de rechercher les auteurs de ce rassemblement séditieux. Zakharof, dirigé sans doute par les Glinsky, rapporta au grand prince que les boyards Jean Koubensky, ainsi que Féodor et Vassili Voronzof, étaient les secrets instigateurs de ce complot. Il n'en fallut pas davantage à un prince violent, pour décider de leur sort, et, sans autre examen,

sans approfondir cette affaire, il les condamna à avoir la tête tranchée, déclarant que les excès qu'ils avaient commis sous le gouvernement des boyards, leur avaient depuis long-temps mérité ce supplice. En rendant témoignage de leur innocence, les annalistes ajoutent que Voronzof n'eut d'autre tort que d'avoir aspiré au rang de premier boyard, et de n'avoir pu souffrir que le grand prince accordât de grâces à personne sans qu'il en fût instruit. Voronzof contribua puissamment à la ruine des Schouisky; il fut l'ennemi de Koubensky, et cependant cet infortuné favori laissa comme eux la tête sur un échafaud!.... C'est ainsi que les nouveaux grands, conseillers ou compagnons du jeune prince, l'habituèrent à traiter avec une effrayante légèreté les affaires du ressort de la justice, et parvinrent ainsi à le rendre cruel, à en faire un tyran. Ils ne prévoyaient pas que, comme les Schouisky, ils préparaient leur propre perte; car loin de détourner le jeune monarque des sentiers du vice, les uns et les autres l'y entraînaient, n'ayant d'autre but que de conserver entre leurs mains le souverain pouvoir, au lieu de s'occuper à en faire chérir les bienfaits.

Les relations politiques avec les autres puissances se traitaient d'une manière honorable

1544 — 1546.

Relations d'amitié avec la Lithuanie.

autant qu'avantageuse pour la Russie. Le vieux Sigismond avait transféré l'autorité souveraine à son fils Sigismond-Auguste, qui s'empressa d'en donner avis au grand prince, en l'assurant de son amour pour la paix, et de sa ferme intention de remplir strictement le traité conclu avec la Russie. Cependant, les continuelles perfidies du tzar et des seigneurs de Kazan, lassèrent enfin la patience du grand prince. Deux armées, l'une venant de Moscou et l'autre de Viatka, se présentèrent le même jour et à la même heure sous les murs de cette ville : elles réduisirent en cendres tous les environs ; et, après avoir tué un grand nombre d'ennemis près de Kazan ou sur les bords de la Sviaga, et fait plusieurs prisonniers de distinction, les Russes s'en retournèrent sans éprouver le moindre échec. Le khan, persuadé que cette irruption soudaine ne pouvait s'être exécutée qu'à l'instigation des seigneurs de sa cour, résolut d'en tirer vengeance : il fit mourir quelques princes, en chassa plusieurs autres, ce qui le rendit tellement odieux aux Kazanais, que, s'adressant au grand prince, ils le supplièrent de leur envoyer des troupes, ajoutant qu'ils lui livreraient Safa-Ghireï avec trente seigneurs tauriens. Jean promit de leur envoyer une armée ; mais il exigeait

Guerre contre Kazan.

que préalablement on détrônât Safa-Ghireï, et qu'on le mît en prison. A la suite d'une sédition qui, en effet, éclata à Kazan, Safa-Ghireï prit la fuite, et plusieurs seigneurs tauriens furent massacrés par le peuple. Le conseil, les houlans et les princes, ainsi que tous les dignitaires de Kazan, après avoir juré de rester fidèles à la Russie, accueillirent de nouveau Schig-Alei, qui fut solennellement replacé sur le trône par les princes Dmitri Belzky et Paletzky; il y eut à cette occasion des fêtes brillantes et des réjouissances qui se terminèrent par de nouvelles trahisons. On aurait dit que pressentant la ruine prochaine et inévitable de leur puissance, les principaux seigneurs de Kazan, aveuglés par mille passions, et frappés d'un esprit de vertige, ne savaient plus sur quoi fixer leurs désirs; car s'ils consentaient à reconnaître un tzar, c'était pour dominer en son nom, mais non pas pour se soumettre à son autorité, le traitant d'ailleurs comme un prisonnier, et ne lui permettant ni de sortir de la ville, ni de se montrer au peuple; le palais, où ils passaient leur vie dans les festins, retentissait de leurs clameurs et du bruit de leurs armes : ils buvaient dans les coupes d'or du tzar et se les appropriaient ensuite; les serviteurs fidèles de Schig-Alei furent renfermés,

1546.

Schig-Alei remonte sur le trône de Kazan. Il s'enfuit de cette ville.

plusieurs même exécutés, et cependant ils exigeaient de ce prince que dans ses lettres au monarque russe, il louât leur zèle et leur attachement. Les annalistes assurent que Schig-Alei prévoyant le sort qui lui était réservé à Kazan, n'avait consenti à s'y rendre que pour se conformer aux ordres de Jean. Pendant un mois entier il endura ces indignes procédés, sans donner aucun signe de mécontentement, ne confiant ses chagrins qu'au seul Tchoura, l'un des princes les plus considérables du pays, sincèrement dévoué à la Russie. Ce brave seigneur fit d'inutiles efforts pour faire rentrer dans les bornes du devoir et de la modération ces dominateurs de Kazan, et ce fut en vain qu'il leur représenta les funestes conséquences qui pouvaient résulter de leur conduite insensée; ses exhortations produisirent un effet contraire au but qu'il s'était proposé. Comme en aigrissant Schig-Alei ils redoutaient la vengeance de Jean, ils résolurent de rappeler Safa-Ghireï, qui, à la tête d'une troupe de Nogaïs, s'était déjà avancé jusqu'à la Kama. Le prince Tchoura ayant découvert cette conspiration, en donna avis à Schig-Alei, lui conseilla de fuir, et fit, à cet effet, préparer une barque. Ce prince profitant du désordre d'une fête où, à la suite de nom-

breux excès, les grands et le peuple étaient plongés dans le sommeil de l'ivresse, quitta secrètement le palais et s'embarqua sans obstacles sur le Volga pour se réfugier en Russie. Safa-Ghireï, remonté sur le trône, signala son nouveau règne par des actes de cruauté : il fit mettre à mort le prince Tchoura, ainsi que plusieurs autres personnages distingués, s'entoura de Tauriens et de Nogaïs, et animé de haine contre ses sujets, il ne songea qu'à les maintenir dans un état de terreur. Soixante-seize princes et mourzas fidèles à Alei, et même les ennemis les plus acharnés de ce prince, trompés par Safa-Ghireï, cherchèrent un refuge à Moscou. Les ambassadeurs des Tchérémisses montagnards arrivèrent immédiatement après eux, et donnèrent au grand prince l'assurance qu'ils étaient prêts à se réunir aux armées russes aussitôt qu'elles marcheraient contre Kazan. Mais on était alors en hiver, et l'on fut obligé de différer les effets d'une juste vengeance ; cependant afin de s'assurer des bonnes dispositions des farouches Tchérémisses, Jean ordonna de faire partir un corps de troupes pour se rendre à l'embouchure de la Sviaga. Le prince Alexandre Gorbaty, qui le commandait, n'eut à lutter que contre les rigueurs de la saison, n'éprouvant d'ailleurs aucune résistance ; et

1546.

Campagne à l'embouchure de la Sviaga.

comme il lui était recommandé de ne point assiéger Kazan, il se contenta de dévaster le pays, et se fit accompagner à Moscou par cent guerriers Tchérémisses, qui devaient être, pour les Russes, des gages de la fidélité de ce peuple.

Voyages du grand prince et mécontentement du peuple.

Cependant le grand prince faisait de fréquens voyages dans les différentes provinces de son empire, sans autre but que celui de visiter les plus célèbres monastères et de se procurer, dans des forêts sauvages, le divertissement de la chasse; mais il ne s'occupait en aucune manière à y faire observer les lois, à protéger le peuple contre l'oppression et les exactions des gouverneurs. C'est ainsi, qu'accompagné de son frère Youri et de Vladimir-Andréiévitch il se rendit à Vladimir, Mojaïsk, Volok, Rjef, Tver, Novgorod, Pskof, etc. La foule de boyards, d'officiers dont il était entouré, lui cachait le spectacle de la consternation du peuple, et au milieu du tumulte des plaisirs, les lamentations, les cris des malheureux ne pouvaient parvenir jusqu'à lui. Dans ses courses rapides, il ne laissait d'autres traces de son passage, que des larmes, de justes sujets de plainte, et une augmentation de misère, car la cour devait être défrayée; elle exigeait en outre des présens, et ces voyages ruinaient le peuple. En un mot, la Russie ne

pouvant reconnaître le père de la patrie dans un prince aussi jeune, aussi mal dirigé, ne trouvait de consolation que dans l'espérance de voir les années et la raison mûrir son caractère, éclairer son inexpérience, l'instruire des devoirs sacrés d'un souverain, et l'initier enfin au grand art de régner pour le bonheur de ses sujets.

CHAPITRE II.

Suite du règne de JEAN *IV.*

1546 — 1552.

Couronnement de Jean. — Mariage du grand prince. — Vertus d'Anastasie. — Vices de Jean. — Mauvaise administration de l'État. — Incendies à Moscou. — Révolte du peuple. — Amendement miraculeux de Jean. — Sylvestre et Adachef. — Discours tenu par Jean dans la place publique. — Changemens à la cour et dans le gouvernement. — Code de lois. — Mesures relatives aux disputes sur les rangs et les prérogatives. — Assemblée du clergé et des grands. — Lois constitutionnelles. — Choix des jurés. — Réglemens de l'église. — Projet d'éclairer la Russie. — Opérations militaires. — Campagne contre Kazan. — Trêve avec la Lithuanie. — Affaires de Tauride. — Mort du tzar de Kazan. — Nouvelle expédition contre Kazan. — Nouvelle forteresse. — Incursion des Nogaïs. — Fondation de Sviaga. — Soumission des montagnards de Kazan. — Terreur des Kazanais. — Traité de paix avec eux. — La tzarine Siouyounbeka. — Nouveau règne de Schig-Alei. — Les prisonniers sont rendus à la liberté. — Infidélité des Kazanais et cruauté de leur tzar. — Négociations avec Alei. — Le tzar abandonne Kazan. — Dernière perfidie des Kazanais.

1546. Couronnement de Jean. JEAN venait d'entrer dans sa dix-huitième année, lorsqu'il fit appeler le métropolitain et

eut avec lui un long et secret entretien. Macaire sortit de l'appartement, la physionomie rayonnante de joie; il célébra une messe dans la basilique de l'Assomption; ensuite ayant fait rassembler tous les boyards, même ceux qui se trouvaient en état de surveillance, il se rendit avec eux au palais du grand prince. Le peuple ne pouvait se douter encore de ce qui se préparait; mais la joie des boyards, égale à celle du métropolitain, en laissait pressentir la cause, et l'on attendait avec impatience l'éclaircissement d'un mystère si heureusement annoncé. 1546.

Quelques jours après, la cour reçut l'ordre de se réunir. Le métropolitain, les boyards et les principaux dignitaires entouraient le grand prince, qui, après quelques instans de silence, s'adressa à Macaire en ces termes: « *Fondant* » *tout mon espoir dans la miséricorde de Dieu,* » *et l'intercession des saints protecteurs de la* » *Russie, j'ai résolu de faire choix d'une* » *épouse. Ma première idée avait été d'abord* » *de chercher une fiancée dans les pays étran-* » *gers; mais après de mûres réflexions, j'ai* » *renoncé à ce projet. Privé de mes parens dès* » *ma plus tendre jeunesse, élevé comme un* » *orphelin, il serait possible que mon carac-* » *tère ne s'accordât pas avec celui d'une étran-* 17 décembre.

» *gère; alors une pareille union pourrait-elle* » *être heureuse? Je souhaite donc de trouver* » *une épouse en Russie, par la volonté de Dieu* » *et avec votre bénédiction.* » Le métropolitain répondit avec une douce satisfaction : « *Prince!* » *c'est Dieu lui-même qui vous a inspiré une* » *intention si avantageuse pour votre peuple;* » *je la bénis au nom du Père céleste.* » Les boyards émus jusques aux larmes prodiguaient les louanges à la sagesse du souverain, lorsque Jean leur découvrit un autre projet : il déclara qu'avant son mariage il voulait s'occuper de son couronnement, cérémonie consacrée par ses ancêtres. Il ordonna en même temps au métropolitain, ainsi qu'aux boyards, de se préparer à cette grande solennité, faite pour imprimer le sceau de la foi à l'alliance sacrée qui unit un souverain à son peuple.

Ce n'était pas pour la première fois que Moscou allait voir dans ses murs cette fête imposante; car déjà Jean III avait fait couronner son fils; mais les conseillers du grand prince, dans le dessein, sans doute, de présenter cette cérémonie sous un aspect plus majestueux, ou peut-être pour écarter les tristes souvenirs que rappelait le sort de l'infortuné Dmitri Ivanovitch, ne citèrent que l'exemple offert par Vladimir Monomaque,

auquel le métropolitain d'Ephèse avait posé la couronne sur la tête, en le ceignant d'une chaîne d'or et du collier de Constantin. On a écrit qu'à sa mort Monomaque avait remis ces ornemens royaux à George, l'un de ses fils, en lui recommandant de les conserver aussi précieusement que *la prunelle de ses yeux*, et de les faire passer de mains en mains à ses descendans, jusqu'à ce que Dieu, prenant pitié de la Russie, lui envoyât un souverain digne de se revêtir de ces attributs de la puissance. Les annales du seizième siècle semblent confirmer cette tradition; car ce fut à cette époque que la Russie vit sur le trône un véritable autocrate, et que la Grèce expirante nous légua la grandeur de ses souverains.

Le 16 janvier, le grand prince se rendit dans 1547. une des salles du palais, où étaient rassemblés les boyards : les voïévodes, les princes et les officiers, tous richement vêtus, se tenaient dans le vestibule. Le confesseur du grand prince ayant reçu des mains de Jean le saint crucifix, posé sur un plat d'or avec la couronne et le collier, les transporta dans la cathédrale de l'Assomption, accompagné du grand écuyer Glinsky, des trésoriers et secrétaires. Bientôt après, le grand prince s'y rendit lui-même; il était précédé d'un confesseur tenant en main un crucifix, et faisant à droite et à

gauche des aspersions d'eau bénite sur les assistans. Après Jean venaient immédiatement son frère Youri, les boyards, les princes, enfin toute la cour. Arrivé au temple, le monarque s'y plaça auprès des religieux et reçut la bénédiction du métropolitain. Alors les chœurs entonnèrent l'hymne *In plurimos annos*, et la messe fut célébrée. Au milieu de l'église, sur une estrade de douze degrés, tapissée en velours et en damas, on avait préparé deux siéges recouverts de drap d'or, destinés au monarque et au métropolitain, qui y prirent place. Au devant de l'estrade se trouvait un pupitre richement décoré, sur lequel étaient déposés les ornemens royaux : des archimandrites les présentèrent à Macaire, qui se levant alors, donna la bénédiction au monarque, plaça la couronne sur sa tête, lui remit le sceptre, en priant, à haute voix, le Tout-Puissant de douer ce nouveau David de la force du Saint-Esprit, de le placer sur un trône de vertus, et de le rendre terrible aux rebelles autant que bienfaisant envers ceux qui exécuteraient fidèlement ses ordres. La cérémonie se termina par l'hymne qui l'avait commencée. Le grand prince après avoir reçu les félicitations du clergé, des grands et des citoyens, assista à la lithurgie et reprit le chemin du palais, marchant sur des tapis de velours et

de damas. Arrivé aux portes et sur les marches de l'église, son frère Youri répandit sur lui des pièces d'or qu'il puisait dans un vase porté derrière lui par Michel Glinsky. Aussitôt que le monarque eut quitté l'église, le peuple, jusqu'alors immobile et dans un profond silence, se précipita en tumulte vers la place que, pendant la cérémonie, le souverain avait occupée ; car chacun désirait posséder un fragment de l'étoffe qui la recouvrait, en mémoire de ce jour solennel.

Ce couronnement fut, à peu près, une répétition de celui de Dmitri, si ce n'est, d'abord, que les prières étaient différentes, ensuite que ce fut Jean III lui-même, et non pas le métropolitain, qui plaça la couronne sur la tête du jeune monarque. Les annalistes contemporains ne font aucune mention du *sceptre*, ni d'*onction* ou de *communion* ; ils ne disent pas non plus que Macaire ait adressé au monarque des paroles édifiantes ; mais le plus sage, le plus éloquent discours aurait-il pu produire plus d'effet, avoir plus d'influence sur l'esprit du prince, que cette touchante invocation adressée au Tout-Puissant, pour lui demander de diriger le nouveau souverain dans le chemin de la vertu ?

A dater de cette époque, les monarques de Russie prirent le titre de *Tzars*, non-seulement

dans leurs relations avec les puissances étrangères, mais aussi dans les affaires de l'intérieur et dans tous les actes publics, en conservant néanmoins celui de *grands princes*, consacré par l'ancien usage. Les écrivains de Moscou annoncèrent au peuple qu'il voyait s'accomplir la prophétie de l'*Apocalypse*, concernant le sixième empire, qui était celui de la Russie. Bien qu'un titre n'ajoute rien à la puissance, cependant il exerce une puissante influence sur l'imagination des hommes, et le nom de *tzar*, cité dans la *Bible*, rappelant ceux d'Assyrie, d'Egypte, de Judée, enfin des souverains grecs orthodoxes, augmenta aux yeux du peuple la dignité de leur monarque. « *Nos ennemis*, disent les an- » nalistes, *les tzars infidèles et les rois impies* » *n'osèrent plus troubler le repos de la Russie*, » *et Jean s'éleva, parmi eux, au plus haut* » *degré de puissance!* » Nous remarquerons ici que Joseph, patriarche de Constantinople, en témoignage de son dévouement pour le souverain de Russie, le confirma, en 1561, dans la dignité de tzar, par un acte authentique où il est dit : « *Non-seulement les traditions d'hommes* » *dignes de foi, mais encore les annales prou-* » *vent que les souverains actuels de Moscou* » *descendent de la tzarine Anne, d'éternelle mé-*

» *moire, sœur d'un empereur d'Orient, et que » le métropolitain d'Ephèse, muni des pleins » pouvoirs du concile de Byzance, couronna » le grand prince Vladimir.* » Cet acte est signé de trente-six métropolitains et évêques grecs.

Mariage du grand prince.

Cependant les envoyés du grand prince parcouraient la Russie, afin de chercher, parmi les demoiselles nobles, une fiancée digne du souverain. Il choisit, entre celles qui lui furent présentées, la jeune Anastasie, fille de la veuve Zakharine, dont le beau-père avait été boyard de Jean III. Cette famille descendait d'André Kobouil, qui, dans le quatorzième siècle, avait quitté la Prusse pour s'établir en Russie. Ce n'était point la naissance, mais les qualités personnelles de la fiancée qui justifiaient ce choix; et, en traçant son portrait, les annalistes lui attribuent toutes les vertus que peut posséder une femme, et que la langue russe savait exprimer : la chasteté, la douceur, la piété, la sensibilité, la bonté étaient, chez elle, réunies à un esprit solide et à une beauté rare. Cette dernière qualité était considérée comme indispensable à l'heureuse fiancée d'un tzar. Après avoir terminé la cérémonie du mariage dans l'église de Notre-Dame, le métropolitain s'adressant aux jeunes époux, leur parla en ces termes :

Vertus d'Anastasie.

« *Vous voilà aujourd'hui, en vertu des mys-*
1547. 15 février. » *tères de la sainte Eglise, unis à jamais.* » *Prosternez-vous donc ensemble devant le* » *Très-Haut, et vivez dans la pratique des* » *vertus; mais celles qui doivent vous distin-* » *guer surtout, sont l'amour de la vérité et la* » *bonté. Prince, aimez et honorez votre épouse;* » *et vous, tzarine vraiment chrétienne, soyez* » *soumise à votre époux; car, comme le saint cru-* » *cifix représente le chef de l'Eglise, de même* » *l'homme est aussi le chef de la femme. Rem-* » *plissez avec zèle les Commandemens de Dieu,* » *et faites fleurir la prospérité de Jérusalem,* » *et la paix dans Israël.* » Tout étant terminé, les jeunes époux se montrèrent aux regards du peuple, et la rue du Kremlin retentit de mille bénédictions. Plusieurs jours se passèrent en fêtes et en réjouissances, à la cour ainsi qu'à la ville. Les riches étaient comblés des bienfaits du tzar; la tzarine prenait soin des pauvres. Anastasie, depuis la mort de son père, avait été élevée loin du monde et au sein de la tranquillité; elle se voyait tout à coup transportée comme d'une manière surnaturelle, sur le théâtre des grandeurs humaines; mais, malgré le changement de sa situation, son âme ne se livra point aux suggestions de l'orgueil; en rapportant tout à Dieu, elle

s'humiliait devant lui dans le palais des tzars, ainsi qu'elle l'avait fait dans la triste habitation d'une mère privée de son époux. Les réjouissances de la cour étant terminées, Jean se transporta à pied, avec la princesse, au monastère de Troïtzky, où ils passèrent ensemble la première semaine du grand carême, priant chaque jour sur la tombe de S. Serge. 1547.

Vices de Jean et mauvaise administration de l'Etat.

Cependant ni ces actes de dévotion, ni l'amour sincère qu'il portait à sa vertueuse épouse, ne furent capables de calmer l'âme ardente et inquiète de Jean; il s'abandonnait souvent aux transports de la plus violente colère, et, habitué d'ailleurs à une oisiveté bruyante, il ne recherchait que des amusemens grossiers et indignes d'un prince. Si quelquefois il se plaisait à se montrer en souverain, ce n'était point par les actes d'une sage administration, mais seulement pour ordonner d'injustes châtimens ou pour satisfaire ses nombreux caprices; il distribuait des récompenses avec autant de légèreté qu'il ordonnait des confiscations, et s'il accordait sa faveur à de nouveaux favoris, c'était pour avoir le plaisir de repousser les anciens. Il se persuadait que les décisions arbitraires serviraient à prouver son indépendance, tandis qu'en négligeant les soins de son empire, il se trouvait, par le fait,

soumis à la volonté des seigneurs; il ignorait qu'un souverain n'est indépendant que lorsqu'il est vertueux. Jamais la Russie ne fut aussi mal gouvernée: les Glinsky, ainsi que leurs prédécesseurs, faisaient toutes leurs volontés, au nom du jeune tzar. Comblés d'honneurs et de richesses, ils voyaient avec une coupable indifférence les injustices commises chaque jour par d'infidèles dépositaires de l'autorité, et pourvu qu'ils fussent assurés de leur soumission, ils s'inquiétaient peu si ceux-ci observaient les devoirs de leurs charges. Celui qui savait intriguer auprès des Glinsky, et plier bassement devant leur volonté, pouvait impunément opprimer le peuple; et il suffisait d'être leur valet pour dominer en Russie. Les gouverneurs n'avaient rien à redouter, et malheur aux opprimés qui osaient porter leurs plaintes jusqu'aux pieds du trône! C'est ainsi que les citoyens de Pskof, réunis les derniers à l'empire, et par cette raison plus hardis que les autres, adressèrent au nouveau tzar (en 1547) des plaintes contre leur gouverneur, le prince Touroụntaï-Pronsky, favori des Glinsky. Jean se trouvait alors dans le village d'Ostrof. Soixante-dix porteurs de suppliques se présentèrent devant lui pour lui exposer des griefs dont ils offraient de fournir les preuves.

Le prince refusa de les écouter, et, dans les transports de la plus violente colère, criant comme un énergumène, il ordonna de les arroser d'eau-de-vie bouillante, et leur fit brûler la barbe et les cheveux; ensuite on les dépouilla de leurs vêtemens, et on les fit tous coucher par terre. Ils attendaient la mort, lorsque dans le même instant l'on annonça au tzar que la grosse cloche de Moscou venait de tomber; il partit précipitamment pour la capitale, et grâce à cette circonstance inattendue, les pauvres Pskoviens conservèrent la vie. Lorsque d'honnêtes boyards se trouvaient au palais, ils baissaient les yeux et gardaient un morne silence, tandis que de misérables courtisans et des bouffons amusaient le tzar; tandis que les flatteurs prodiguaient des louanges à sa prétendue sagesse. La vertueuse Anastasie invoquait le ciel, avec la Russie, pour qu'il daignât changer le cœur de Jean, et enfin leurs vœux furent exaucés. Les caractères d'une trempe vigoureuse ont besoin d'être violemment ébranlés pour secouer le joug des passions vicieuses et retourner à la vertu. Il fallait que Moscou devînt la proie des flammes, pour opérer dans le caractère du jeune souverain, un changement si vivement désiré. 1547.

1557. Incendies à Moscou.

Cette capitale voyait s'augmenter, de jour en jour, son étendue et sa population. Les habitations du Kremlin se resserraient, et de nouvelles rues s'élevaient dans les faubourgs. Les maisons étaient, à la vérité, d'un meilleur goût que les anciennes, mais également construites en bois et séparées seulement, dans quelques endroits, par des jardins, elles se trouvaient aussi exposées, car la moindre étincelle pouvait communiquer un incendie et réduire en cendres ces édifices combustibles. Les annalistes moscovites font souvent mention d'incendies considérables; cependant jamais il n'y en eut d'aussi terrible que celui de 1547. Le 12 d'avril, le feu consuma les grandes boutiques, les entrepôts du commerce, ceux de la couronne, le couvent de l'Épiphanie et quantité de maisons, depuis la porte Illinsky jusqu'au Kremlin et la Moskva. Une tour élevée, qui servait de magasin à poudre, sauta en l'air, et entraîna dans son explosion une partie de la muraille qui encombra la rivière de briques et de débris. Huit jours après, toutes les rues situées de l'autre côté de la Yaouza, habitées par les potiers et les tanneurs, furent entièrement consumées : enfin, le 20 juin, par un violent ouragan, un incendie ayant éclaté derrière la Neglina, aux environs du couvent de l'Assomption, le feu

gagna de tous les côtés avec une effrayante rapidité, et le Kremlin, les rues environnantes, le grand faubourg, devinrent en peu d'instans la proie des flammes. La ville entière présentait l'aspect d'un immense bûcher embrasé, couvert d'une fumée noire et épaisse. Les édifices en bois disparurent entièrement ; ceux en pierres ne présentaient plus que des décombres ; le fer étincelait comme dans une fournaise, et la force de la chaleur avait liquéfié le cuivre : le mugissement de la tempête, l'écroulement des édifices, les cris de désolation du peuple, étaient, de momens à autres, étouffés par l'explosion des poudres déposées au Kremlin et dans quelques parties de la ville. Les palais du tzar, le trésor, les choses précieuses, les armes, les images, les archives, les livres et jusqu'aux saintes reliques, tout fut détruit dans l'embrasement de Moscou !......
Le métropolitain, presque étouffé par la fumée, était encore en prières dans la basilique de l'Assomption ; on fut obligé d'employer la force pour l'en faire sortir, et, comme il ne restait plus d'autre moyen de le sauver, que de le faire glisser le long d'une corde à nœuds jusqu'à la Moskva, on parvint à l'y décider ; mais n'ayant pas la force de se soutenir, il fit une chute tellement dangereuse qu'il fallut le transporter, à demi-

mort, au monastère le plus voisin. On ne put sauver de la cathédrale qu'une image de la Vierge peinte par le saint métropolitain Pierre, et les *Canons ecclésiastiques*, ouvrage apporté de Constantinople par Cyprien. La célèbre image de Notre-Dame de Vladimir resta en place sans être endommagée; car, fort heureusement, le feu, après avoir consumé le toit et les couvertures, ne pénétra point dans l'intérieur de l'église. Vers le soir l'ouragan commença à diminuer de violence, et le feu cessa à trois heures du matin; mais, pendant plusieurs jours, une épaisse fumée s'élevait à travers les ruines et les décombres. Les potagers et les jardins dépouillés d'arbres, de verdure, étaient couverts de cendres et de charbons. Dix-sept cents personnes, sans compter les enfans, périrent au milieu des flammes, et les annalistes disent qu'il est impossible de donner une idée de ce désastre. Les habitans, les cheveux brûlés et le visage noirci, errans sur ce vaste champ de douleur, cherchaient leurs enfans, leurs amis ou quelque faible reste de leur fortune; mais, après d'infructueuses recherches, ils poussaient des hurlemens tels que des animaux sauvages. « *Heureux*, s'écrie un annaliste,
» *celui dont l'attendrissement suspendait le dé-*
» *sespoir! qui pouvait au moins verser des*

» *larmes, et tourner ses regards vers le ciel.* » 1547.
Il ne restait à ces malheureux aucune espèce de consolation. Le tzar et les grands, pour ne pas être témoins de la désolation du peuple, s'étaient éloignés et habitaient le village de Vorobief. Jean ordonna de reconstruire promptement le Kremlin; les riches s'empressèrent aussi de faire rebâtir leurs palais; mais les pauvres ne pouvaient relever leurs habitations, et les ennemis des Glinskys surent, avec adresse, profiter de cette circonstance. Le confesseur de Jean, le prince Scopin-Schouisky, le boyard Jean Féodorof, le prince Youri Temkin, Nagoï et Grégoire Zakharin, oncles de la tzarine, formèrent une conspiration, et le peuple, que le malheur disposait aux excès, à la révolte, s'empressa de servir d'instrument à l'exécution de leurs desseins.

Quelques jours après ce désastre, le monarque, accompagné des boyards, alla rendre visite au métropolitain; son confesseur, Skopin-Schouisky et leurs principaux complices, déclarèrent à Jean que l'incendie de Moscou provenait des sortiléges employés par quelques scélérats. Le tzar étonné ordonna aux boyards d'approfondir cette affaire, et ceux-ci s'étant rendus, deux jours après, au palais du Kremlin, rassemblèrent les habitans

Emeute populaire.

sur la grande place, et leur demandèrent quels étaient les auteurs de l'embrasement de la capitale? Plusieurs voix répondirent : « *Les Glinsky!* » *les Glinsky! La princesse Anne, leur mère,* » *a arraché le cœur des morts, et parcourant* » *les rues de Moscou, elle les a aspergées de* » *sang; voilà la cause de l'incendie!* » Cette fable inventée et répandue parmi le peuple par les conspirateurs, ne pouvait être admise par les gens sensés, mais ils gardaient le silence; car les Glinsky s'étaient attirés la haine générale. Plusieurs d'entre eux, et les boyards eux-mêmes, excitaient l'irritation du peuple. La princesse Anne, aïeule maternelle de Jean, se trouvait alors, avec son fils Michel, dans ses terres de Rjef. Youri, son autre fils, qui était sur la place du Kremlin, dans le cercle des boyards, consterné de cette absurde accusation, et voyant la fureur du peuple, alla chercher un refuge dans la basilique, où le peuple se précipita après lui, et cet asile sacré fut souillé d'un forfait jusqu'alors inconnu à Moscou. Sans respect pour la sainteté du lieu, les séditieux massacrèrent l'oncle de leur monarque; puis ayant traîné son cadavre hors du Kremlin, ils le transportèrent sur la place des exécutions, pillèrent tout ce qui appartenait aux Glinsky, et mirent à mort un grand nombre de

leurs serviteurs et d'enfans-boyards. Personne ne songeait à réprimer ces crimes; on aurait dit que, livrée à une sanglante anarchie, Moscou n'avait aucune espèce de gouvernement..... 1547.

Amendement miraculeux de Jean. Sylvestre et Adachef.

Dans ce moment terrible, tandis que le jeune tzar tremblait dans son palais de Vorobief, et que la vertueuse Anastasie adressait au ciel de ferventes prières, on vit paraître un homme extraordinaire, nommé Sylvestre : c'était un religieux, natif de Novgorod. Il s'approcha de Jean, le doigt levé, l'œil menaçant, comme un homme inspiré par l'Esprit saint, et lui annonça, avec une gravité imposante, que la main de Dieu était suspendue sur la tête d'un tzar frivole, maîtrisé par de honteuses passions; il ajouta que Moscou avait été réduite en cendres par le feu du ciel, et que la colère du Très-Haut occasionait l'agitation du peuple, en répandant dans le cœur des hommes, l'animosité et la fureur. Puis ouvrant le saint Evangile, il montra à Jean les préceptes divins dictés par celui dont la main protectrice soutient tous les souverains de la terre; il l'exhorta à suivre avec zèle ces leçons sacrées. Enfin, par l'effet terrible de certaines apparitions, il ébranla fortement et son âme et son cœur, s'empara de son imagination et produisit un miracle. A l'instant le tzar devint un

autre homme ; baigné des larmes du repentir, il tendit la main à son courageux précepteur, lui demanda, d'une voix attendrie, la force de devenir vertueux, et le ciel combla ses désirs ! L'humble religieux n'exigeant ni illustration, ni honneurs, ni richesses, se plaça près du trône pour affermir, pour encourager le jeune souverain dans la bonne voie, et se lia intimement avec Alexis Adachef, l'un des favoris de Jean. Ce jeune homme, du plus bel extérieur, est dépeint comme une créature céleste, dont l'âme était pure et sensible, le caractère excellent et l'esprit aussi agréable que solide. Porté au bien sans aucun motif sordide, il avait recherché la faveur de Jean, plutôt pour l'intérêt de la patrie que pour le sien propre, et le tzar trouva en lui un trésor inappréciable pour un souverain, un ami vertueux et dévoué qui pouvait lui faire mieux connaître les hommes, la situation vraie de l'Etat, et lui donner à ce sujet des détails aussi exacts qu'étendus ; car, des hauteurs du trône, un souverain ne saurait, dans l'éloignement, distinguer les individus et les choses que sous un point de vue trompeur ; tandis qu'un homme, à la fois son ami et son sujet, placé dans la même région que le peuple, est à portée de lire plus efficacement dans les cœurs, et de considérer les objets d'une

manière que leur proximité rend plus positive. 1547.
Sylvestre fit naître dans le cœur du tzar le désir du bien, et Adachef lui facilita les moyens de l'exécuter. C'est ainsi que s'exprime le prince André Kourbsky, contemporain sensé, qui alors occupait déjà un poste éminent à la cour. Il est certain que, de cette époque, datent la gloire de Jean, le zèle, l'activité qu'il développa dans les affaires du gouvernement. Elle est remarquable par le succès qui couronna ses efforts, ainsi que par la grandeur de ses desseins.

On songea d'abord à faire rentrer le peuple dans le devoir. Trois jours après l'assassinat de Glinsky, il s'était porté en grand tumulte à Vorobief, où, ayant entouré le palais, il demandait, à grands cris, qu'on livrât à sa fureur la princesse Anne, aïeule du tzar, avec Michel Glinsky; mais Jean donna l'ordre de faire feu sur les séditieux, qui se dispersèrent aussitôt. Plusieurs d'entre eux, arrêtés à l'instant, furent punis de mort, le plus grand nombre se sauva; d'autres enfin se jetèrent à genoux en demandant grâce et l'ordre se rétablit. Le souverain, alors, se conduisit envers les pauvres comme un bon père, s'occupant, avec une bienfaisante sollicitude, des moyens d'assurer à chacun d'eux une habitation et les choses de première nécessité.

Le prince Skopin-Schouisky et ses complices, véritables auteurs de cette émeute, avaient soulevé le peuple dans l'espérance de s'emparer de l'esprit du tzar, après le renversement des Glinsky; mais ils se trompèrent dans leurs calculs, et, bien que Jean les traitât avec clémence, soit en considération de son confesseur et des oncles de son épouse, ou faute de preuves convaincantes; soit qu'il abandonnât au jugement de Dieu cette action qui, abstraction faite des criminels moyens employés, avait satisfait la haine générale qui existait contre les Glinsky, cependant la domination turbulente des boyards fut entièrement détruite et remplacée par le pouvoir absolu d'un prince corrigé des caprices de la tyrannie. Pour consolider, par le secours de la religion, l'heureux changement opéré dans le gouvernement ainsi que dans son cœur, le tzar se confina, pour quelques jours, dans une pieuse solitude consacrée au jeûne et à la prière; ensuite il fit venir les évêques, témoigna en leur présence le plus touchant repentir de ses fautes; et après l'absolution sacramentelle, il s'approcha de la sainte table avec le calme d'une bonne conscience; son jeune cœur éprouvait le besoin de dévoiler aux yeux de la Russie entière la vertueuse ardeur dont il était embrasé : en conséquence toutes les

villes de l'empire reçurent l'ordre d'envoyer à Moscou des personnes choisies dans tous les rangs, dans tous les états, à l'occasion d'une affaire de grande importance pour la patrie. Lorsqu'elles furent rassemblées, le dimanche après la messe, le tzar sortit du Kremlin, accompagné du clergé et des boyards, pour se rendre sur la place des exécutions, où le peuple se tenait dans un profond silence. Aussitôt que la prière fut terminée, Jean s'adressa en ces termes au métropolitain : « *Saint Père ! votre zèle pour la vertu, votre amour pour la patrie, me sont connus ; secondez mes bonnes intentions ! J'ai perdu trop jeune mes parens, et les grands qui n'aspiraient qu'à la domination, n'ont eu aucun soin de ma personne ; ils ont usurpé, en mon nom, les charges et les honneurs ; ils se sont enrichis par l'injustice ; ils ont accablé le peuple sans que personne osât mettre un frein à leur ambition. J'étais comme sourd et muet dans ma déplorable enfance ; car je n'entendais pas les lamentations des pauvres, et mes paroles n'adoucissaient pas leurs maux. Vous vous livriez alors à vos caprices, sujets rebelles, juges corrompus ! Comment parviendrez-vous maintenant à vous justifier ? Que de larmes n'avez-vous*

Discours de Jean, dans la place publique.

1547 — 1550.

» *pas fait répandre? Que de fois vous avez* » *fait couler un sang qui ne peut retomber* » *sur moi! Mais, craignez le jugement de* » *Dieu!* » Saluant alors de tous côtés, le monarque continua ainsi: « *O vous, peuple* » *que le Tout-Puissant m'a confié, j'invoque* » *aujourd'hui et votre religion et l'attache-* » *ment que vous avez pour moi: montrez-vous* » *généreux! Il est impossible de réparer les* » *maux passés; mais je saurai dorénavant* » *vous préserver de l'oppression et du pillage.* » *Oubliez des chagrins qui ne se renouvelle-* » *ront jamais! Mettez de côté tout sujet de* » *haine et de discorde: qu'une ardeur chré-* » *tienne et fraternelle embrase tous les cœurs!* » *A dater de ce jour, je serai votre juge,* » *votre défenseur.* » Dans ce jour solennel où la Russie entière, représentée par ses députés rassemblés dans la place publique, recevait, de son jeune souverain, la promesse de ne vivre que pour le bonheur du peuple, Jean, emporté par un généreux enthousiasme, accorda à tous les boyards coupables le pardon de leurs fautes. Il pria le métropolitain et les évêques de ratifier cet acte de clémence, au nom du Père céleste, et témoigna le désir de voir tous les Russes s'embrasser comme des frères, voulant que toutes

espèces de procès fussent suspendues jusqu'à un terme prescrit. Le même jour, il ordonna à Adachef d'accueillir les suppliques des pauvres, des orphelins, et de tous ceux qui souffraient : « *Alexis*, lui dit-il, *tu es privé des titres que* » *donnent la naissance et la fortune, mais tu* » *es vertueux. Je t'élève à un emploi éminent* » *que tu n'as pas sollicité, pour satisfaire mon* » *âme entraînée vers des hommes capables* » *d'adoucir le chagrin que lui cause le sort* » *des infortunés confiés à mes soins, par Dieu* » *lui-même. Sans égard pour le rang ou la* » *puissance, répare les injustices de ceux qui,* » *ayant envahi les honneurs, oublieraient leurs* » *devoirs. Garde-toi aussi de te laisser in-* » *fluencer par les larmes trompeuses du pauvre,* » *lorsque l'envie le poussera à calomnier le* » *riche! Porte dans toutes les affaires un exa-* » *men approfondi, pour m'en faire un rapport* » *fidèle; et ne conserve d'autre crainte que celle* » *du juge suprême.* » Le peuple partageait l'attendrissement de son jeune souverain. 1547 — 1550.

Changemens à la cour et dans le pouvoir.

Depuis ce moment, toutes les actions, tous les discours du tzar étaient dirigés par Sylvestre et Adachef. Ces dignes amis admirent dans leur union non-seulement le sage métropolitain, mais encore tous les vieillards vertueux et expé-

rimentés, chez lesquels l'âge n'avait point amorti une louable ardeur pour le bien de la patrie. Ils avaient été, jusque-là, éloignés d'un trône entouré d'une jeunesse frivole qui ne pouvait supporter leur contenance sévère. La cour ferma l'oreille aux discours des flatteurs et des bouffons; dans le conseil, les calomniateurs et les intrigans furent réduits au silence; enfin la vérité commença à se faire entendre. Malgré la confiance que Jean témoignait aux membres du conseil, il y présidait en personne et traitait les affaires de l'État, jugeait les procès les plus importans, remplissant de cette manière la promesse qu'il en avait faite à Dieu et à la Russie. Le peuple bénissait en tous lieux la sollicitude du gouvernement pour le bien général; partout on changea les indignes dépositaires du pouvoir; les uns eurent pour punition le mépris qu'ils inspiraient; d'autres furent simplement mis en arrestation, et l'on n'usa point de sévérité envers eux; car on avait à cœur de ne pas signaler cet heureux changement par le supplice d'anciens fonctionnaires coupables, mais plutôt en choisissant les nouveaux avec plus de discernement, comme pour faire connaître au peuple que les abus du pouvoir exécutif sont la conséquence ordinaire, immédiate, de l'aveuglement

ou de la dépravation du pouvoir principal ; car là où le brigandage est souffert, les brigands sont moins coupables, en ce qu'ils ne font que profiter de la permission d'exercer qui leur est accordée. C'est seulement dans les États où l'autorité est absolue que l'on remarque ces changemens inopinés et faciles, du mal au bien, parce que tout y dépend de la volonté du souverain, qui, semblable à un mécanicien habile, donne, d'une seule main, le mouvement à la masse, et, dans la rotation de l'immense machine, entraîne des millions d'êtres à leur ruine ou au bonheur. 1547 — 1550.

La puissance souveraine était établie sur des principes de sagesse, de modération, de douceur et de paix. On ne renvoya qu'un très-petit nombre de courtisans, les plus vicieux ; les autres, observés et contenus avec fermeté, ne tardèrent pas à changer de conduite. Féodor, confesseur de Jean, et l'un des principaux instigateurs de l'émeute populaire, fut enfermé dans un monastère. De nouveaux boyards entrèrent au conseil, entre autres Zakharin, oncle de la tzarine ; Khabarof (ami fidèle de l'infortuné Jean Belzky) ; le prince Kourakin-Boulgakof ; Daniel Pronsky et Dmitri-Paletzky, dont la fille Julienne fut jugée digne de devenir l'épouse du prince Youri, Modération et douceur du gouvernement.

frère du monarque, alors âgé de seize ans. Le grand écuyer, Michel Glinsky, perdit cette dignité importante : on lui laissa son rang de boyard et ses domaines, avec la permission de choisir le lieu de sa résidence ; mais, effrayé du sort qu'avait éprouvé son frère, il essaya de fuir en Lithuanie avec son ami Tourountaï-Pronsky. Le prince Pierre, son frère, suivit leur exemple ; mais reconnaissant l'impossibilité de s'échapper, ils retournèrent à Moscou, où, ayant été arrêtés, ils jurèrent que leur intention était de se rendre à Okovetz, pour y faire leurs dévotions, et non pas en Lithuanie. Cependant l'accusation fut prouvée, et ces malheureux s'attendaient à une sévère punition ; mais on leur fit grâce, attribuant à la peur cette démarche inconsidérée. La famille même du monarque, où régnait naguère la froideur, la méfiance, la haine et l'envie, offrait à la Russie l'exemple de la paix et d'une parfaite union. Jean savait mieux apprécier toutes les qualités de son épouse, depuis qu'il connaissait le bonheur qui découle de la vertu. Affermi par la belle Anastasie dans de louables intentions, livré à de nobles sentimens, il devint un bon prince, un bon parent. Après avoir marié son frère Youri, il fit choix pour son cousin

Vladimir, de la jeune Eudoxie, de la famille des Nagoïs. Youri et André habitaient le palais du tzar, et ce prince les traitait avec amitié, avec considération; il joignait leurs noms au sien dans les oukases relatifs aux affaires de l'État : il écrivait : « *Nous avons ordonné avec nos frères » et les boyards*, etc. » 1547—1550.

Code de lois.

Afin de ressembler en tout à Jean III, son illustre aïeul, et desirant, d'après ses propres expressions, *régner selon les lois*, Jean ne s'occupait pas seulement des moyens d'inspirer aux ennemis extérieurs la crainte de ses armes, il songeait aussi à illustrer sa jeunesse par l'exécution d'un dessein qui, aux époques même où l'homme jouit de toutes ses facultés, exige une force d'esprit extraordinaire : il devint législateur de son peuple, titre glorieux et immortel que bien peu de souverains sont réellement dignes de porter. Entouré d'une foule de boyards et d'hommes versés dans la science du droit civil, le tzar leur proposa d'examiner et de perfectionner le code de Jean III, au moyen de modifications reconnues nécessaires par l'expérience, et conformément à la nouvelle situation de la Russie, dans ses rapports civils ou relatifs à la marche du gouvernement. C'est ainsi que parut (en 1550) le code de Jean Vassiliévitch ou le second *droit russe*, pré-

sentant de nouveau un système complet de nos anciennes lois. Il mérite une explication détaillée, et nous la donnerons dans un chapitre particulier où nous parlerons de la situation générale de la Russie à cette époque. Nous nous bornerons à dire maintenant que, dans la confection de ce travail, Jean et ses prudens conseillers ne recherchèrent ni l'éclat, ni la vaine gloire, mais une utilité réelle, évidente, basée sur un ardent amour de la justice et du bon ordre; ils ne se laissaient point emporter par l'imagination, évitant de compromettre, par des décisions hasardées, l'ordre de choses établi; et, loin de s'égarer dans des utopies et des probabilités pour l'avenir, leur esprit se fixa sur ce qui les environnait. Par cette marche prudente, ils réformèrent les abus sans s'écarter des principes de l'ancienne législation; ils laissèrent subsister les choses existantes dont le peuple paraissait satisfait, en ayant soin de faire disparaître ce qu'ils savaient devoir occasioner des plaintes : ils cherchaient des perfectionnemens; et sans aucune théorie, ne connaissant que la Russie, qu'à la vérité ils connaissaient bien, ils composèrent un ouvrage de législation, qui, dans tous les temps, sera digne d'observation, car c'est un miroir fidèle retraçant les mœurs et les idées de ce siècle. Un sup-

plément au code contient un oukase très-important alors, concernant *les discussions relatives aux rangs ou aux prérogatives de la naissance.* Le souverain ne pouvant encore déraciner entièrement cet abus, voulait au moins en modifier les résultats, et, en conséquence, il défendit aux princes ainsi qu'aux enfans-boyards, de se prévaloir de leur naissance vis-à-vis des voïévodes. Il ordonna aussi que le général en chef d'un corps d'armée, serait considéré comme le premier en dignité; que les voïévodes de l'avant et de l'arrière-garde ne le céderaient qu'à lui, quant à l'ancienneté, sans dépendre de ceux de la droite ou de la gauche; enfin qu'il n'appartiendrait qu'au monarque de distinguer la naissance et les qualités, et que chacun devrait obéissance à ses chefs.

1547 — 1550.

Les discussions sur les rangs et les prérogatives de la naissance sont réprimées.

Après avoir approuvé le code, Jean convoqua à Moscou une assemblée des personnages les plus distingués de l'empire, ecclésiastiques ou séculiers, et le 23 février 1551, ils se réunirent dans le palais du Kremlin. Le métropolitain, neuf évêques, tous les archimandrites, les abbés, les boyards, les fonctionnaires d'un rang supérieur, assis dans un profond silence, fixaient leurs regards sur le jeune souverain, qui, avec une grande force d'esprit et une éloquence rare, les entretint de l'élévation et de la chute des empires, événemens

Assemblée du clergé et des boyards.

qui résultent toujours de la sagesse ou des erreurs de l'autorité, des bonnes ou mauvaises coutumes des peuples; il retraça avec sentiment les malheurs dont la Russie, devenue *veuve*, avait été accablée lorsqu'il était encore enfant, et qu'innocent d'abord il était tombé ensuite dans la corruption du vice; il rappela la déplorable fin de ses oncles, le désordre des seigneurs dont les mauvais exemples avaient perverti son naturel, en renouvelant néanmoins l'assurance qu'il couvrait le passé du voile de l'oubli. Il parla ensuite des désastres causés par l'embrasement de la capitale et de l'émeute populaire qui en avait été la suite. « *Dans ce moment*, ajouta-t-il, *mon âme fut* » *saisie de terreur; un tremblement soudain* » *s'empara de moi, mon esprit s'adoucit et* » *l'attendrissement pénétra dans mon cœur.* » *Maintenant que j'ai autant d'horreur pour* » *le vice que d'amour pour la vertu, c'est de* » *votre zèle que je réclame des instructions. O* » *vous, pasteurs chrétiens, guides sacrés des* » *princes et des grands, dignes représentans* » *de l'église! ne m'épargnez pas dans mes er-* » *reurs; reprochez-moi courageusement mes* » *faiblesses, et faites tonner la parole de Dieu* » *afin que mon âme conserve sa pureté.* » Ayant annoncé ensuite l'intention bienfaisante de con-

tribuer au bonheur de la Russie par tous les moyens que Dieu avait mis à sa disposition, il prouva la nécessité de perfectionner les lois, afin de contribuer au maintien du bon ordre, et soumit à l'examen du clergé, le code ainsi que les articles d'une charte, d'après laquelle on était tenu de choisir, dans chaque ville ou district, un ancien et un juré, pour juger les affaires conjointement avec le gouverneur ou ses adjoints, comme cela s'était pratiqué jusqu'alors à Novgorod et à Pskof. Quant aux centeniers et autres employés qui devaient être choisis également par la confiance publique, ils avaient à s'occuper des affaires des villages, pour éviter tout acte arbitraire de la part des fonctionnaires du tzar, et procurer au peuple les moyens de faire écouter ses réclamations. Ces nouvelles et sages institutions de Jean furent confirmées par l'approbation de l'illustre assemblée.

1547 — 1551.

Réglemens d'une charte. Jurés.

Cependant les opérations de cette espèce de concile n'étaient pas encore entièrement terminées. Après avoir réglé les affaires d'État, le tzar proposa au clergé de faire le même travail pour celles de l'église, c'est-à-dire, de réformer une partie de ses cérémonies; de corriger les livres de piété, gâtés par d'ignorans écrivains, de donner aux ecclésiastiques un caractère propre à devenir

Réglemens de l'Eglise.

l'exemple des laïques, de former, par l'étude, de dignes serviteurs des autels, d'établir les règles de décence à faire observer dans les temples du Seigneur, d'extirper des monastères, les vices qui devenaient sujets de scandale; enfin, de purifier la chrétienté russe de tout ce qu'elle avait conservé des anciennes pratiques païennes. En un mot, Jean désigna lui-même les objets plus ou moins dignes de fixer l'attention de ce concile, dont l'un des plus utiles résultats fut l'établissement, à Moscou et dans les autres villes, d'écoles publiques, où des religieux et des diacres, connus par leur esprit et leurs bonnes qualités, enseignaient à lire aux enfans et les instruisaient des devoirs de la religion. Une pareille institution était d'autant plus nécessaire, qu'à cette époque, beaucoup de prêtres russes, connaissant à peine l'alphabet, récitaient de mémoire les prières et tout le service divin. Afin de mieux graver dans les cœurs les vrais principes de la religion, les pères du concile prirent les mesures convenables pour mettre un frein à la superstition, à des actes de dévotion déplacée. Il fut défendu de bâtir de nouvelles églises par ostentation et sans nécessité, et cette décision fut appliquée aux fainéans vagabonds, à qui l'on ne permit plus d'établir des hermitages dans les forêts ou dans les déserts. Par ordre du

souverain, on intima également aux évêques et aux monastères, la défense d'acquérir des domaines sans le consentement du tzar; car Jean prévoyait, avec beaucoup de discernement, qu'au moyen de ces acquisitions, le clergé finirait par s'approprier la plus grande partie des immeubles de la Russie, ce qui pourrait nuire à la société et corrompre la moralité des moines. En un mot, ce concile mémorable, par l'importance de son but, fut plus célèbre que tous ceux tenus auparavant à Kief, à Vladimir et à Moscou. 1547 — 1551.

Au nombre de ces projets vraiment dignes d'un grand prince, on doit placer l'intention que manifesta le tzar d'enrichir la Russie du produit des arts étrangers. Un saxon, nommé Schlit, étant à Moscou en 1547, apprit la langue russe; et, comme il avait accès auprès de Jean, il l'entretint du progrès qu'avaient fait, en Allemagne, les sciences et les arts inconnus à la Russie. Le prince l'écoutait attentivement; il l'interrogea avec curiosité, et lui proposa de se rendre en Allemagne, comme envoyé de la Russie, pour faire venir à Moscou non-seulement des artistes, des médecins, des apothicaires, des imprimeurs et des artisans, mais aussi des gens versés dans les langues mortes ou vivantes, et même des théologiens. Schlit accepta cette mission, Projet d'éclairer la Russie.

charmé de rendre ce service au tzar et à la Russie. Ayant trouvé Charles-Quint à Ausbourg, où la diète était rassemblée, il lui remit une lettre de Jean relative à cette affaire. L'empereur voulut connaître à ce sujet l'opinion de l'assemblée des Etats, et à la suite d'une longue délibération, on consentit à satisfaire les désirs du tzar; mais à condition que Schlit, au nom du monarque russe, s'engagerait, par serment, à ne laisser passer ni les artistes, ni les savans, de Russie en Turquie, et qu'en général, on n'emploierait pas leurs talens de manière à nuire à l'empire germanique. Au moyen d'une permission écrite, qui lui fut accordée par Charles-Quint, Schlit rassembla en Allemagne plus de cent vingt personnes propres à entrer au service du tzar. Il était prêt à s'embarquer à Lubeck pour passer en Livonie, lorsque la basse et jalouse politique de la Ligue anséatique et de l'Ordre livonien, vint renverser des projets si sagement conçus. Ceux-ci craignaient que la propagation des lumières ne rendît la Russie plus puissante et plus redoutable à ses voisins; ils surent donc, par leurs artificieuses représentations, faire entrer l'empereur dans leurs vues. Il en résulta qu'au mépris du droit des gens, les sénateurs de Lubeck firent renfermer Schlit, et que ses nombreux com-

pagnons de voyage, privés du chef de l'entreprise, se dispersèrent. Il s'écoula beaucoup de temps avant que Jean eût connaissance du triste sort de son envoyé; mais, enfin, celui-ci, étant parvenu à s'échapper, reparut à Moscou en 1557, seul, sans argent, accablé de dettes, et porteur de propositions inconsidérées. Par exemple, l'empereur demandait que le tzar lui fournît des secours d'hommes et d'argent dans la guerre qu'il soutenait contre les Turcs; qu'il lui donnât des ôtages (vingt-cinq princes et gentilshommes), comme garantie de sa fidélité; que promettant de réunir l'Eglise russe à l'Eglise latine, il prît à ses gages six mille guerriers allemands; qu'il entretînt un ambassadeur à résidence fixe auprès de Charles; qu'il établît une poste de Moscou à Ausbourg, etc. Les mauvaises dispositions des Lubeckois et des Livoniens, qui plus tard attirèrent sur eux une cruelle punition, s'opposèrent, il est vrai, à l'entier accomplissement des bonnes intentions du tzar. Cependant, sans égard pour les défenses de l'empereur et du grand maître de Livonie, une grande partie des artistes allemands, qui avaient été retenus à Lubeck, parvinrent à passer secrètement en Russie, et nous furent d'une extrême utilité en contribuant au grand œuvre de notre civilisation.

1547 — 1550. Opérations militaires.

Toutes ces vues importantes, irrévocables preuves du génie d'un souverain, s'accomplissaient au bruit des armes et dans le sein de la victoire, dont le concours était devenu indispensable pour assurer la prospérité de la Russie. Il était temps de réprimer l'audace des barbares, qui, profitant de la minorité du prince et des dissensions des boyards, avaient tellement désolé nos frontières, que, jusqu'à deux cents verstes de Moscou, toutes les contrées du sud au nord-est étaient couvertes de cendres et d'ossemens humains. Il n'était pas un village, pas une famille qui n'eût quelque perte à déplorer.

Guerre contre Kazan.

Jean, âgé alors de dix-sept ans, passionné pour la gloire, ambitieux de se mesurer avec l'ennemi le plus voisin et le plus dangereux, partit de Moscou, au mois de décembre, à la tête d'une armée qu'il conduisait contre Kazan. Cette campagne devait mettre sa fermeté à l'épreuve. Méprisant les frimats, il s'était préparé à supporter le froid et les ouragans ordinaires dans cette saison; mais, au lieu de neige, il tomba une pluie continuelle, et les équipages, les canons, enfonçaient dans les boues. Le 2 février, le tzar qui avait passé la nuit à Elna, à quinze verstes de Nijni, arriva dans l'île de Robotka. Tout à coup les glaces du Volga, couvertes d'eau, se

brisèrent avec bruit, et l'artillerie fut engloutie dans le fleuve : un grand nombre d'hommes périrent dans cette occasion. Le monarque resta trois jours dans l'île, espérant que le froid rétablirait les chemins et les communications; mais enfin, comme effrayé de ce funeste présage, il retourna à Moscou. Cependant il laissa le commandement de l'armée au prince Dmitri Belzky, avec l'ordre de marcher contre Kazan, plutôt pour affaiblir sa puissance que pour la soumettre entièrement. Le tzar Schig-Alei et d'autres chefs se portaient de Métchéra à l'embouchure de la Tzivila, où ils se réunirent à Belzky. Safa-Ghireï, qui les attendait dans les plaines d'Arsk, fut complétement battu par l'avant-garde du prince Mikoulinsky; celui-ci le chassa jusque dans la ville et lui fit plusieurs prisonniers de marque. Pour se venger de leur défaite, les Tatars dévastaient les villages de Golitz; mais Yakoflef, voïévode de Kostroma, détruisit ces bandes de brigands et tua leur chef sur les bords de la petite rivière d'Egofka.

Trêve avec la Lithuanie.

Jean, que ces légers succès ne pouvaient satisfaire, se préparait à une entreprise décisive; pour la faire réussir il était essentiel de rester en paix avec la Lithuanie. Auguste, successeur de Sigismond, plus occupé de ses amours que

du soin de son royaume, n'avait depuis cinq ans entretenu aucune relation avec Moscou. Sigismond avait terminé sa carrière en 1548; le terme de la trêve allait expirer, et le nouveau roi gardait le silence, sans même annoncer à la cour de Moscou la mort de son père. Les boyards Dmitri Belzky et Morozof s'adressèrent donc aux seigneurs lithuaniens et leur firent savoir que le tzar attendait leurs ambassadeurs pour traiter de la paix. En janvier 1549, le voïévode de Vitepsk, Stanislas Kichka, et le maréchal Komaefsky, arrivèrent à Moscou. On voulut entamer des négociations; mais comme de coutume, ces ambassadeurs réclamaient Novgorod, Pskof, Smolensk, etc.; et, pour s'excuser de ces propositions extravagantes, ils dirent aux boyards: «*Un ambassadeur est semblable à une » outre qui porte ce qu'on y a mis. Nous rem» plissons les ordres du roi et du conseil.*» Les boyards leur répondirent qu'il ne fallait alors s'occuper que de la trêve, qui fut renouvelée d'après les anciennes bases. Cependant il s'éleva une nouvelle difficulté; les Lithuaniens ne voulaient point consentir à insérer dans l'acte le nouveau titre de tzar. Chacun soutenait ses droits avec obstination; de sorte que sans rien terminer, les ambassadeurs lithuaniens étaient sur le point

de quitter Moscou : on parvint à les retenir encore, mais tout en maintenant la trêve on se disputait sur les titres. Auguste ne voulait reconnaître Jean que comme grand prince, et de leur côté, les Russes, animés de dépit, refusaient d'accorder à Auguste le titre de roi. A ces sujets de mécontentement il s'en joignit bientôt d'un autre genre. 1547 — 1550.

Auguste refusa une rançon de deux mille roubles offerte pour les princes Féodor Obolensky et Michel Golitza, et le tzar rejeta la demande que faisait le roi de permettre aux Juifs de trafiquer en Russie, stipulation qui avait eu lieu dans le traité précédent. « *Je ne puis y consentir,* » répondit-il; *ces gens ont introduit dans mes* » *états des poisons corporels et spirituels ; ils ont* » *vendu à mes sujets de la poudre qui porte la* » *mort et diffamé Jésus, notre divin sauveur ;* » *je ne veux plus entendre parler d'eux.* » Cependant malgré ces dispositions des deux puissances, aucune d'elles ne désirait la guerre.

Sahib-Ghireï osait seul menacer de son glaive le monarque russe ; son audace était augmentée par la conquête d'Astrakhan dont il était parvenu à s'emparer, parce que cette ville, d'ailleurs peuplée de riches marchands, ne possédait qu'une armée peu nombreuse, et qu'elle était mal dé- Affaires de Crimée.

fendue. Aussitôt qu'il s'en fut rendu maître, le khan la détruisit de fond en comble, emmena en Crimée une partie de sa population et se considéra comme souverain légitime des Nogaïs, issus de même race que lui. C'est dans ce sens qu'il écrivait à Jean, disant que les Kabardiniens et les Kaïtaks montagnards lui payaient un tribut: glorieux de sa puissance il s'exprimait ainsi: « *Maintenant que te voilà parvenu à l'âge de* » *raison, il faut déclarer franchement ce que* » *tu desires. Veux-tu mon amitié ou du sang?* » *Si le premier parti te semble préférable, ne va* » *pas m'envoyer des bagatelles, mais bien des* » *présens considérables, ainsi que fait le roi* » *qui, chaque année, me donne quinze mille* » *ducats. Si tu te décides à la guerre, je suis* » *prêt à marcher sur Moscou, et bientôt ton* » *pays sera foulé sous les pieds de mes che-* » *vaux.* » Le tzar savait que des présens ne suffiraient pas pour faire abandonner à Sahib-Ghireï la cause des Kazanais, et que la guerre contre le tzar Safa-Ghireï devait nécessairement entraîner une rupture ouverte avec la Crimée; les menaces du khan ne lui inspirèrent donc qu'un profond mépris. Ayant appris que l'ambassadeur envoyé par Sahib se faisait servir dans son pays par des marchands moscovites qu'il traitait en

esclaves, et qu'on avait insulté un de nos courriers en Tauride, il fit arrêter cet envoyé. Enfin la Russie avait le sentiment de ses forces, et tout annonçait que bientôt elle soumettrait à son pouvoir toute la descendance de Bâti. 1547 — 1550.

Ce fut alors (en mars 1549) que Kazan perdit son tzar. Safa-Ghireï, dans l'état d'ivresse, se tua par accident dans son propre palais; il laissait après lui un fils âgé de deux ans, nommé Outemit-Ghireï, dont la mère, qu'il préférait à toutes ses autres femmes, était la belle Siouyounbeka, fille de Youssouf, prince des Nogaïs. Les grands placèrent à la vérité Outemit-Ghireï sur le trône, mais ils voulaient un autre souverain capable de régner, et désiraient que le khan de Tauride leur donnât son fils pour les défendre contre la Russie; cependant ils envoyèrent à Moscou un courrier chargé d'une lettre dans laquelle le jeune prince demandait la paix. Jean répondit que l'on ne traiterait de la paix qu'avec des ambassadeurs, et se hâtant de profiter de l'anarchie qui régnait à Kazan, il ordonna de rassembler les troupes. Le corps principal devait se former à Soudzal, l'avant-garde à Mourom, l'arrière-garde à Yourief, l'aile droite à Kostroma, et la gauche à Yaroslavle. Le 24 novembre le souverain quitta lui-même sa capitale et se rendit à

Mort du tzar de Kazan.

Guerre contre Kazan.

Vladimir, où il reçut la bénédiction du métropolitain qui exhorta les voïévodes à servir la patrie et le tzar avec des sentimens d'amour et de concorde, à renoncer à toute espèce d'orgueil ainsi qu'aux disputes de rangs, bien moins funestes en temps de paix que pendant la guerre, où elles peuvent avoir des suites dangeureuses et criminelles.

Le prince Vladimir resta à Moscou à la tête du gouvernement et Jean emmena avec lui son frère cadet Youri, le tzar Schig-Alei et les transfuges kazanais les plus distingués. La rigueur de l'hiver était excessive, et dans la marche beaucoup de soldats, saisis par le froid, tombaient morts sur le chemin. Le monarque endurait tout: il encourageait les troupes, bravant les frimats, oubliant les douceurs de la cour et les caresses d'une épouse chérie. Les différens corps se réunirent à Nijni-Novgorod, et le 14 février l'armée arriva sous les murs de Kazan. Jean était avec les gentilshommes dans l'île de Kaban; Schig-Alei et le prince Dmitri Belzky, avec le principal corps, dans les plaines d'Arsk; le reste de l'armée en deçà de la Kazanka; enfin l'artillerie à l'embouchure de la Boulaka et du lac Paganoï. Aussitôt que l'on eût préparé des gabions, on ordonna l'assaut. Jamais jusqu'alors

les souverains russes n'avaient paru sous les murs de cette capitale séditieuse, et leurs voïévodes seuls étaient chargés de punir ses perfides habitans; mais cette fois elle était attaquée par un monarque jeune, intrépide, chéri de l'armée, qui voyait tout par lui-même, dirigeait les opérations du siége, dont les paroles et le courage appelaient ses guerriers à la gloire et à une victoire facile. D'un autre côté le tzar de Kazan était encore au berceau; les seigneurs les plus distingués avaient péri dans les émeutes ou bien étaient passés du côté des Russes; ceux-ci entouraient Jean et, par le moyen de leurs amis secrets, ils disposaient leurs compatriotes à se soumettre à un prince magnanime. Soixante mille Russes se précipitaient contre une forteresse en bois; les bouches à feu tonnaient de toutes parts et renversaient ses murailles; en un mot Kazan allait succomber... Mais sa dernière heure n'était point encore arrivée! le combat dura une journée entière et les Russes tuèrent beaucoup de monde dans la ville, entre autres Tchelbak, prince de Crimée, fils d'une des femmes de Safa-Ghireï; cependant malgré l'opiniâtreté des assaillans, ils ne réussirent pas à s'emparer de la forteresse. Le lendemain il survint un dégel accompagné d'une forte pluie qui fit cesser le feu de l'artil-

lerie; la glace qui couvrait les rivières se brisa tout à coup; les chemins devinrent impraticables, et l'armée ne pouvant recevoir aucuns transports, commença à craindre la famine. Il fallut céder à la nécessité et ordonner une retraite qui se fit avec les plus grandes difficultés. Le tzar ayant fait prendre les devans au grand corps d'armée et aux gros équipages, marchait immédiatement après à la tête de la cavalerie légère, afin de sauver l'artillerie et de soutenir les attaques des Tatars; il témoigna beaucoup de fermeté, ne se découragea pas un instant, et tout entier à l'idée de réduire un jour ces ennemis dangereux par leur implacable haine contre la Russie, il observa avec soin toutes les positions.

1550. 25 février.

Choix d'une position pour la construction d'une nouvelle forteresse.

Arrivé près de l'embouchure de la Sviaga, il remarqua une haute montagne, appelée la montagne ronde, et s'étant fait accompagner de Schig-Alei, des seigneurs kazanais et de quelques boyards, il gravit jusqu'à son sommet... De cette hauteur la vue s'étendait sur une perspective de la plus vaste étendue du côté de Kazan, de Viatka, de Nijni et des déserts du gouvernement actuel de Simbirsk. Enchanté de la beauté de cette situation, Jean adressa ces paroles à ceux qui l'entouraient: « *Il s'élevera ici une ville chrétienne;* » *nous resserrerons Kazan, et Dieu nous livrera*

» *cette capitale.* » L'heureuse idée du prince reçut une approbation générale; Schig-Alei, ainsi que les seigneurs tatars, lui firent le tableau de la richesse et de la fertilité des pays environnans, et le tzar, livré à l'espoir de succès à venir, partit pour Moscou où il se présenta d'un air riant et satisfait.

Mais une entreprise manquée est une faute grave aux yeux du peuple : si l'on excusait la jeunesse du tzar, les reproches contre le général en chef n'en devenaient que plus vifs. *Le nom de Belzky*, disaient les russes, *est comme un présage de malheur dans les campagnes contre Kazan;* on donnait à entendre que, dans leurs incursions en Russie, les kazanais avaient épargné les domaines de ce boyard comme pour le récompenser de son peu d'énergie ou même de sa trahison. Il mourut la même année et ne peut être considéré comme traître, ni comme un grand capitaine ou un ambitieux : car s'il avait eu ce dernier défaut, les Schouisky n'auraient pas souffert qu'il occupât la première place dans le conseil, après avoir renversé son frère Jean, digne, par ses grandes qualités, de transmettre son nom à la postérité. 23 mars.

Le monarque et l'armée avaient eu à peine le temps de prendre quelque repos, que la nouvelle

d'une prochaine invasion de Sahib-Ghireï se répandit à Moscou : aussitôt tous les corps se mirent en mouvement pour se porter sur les frontières et furent inspectés par Jean lui-même à Kolomna et à Rézan; quelques mois après ils rentrèrent dans leurs cantonnemens, l'automne étant fort avancé et l'ennemi n'ayant paru nulle part. Mais,
Incursion des Nogaïs. pendant l'hiver, d'autres brigands se présentèrent à la place de Sahib : les mourzas nogaïs, arrivés à Metchera et à Staroï-Rézan, furent battus sur tous les points par nos voïévodes, qui les chassèrent jusques aux portes de Chatz, et firent sur eux un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvait le mourza Teliak : le froid détruisit le reste de ses troupes, dont il se sauva à peine cinquante hommes. En témoignage de satisfaction, le tzar donna aux voïévodes un festin splendide dans le palais du quai, et assigna aux enfans-boyards des appointemens considérables.

1551. Les Kazanais espérant abuser encore de la bonne foi de Jean, lui firent demander la paix. Leurs sollicitations étaient appuyées par Youssouf, prince des Nogaïs, beau-père de Safa-Ghireï, tellement renommé par son esprit et sa puissance, que le sultan lui adressait des lettres très-flatteuses, où il lui donnait le titre pompeux de *prince des princes*. Youssouf dési-

rait que Schig-Alei épousât sa fille, veuve de Safa, 1551.
ce qui s'accordait avec la volonté de Jean et le desir des Kazanais; il représentait au tzar la vanité des grandeurs de ce monde, citant à ce sujet des passages tirés de l'Alcoran et de l'Évangile; il suppliait le monarque russe de ne pas répandre le sang humain, de devenir son ami; il accusait son gendre de perfidie et de cruauté, blâmait également l'esprit séditieux des principaux seigneurs de Kazan; mais il prenait le parti de sa fille et de son petit-fils. Jean répondit qu'il ferait connaître ses intentions, si les Kazanais envoyaient à Moscou cinq ou six ambassadeurs pris parmi les personnes les plus distinguées; et sans perdre de temps, à la suite de plusieurs conférences avec les boyards du conseil et les Kazanais bannis, il fit partir Schig-Alei avec cinq cents Kazanais de marque et une puissante armée, pour se rendre à l'embouchure de la Sviaga, où ils avaient l'ordre de construire la ville projetée par le tzar. Les matériaux nécessaires à la construction des palissades et d'une église, furent coupés dans les forêts d'Ouglitz et transportés par le Volga jusqu'au lieu de leur destination. L'armée moscovite était commandée par le prince Youri Boulgakof, Siméon Mikoulinsky, l'intendant Yourief, Jean Féodorof, les boyards Morozof et Khabarof,

Fondation de Sviaga.

les princes Paletzky et Nagéief. Le prince Khilkof sortit de Metchera, Pierre Obolensky de Nijni-Novgorod, et Ziouzin de Viatka, à la tête des Strélitz et des Cosaques. On enleva à l'ennemi tous les bacs établis sur le Volga et la Kama, afin d'intercepter la communication avec l'autre rive. Le 16 mai, au soleil couchant, le prince Obolensky déploya le premier le drapeau russe sur la montagne ronde, et y fit réciter les prières du soir. Le 18, au point du jour, il tomba inopinément sur les faubourgs de Kazan, extermina un millier d'ennemis, plus de cent mourzas, princes et habitans considérables encore endormis, et délivra un grand nombre de prisonniers russes; ensuite il revint attendre la grande armée à l'embouchure de la Sviaga. Elle arriva le 24 mai sur des bateaux de transport, et célébra, par mille acclamations de joie, son arrivée dans un pays qui allait devenir une *nouvelle Russie*: les troupes débarquèrent avec solennité, tandis que le corps d'Obolensky, sous les armes, étalait ses trophées. Une épaisse forêt couvrait encore la montagne jusqu'à son sommet; mais bientôt les soldats ayant quitté leurs armes pour s'armer de haches, mirent, en quelques heures, ses flancs à découvert. Après avoir désigné l'emplacement et mesuré le terrein, on fit le tour de l'enceinte

avec la sainte croix et on l'aspergea d'eau bénite : 1551.
on éleva ensuite les palissades, on construisit l'église qui fut dédiée à la sainte Vierge et à S. Serge, et au bout d'un mois, la ville de Sviaga était entièrement bâtie. Les habitans des environs éprouvèrent un violent effroi à la vue de ces remparts qui dominaient et semblaient menacer la vieille Kazan ; ils supplièrent Schig-Alei de les prendre sous sa protection et de les faire recevoir comme sujets de Jean. Les habitans de la contrée montagneuse, c'est-à-dire, les Tchouvaches, les Mordviens, les Tchérémisses idolâtres, descendans des Finlandais, et qui, subjugués jadis par les Tatars, ne leur étaient attachés ni par la croyance ni par le langage, envoyèrent les plus considérables d'entre eux à Moscou, pour jurer fidélité à la Russie. Le tzar leur fit délivrer un diplôme muni d'un cachet d'or, et ils furent incorporés à la nouvelle ville de Sviaga, avec une exemption d'impôts pour trois années. Pour éprouver leur zèle, il leur ordonna de faire la guerre à Kazan, et comme ils n'osaient pas désobéir, ils se rassemblèrent en assez grand nombre : transportés sur des bateaux russes du côté des prairies, ils soutinrent un combat contre les Kazanais au milieu de la plaine d'Arsk ; ils furent mis en fuite par le feu de l'artillerie ennemie ; mais s'ils ne firent pas preuve de

Soumission des montagnards.

bravoure, ils donnèrent au moins un témoignage de leur fidélité. Pendant tout le courant de l'été, leurs princes, leurs mourzas, leurs anciens ne cessèrent de visiter Moscou; invités à manger au Palais, ils recevaient, en présent, des pelisses, des étoffes, des armes, des chevaux et de l'argent, louaient la bonté du tzar et se glorifiaient de leur nouvelle patrie. Le monarque répandait l'or et l'argent à pleines mains, ne ménageant pas le trésor lorsqu'il s'agissait de l'exécution de ses vastes projets. Satisfait des succès des voïévodes, il envoya à Schig-Alei un grand nombre de médailles d'or, pour être distribuées à l'armée.

Terreur des Kazanais.

Cependant la terreur et la confusion régnaient à Kazan, dont la garnison se montait, tout au plus, à vingt mille guerriers. Ses propres habitans la trahissaient, et les princes, les mourzas se rendaient secrètement auprès de Schig-Alei, tandis que les Russes dévastaient les villages les plus voisins et interceptaient les communications avec cette ville. Leurs détachemens occupaient toutes les positions depuis l'embouchure de la Soura jusqu'à la Kama et la Viatka. Le trône de Kazan était occupé par un enfant encore privé de l'organe de la parole, incapable de sentir le danger de sa position; la tzarine douairière pleurait sur le sort de son fils, ou passait sa vie dans les plaisirs avec

Kotchak, son amant, houlan taurien que le peuple détestait : enfin la discorde régnait entre les citoyens, et les grands se faisaient de mutuels reproches. Les premiers dignitaires de l'État désiraient se soumettre à Jean, mais les Tauriens témoignaient l'horreur que leur inspirait une telle pusillanimité ; ils attendaient des troupes de Tauride, d'Astrakhan et des campemens Nogaïs, et l'orgueilleux Kotchak, frappant sur son sabre, promettait la victoire à la tzarine : on assure que son projet était de l'épouser, d'ôter la vie à son fils et de prendre ensuite possession du trône. Mais une sédition ayant éclaté à Kazan, les Tauriens voyant le peuple disposé à les livrer aux voïévodes moscovites, prirent la fuite au nombre de trois cents, princes ou dignitaires : cependant ils ne purent parvenir à s'échapper, car ils rencontraient des détachemens russes sur tous les points, et ils trouvèrent la mort sur les rives de la Viatka ; Kotchak et quarante-cinq de ses compatriotes de distinction furent faits prisonniers et mis à mort à Moscou. 1551.

Alors les Kazanais se hâtèrent de conclure une trêve avec les voïévodes et envoyèrent des ambassadeurs à Jean : ils le suppliaient de leur rendre Schig-Alei pour souverain, s'engageant à remettre entre ses mains le jeune Outemit-Ghirei, la tzarine Trêve conclue avec eux.

sa mère, ainsi que les femmes et les enfans que les Tauriens leur avaient abandonnés; ils offraient aussi de rendre la liberté à tous les prisonniers russes. Jean accepta leurs propositions, se rappelant l'adroite politique de son aïeul, qui consistait surtout à ne point réduire un ennemi au désespoir; à affaiblir ses forces et à le détruire lentement, mais d'une manière sûre; à éviter, autant que possible, de se trouver sous la dépendance des événemens; à ménager les hommes; enfin, à justifier les malheurs de la guerre par son impérieuse nécessité. Tout en observant les règles de la modération, l'aïeul de Jean avait encore pour principe, *de conserver ce que l'on avait pris*. Le tzar envoya Adachef auprès des voïévodes, pour surveiller l'exécution des articles de la paix et faire reconnaître Schig-Alei en qualité de tzar de Kazan; mais il ordonna en même temps de ne le mettre en possession que du pays plat, et d'enclaver la partie montagneuse dans le territoire de Sviaga. Cette manière de partager les possessions de Kazan, causa un vif chagrin au peuple ainsi qu'à Schig-Alei lui-même. « *Sous » quels auspices va commencer mon règne?* » disait-il; *puis-je prétendre à l'amour de mes » sujets, en cédant à la Russie une partie » aussi considérable de leurs terres?* » On lui

dit, pour toute réponse, que telle était la volonté de Jean. Ce fut en vain que les Kazanais cherchèrent à employer la ruse, à éluder les conditions, et crurent pouvoir se dispenser de remettre à la disposition des Russes la tzarine et les prisonniers. Les voïévodes leur dirent avec fermeté : « *Si vous n'exécutez pas vos engagemens,* » *vous verrez notre monarque marcher contre* » *vous au commencement de l'automne, le fer* » *et la flamme à la main pour détruire les par-* » *jures.* » Les Kazanais, reconnaissant l'obligation de se soumettre, avertirent Schig-Alei du départ de la tzarine et de son fils pour se rendre à Sviaga. 1551.

La tzarine Siouyounbeka.

La douleur de Siouyounbeka fut partagée par tous les habitans de Kazan, lorsqu'ils apprirent que cette infortunée tzarine allait être livrée, comme prisonnière, au souverain moscovite. Loin d'adresser aucun reproche aux seigneurs ou aux citoyens, elle n'accusait que le sort. Désespérée et baignée de larmes, elle se jeta sur le tombeau d'un époux dont elle enviait le repos. Le peuple gardait un morne silence. Les grands tâchaient de la consoler par l'assurance que Jean était un souverain magnanime, que beaucoup de princes musulmans étaient à son service, qu'enfin il lui choisirait parmi eux un époux digne

d'elle et lui assignerait des domaines. Tout le peuple l'accompagna jusqu'à la Kazanka, où une barque richement décorée l'attendait. Elle avançait lentement placée sur un char; le précepteur de son fils portait ce jeune prince dans ses bras. Pâle, affaiblie, elle eut beaucoup de peine à descendre jusqu'au port, et lorsqu'elle fut sur la barque elle salua le peuple d'un air attendri. Aussitôt les Kazanais tombant la face contre terre, laissèrent éclater leurs sanglots, et souhaitèrent à leur souveraine toutes sortes de prospérités. Le prince Obolensky la reçut sur les bords du Volga, la complimenta au nom du tzar, et la conduisit par eau, avec son fils et les familles des seigneurs Tauriens, jusqu'à Moscou.

La première condition de la paix se trouvant ainsi exécutée, les voïévodes exigèrent la délivrance des prisonniers, et le serment de fidélité à la Russie de la part de tous les Kazanais. Le jour ayant été fixé par eux, ils s'approchèrent de Kazan, occupant tout le terreinqui s'étend depuis le Volga jusqu'au champ du tzar. Alei envoya ses dignitaires dans la ville afin de préparer le palais, et passa la nuit dans sa tente. Le lendemain matin, tous les officiers et les citoyens se rassemblèrent dans la prairie, où, après avoir entendu

la formule du serment, ils remercièrent Jean de leur avoir accordé Schig-Alei pour Tzar; mais ils ne voulaient pas entendre parler de la cession du territoire des montagnes. « *Croyez-» vous*, leur dirent nos boyards, *que Jean est » aussi frivole que vous? Portez vos regards » vers l'embouchure de la Sviaga; vous y ver-» rez une ville chrétienne! Les habitans de ses » environs se sont solennellement soumis à la » Russie, et ont même fait la guerre à Kazan; » pourraient-ils après cela se trouver sous sa » dépendance? Oubliez le passé, car il ne re-» viendra plus.* » Enfin pour confirmer l'acte du traité, on y apposa le sceau du tzar et la signature de tous les personnages les plus importans. Pendant trois jours le peuple arrivait en foule pour prêter serment; après quoi, Schig-Alei fit son entrée dans la capitale. Les boyards Boulgakof et Khabarof le placèrent sur le trône, et bientôt la cour du palais fut remplie de prisonniers russes, dont plusieurs étaient depuis plus de vingt ans en esclavage. Alei leur annonça leur délivrance. Ils osaient à peine croire à leur bonheur, et les yeux baignés de larmes, ils levaient leurs mains au ciel pour glorifier le Tout-Puissant. « *C'est Jean qui règne actuellement en » Russie*, leur disaient les boyards; *revenez*

1551.

Nouveau règne de Schig-Alei. Délivrance des prisonniers.

» *dans notre patrie, et ne craignez plus de re-*
» *tomber désormais en captivité.* » On les pourvut à Sviaga de tout ce qui leur était nécessaire en vêtemens, vivres, etc., et on les fit remonter le Volga au nombre de soixante mille, sans compter les habitans de Viatka et de Perme qui prirent une autre direction. « *Jamais*, s'écrient » les contemporains, *la Russie n'avait joui d'un* » *spectacle aussi attendrissant; on eût dit que* » *c'était une nouvelle migration du peuple* » *d'Israël.* » La délivrance d'un aussi grand nombre d'individus, la fondation de Sviaga, l'acquisition d'une partie considérable du territoire de Kazan, le nouvel avènement de Schig-Alei au trône, ne coûtèrent pas un seul homme à Jean. Les Russes chassèrent et battirent les ennemis dans des rencontres peu importantes sur la Kama et le Volga, dont les bords ne furent rougis que du sang des Tatars. Le prince Boulgakof porta cette heureuse nouvelle au tzar, et les boyards Daniel Romanovitch et Khilkof quittèrent également l'armée. Khabar avec cinq cents strélitz moscovites, demeura auprès de Schig-Alei, et le prince Siméon Mikoulinsky, connu par sa bravoure et son esprit, fut chargé du commandement de Sviaga.

En conservant sa tranquillité, et une soumis-

sion fidèle à la Russie, Kazan aurait pu prolonger encore son existence, et conserver les formes d'une principauté musulmane particulière; mais la fatalité l'entraînait vers sa ruine. Ce fut en vain que Jean combla son tzar, ses seigneurs, de bienfaits et de témoignages d'affection; qu'il fit remettre au premier de riches vêtemens, des vases précieux et de l'argent, ainsi qu'à la tzarine, son épouse, l'une des femmes du défunt Safa-Ghireï; en vain sa générosité s'étendit sur tous les principaux Kazanais, en les avertissant des suites fatales qu'entraîneraient de nouvelles perfidies. Schig-Alei ne cessait de l'importuner relativement au pays montagneux, demandant qu'il lui en restituât la moitié, ou du moins une partie; et mécontent des refus positifs qu'il éprouvait, il vit avec indifférence les Kazanais retenir encore beaucoup de prisonniers russes, qu'ils jetaient dans des fosses et chargeaient de chaînes. Il n'en voulut punir aucun pour cette coupable conduite, répondant à nos dignitaires : « *Je crains* » *une sédition.* » Mais ayant appris que, suivant leur ancienne habitude, quelques seigneurs conspiraient en secret; qu'ils entretenaient des intelligences avec les Nogaïs, et qu'ils avaient l'intention de le mettre à mort ainsi que tous les Russes, Alei ne se fit aucun scrupule de recourir

1551. Infidélité des Kazanais et cruauté de leur tzar.

à des mesures dictées par la barbarie. Ayant donné un festin dans son palais, il ordonna d'égorger tous les convives, convaincus ou seulement soupçonnés de trahison. Les uns furent immolés dans la salle même du festin, d'autres dans la cour du palais : soixante et dix des plus distingués périrent dans ce massacre, où les princes d'Alei et les strélitz moscovites faisaient l'office de bourreaux, et qui dura deux jours entiers. Cette cruauté répandit une telle frayeur parmi le peuple, que les innocens comme les coupables se hâtèrent de déserter la capitale pour se soustraire à la mort.

Négociations avec Alei.

Cet horrible événement fit sentir au tzar la nécessité d'employer des moyens vigoureux pour soumettre Kazan. Il y envoya Adachef, chargé de déclarer qu'il était impossible au monarque russe d'endurer plus long-temps les scélératesses des Kazanais; qu'il était temps de rétablir le calme dans cette malheureuse principauté; que les troupes moscovites occuperaient la capitale afin de protéger le tzar et le peuple, et d'assurer leur sûreté ainsi que celle des Russes. Alei répondit avec fierté : « *Je vois que je ne puis régner ici;* » *je suis détesté des princes et du peuple; mais* » *à quoi faut-il en attribuer la cause? Que Jean* » *nous rende le pays des montagnes, alors je*

» *pourrai répondre de la fidélité des Kazanais ;*
» *s'il s'y refuse, je consens à descendre du*
» *trône, et je retournerai auprès de votre sou-*
» *verain, car je n'ai point d'autre asile*
» *dans le monde : mais je suis musulman, et*
» *jamais je n'introduirai des chrétiens dans*
» *Kazan. Au reste, je puis vous rendre un*
» *important service, si le tzar veut me pro-*
» *mettre la continuation de sa bienveillance :*
» *avant de quitter ma capitale, j'extermine-*
» *rai le reste des seigneurs séditieux ; je dé-*
» *truirai tout le matériel de l'artillerie, et*
» *vous préparerai une victoire facile.* » Ada-
chef, chargé de cette réponse, retourna à Mos-
cou, où se trouvaient plusieurs envoyés de Ka-
zan, entre autres Kostrof et Alimerdin, enne- 1552.
mis particuliers de Schig-Alei. Soit qu'ils eussent
pénétré le projet du tzar, ou d'accord avec leurs
compatriotes, peut-être enfin agissant de leur
propre mouvement, ils déclarèrent à Jean qu'Alei
n'était qu'un sanguinaire assassin, un brigand
déhonté, et que les désirs les plus ardens des
Kazanais étaient de se soustraire à sa tyrannie :
« *La ville entière*, disaient-ils, *est prête à se*
» *soumettre à un gouverneur Moscovite.* Si vous
» ne remplissez pas la volonté du peuple, il en
» résultera une prompte et immanquable sédition.

» Eloignez les malheurs qui nous menacent en
» écartant un scélérat odieux. Que les Russes
» occupent la capitale! nous sommes prêts à
» nous retirer dans les faubourgs ou dans les
» villages ; nous voulons dépendre en tout de
» votre volonté et nous serons vos sujets fidèles ;
» nous consentons à perdre la tête si nous trom-
» pons votre confiance. » Sans perdre une minute, Jean envoya Adachef à Kazan avec l'injonction *de faire descendre le tzar de son trône pour satisfaire le peuple;* il promettait à Alei une pension et des grâces, exigeant que sans aucune résitance, il laissât entrer les troupes russes dans la ville. Pour la seconde fois, Schig-Alei manifesta une noble fermeté. » *Je ne regrette point*
» *le trône*, dit-il à Adachef, *je n'ai pu ou n'ai*
» *pas su y être heureux. Ma vie est ici en*
» *danger, et je consens à me soumettre à votre*
» *souverain ; cependant n'exigez pas que,*
» *traître à la religion du prophète, je vous*
» *livre la ville de Kazan; rendez vous en*
» *maîtres de force ou par voie de négociations,*
» *mais n'espérez pas que je vous en ouvre moi-*
» *même les portes.* »

Le tzar quitte Kazan.

Les caresses ou les menaces d'Adachef furent infructueuses pour le décider à remettre la principauté à un gouverneur du tzar. Alei fit en-

clouer quelques canons, envoya des mousquets et 1552.
de la poudre à Sviaga, et sortit de la ville comme pour aller pêcher du côté de l'île, accompagné de beaucoup de houlans et de princes ; aussitôt il donne aux strélitz moscovites l'ordre de les entourer, et s'adressant à ces dignitaires consternés, il leur dit : « *Vous avez voulu m'as-» sassiner ; vous m'avez calomnié à Moscou, » et renonçant à votre tzar, vous avez désiré » le voir remplacer par un gouverneur de » Jean ; eh bien! présentons-nous aujourd'hui » devant son tribunal!* » Alei arriva avec eux à Sviaga.

Le prince Siméon Mikoulinsky, qui avait été nommé pour gouverner Kazan, fit savoir aux habitans que leurs désirs étaient accomplis, qu'Alei était descendu du trône, et qu'ils devaient prêter serment de fidélité au souverain moscovite, ce qu'ils acceptèrent sans difficulté. Ils demandaient seulement que Mikoulinsky leur envoyât, de Sviaga, les princes Chapkoun et Bournak, qui, déjà sujets de la Russie, pourraient tranquilliser le peuple, en lui garantissant la bonté du monarque russe. Ces princes accompagnèrent donc nos dignitaires à Kazan, où régnait la plus parfaite tranquillité. Les grands, les citoyens, et même les villageois, prêtèrent le ser-

ment exigé, et préparèrent des logemens pour le gouverneur ainsi que pour l'armée; on renvoya l'épouse de Schig-Alei à Sviaga, et le prince Mikoulinsky fut invité à se rendre à Kazan. Le peuple, arrivé à sa rencontre jusqu'au Volga, se prosterna devant lui, la face contre terre, en témoignage de soumission et de servage. Il était accompagné de troupes. Les voïévodes avaient expédié d'avance les petits équipages légers à Kazan, et se préparaient à y faire leur entrée avec une pompe triomphale. Ainsi, presque sans effort et sans effusion de sang, Jean allait acquérir une principauté considérable; il n'avait eu, pour ainsi dire, qu'à étendre la main, pour se saisir de cette couronne.... lorsque tout à coup les choses prirent une autre face.

Dernière trahison des Kazanais.

Le prince Mikoulinsky avait permis à trois seigneurs de Kazan d'y rejoindre leurs familles, et ces ingrats excitèrent eux-mêmes le peuple à la révolte, en disant que les Russes arrivaient avec l'intention d'exterminer tous les habitans; aussitôt la terreur s'empare des esprits et produit une insurrection générale; on ferme les portes de la forteresse; tous les habitans prennent les armes. En vain plusieurs princes essayent de désabuser le peuple, en représentant que les boyards de Jean avaient juré de n'attenter ni

à la vie ni à la propriété d'un seul individu, soit à la ville, soit dans les campagnes; qu'ils avaient promis de gouverner selon les lois, sans commettre aucune violence; de respecter l'ancien ordre de choses. Les séditieux ne veulent rien entendre, et mille voix s'écrient que les sermens des boyards sont une ruse, qu'Alei lui-même l'avait secrètement avoué à ses confidens. A cette nouvelle, le prince Mikoulinsky laisse l'armée derrière lui, et, accompagné seulement de quelque cavalerie légère, il s'avance du côté de la ville : la porte principale (celle des tzars) était fermée, et l'on voyait sur les murailles une multitude de gens armés. Plusieurs officiers, sortis au-devant de Mikoulinsky, tâchaient d'excuser la conduite du peuple, et promettaient de rétablir la tranquillité; mais ils ne tinrent pas parole : entraînés par l'esprit de révolte, les citoyens refusent obstinément l'entrée de la ville aux troupes russes, s'emparent de nos équipages, font prisonniers un grand nombre d'enfans boyards, et osent même adresser des propos outrageans aux voïévodes moscovites; bientôt ceux-ci apprennent que le prince Chapkoun, considéré jusqu'alors comme un zélé serviteur de Jean, et envoyé par eux de Sviaga à Kazan pour tranquilliser les citoyens, avait trompé les

Russes, et qu'il s'était déclaré le chef des séditieux. Les voïévodes passèrent la nuit dans le faubourg: voyant que toutes leurs instances étaient infructueuses, ils auraient pu réduire la ville en cendres; mais ils prirent la résolution d'attendre les ordres de leur souverain: ils s'en retournèrent donc paisiblement à Sviaga, où ils firent mettre en prison tous les dignitaires kazanais qui s'y trouvaient; ensuite ils dépêchèrent à Moscou le boyard Tchérémetief pour y faire le rapport d'un événement qui fut le dernier acte de perfidie des Kazanais.

CHAPITRE III.

Suite du règne de JEAN IV.

1552.

Préparatifs de guerre contre Kazan. — Relations de la Russie avec les puissances d'occident. — Le vieux Boulgakof est rendu à la liberté. — Fondation de nouvelles forteresses. — Cosaques du Don. — Nouveau khan en Tauride. — Affaires d'Astrakhan. — Épidémie à Sviaga. — Édigée, tzar de Kazan. — Envoyé du métropolitain à l'armée de Sviaga. — Opinions du conseil sur les affaires de Kazan.—Départ du souverain. — Incursion du khan de Crimée. — Assaut livré à Toula. — Fuite du khan. — Trophées conquis.—Murmures de l'armée. — Campagne. — Siége de Kazan. — Premier combat. — On dispose les gabions. — Sortie vigoureuse des Tatars. — Effets des batteries. — Le chef de partisans Yapantcha. — Fatigues de l'armée. — Division des corps. — Destruction du corps de Yapantcha. — Opiniâtreté des assiégés. — On fait sauter le chemin souterrain. — Découragement des Kazanais. — Activité de Jean. — Prise du fort et de la ville d'Arsk. — Attaque des Tchérémisses des plaines. — Enchantemens. — Construction d'une tour élevée. — Propositions aux Kazanais. — Affaire sanglante. — La terrasse saute en l'air. — Occupation de la tour d'Arsk. — Dernière pro-

position aux Kazanais. — Dispositions de l'armée pour l'assaut. — Explosion des mines. — Assaut. — Héroïsme des combattans. — Avidité d'une partie des assiégeans. — Magnanimité de Jean et des boyards. — Trait de courage du prince Kourbsky. — Prise de Kazan. — On arbore la croix sur la porte principale. — Entrée du tzar à Kazan. — Les prisonniers russes délivrés. — Jean harangue l'armée. — Festin donné à l'armée. — Soumission du district d'Arsk et des Tchérémisses des plaines. — Entrée triomphale à Kazan. — Observations sur Kazan. — Organisation du gouvernement. — Conseil des grands. — Retour du tzar à Moscou. — Naissance d'un tzarévitch. — Accueil fait à Jean. — Discours du tzar au clergé. — Réponse du métropolitain. — Fête au palais et munificence de Jean.

1552. Préparatifs de guerre contre Kazan.

LA nouvelle des événemens dont Kazan venait d'être le théâtre, parvint au tzar vers la fin de mars. Il donna aussitôt à son beau-frère, Daniel Romanovitch, l'ordre de se mettre en marche pour Sviaga avec l'infanterie légère, et à Schig-Alei celui de se rendre à Kassimof. Il annonça, dans une séance solennelle du conseil, que le temps était arrivé d'abattre l'orgueil de Kazan. « *Dieu* » *lit au fond de mon cœur*, dit-il avec feu ; je ne » recherche point une vaine et terrestre gloire, » mais je veux assurer le repos des chrétiens. » Comment pourrais-je un jour dire sans crainte » au Très-Haut : *Me voici avec les sujets que tu*

» *m'as confiés*, si je ne les mets pas à l'abri de la » fureur des éternels ennemis de la Russie, de » ces barbares avec lesquels on ne saurait avoir » ni paix ni trève ? » Les boyards, en donnant de justes éloges à cette courageuse résolution, conseillèrent au tzar de rester à Moscou et d'expédier ses voïévodes contre Kazan : « *Car*, disaient- » ils, *la Russie a plus d'un ennemi, et s'il* » *arrivait que, pendant votre absence, les Tau-* » *riens et les Nogaïs vinssent attaquer ses fron-* » *tières, quel est celui qui pourrait les défen-* » *dre?* » Jean répondit qu'il saurait prendre les mesures exigées pour la sûreté de l'empire, mais que pour lui il se rendrait où son devoir l'appelait. Sur-le-champ on expédia des ordres vers les points les plus éloignés, pour réunir une armée à Kolomna et à Kochir, et aux lieux plus rapprochés pour se rassembler à Mourom. Les princes Alexandre Gorbaty et Pierre Schouisky furent désignés pour conduire les régimens moscovites à Nijni-Novgorod; Michel Glinsky, à la tête des enfans boyards, des strélitz, des cosaques d'Oustiougue et de la Viatka, devait former un camp sur les bords de la Kama, et les voïévodes de Sviaga étaient chargés de faire occuper par de légers détachemens, tous les passages du Volga.

Avant de se préparer ainsi à de glorieux ex-

1552. ploits, le jeune tzar s'était assuré des dispositions pacifiques des puissances d'Occident voisines de ses États. La Suède et la Livonie ne demandaient qu'un libre commerce avec les Russes. La cour de Moscou était, à la vérité, en discussions avec le roi de Pologne, relativement aux titres et au territoire de Sébéja; on se prodiguait des paroles dictées par une mutuelle animosité, mais, de part et d'autre, on tâchait d'éloigner la guerre. Auguste témoigna même des égards à Jean : sans exiger de rançon, il rendit la liberté au prince Michel Boulgakof Galitza, qu'auparavant il n'avait pas voulu échanger, et le renvoya à Moscou avec un autre dignitaire, le prince Selekhof. Il écrivait à ce sujet au tzar : « *Nous regardons* » *comme un devoir d'honorer la fidélité, non-* » *seulement dans nos propres sujets, mais aussi* » *dans les étrangers; d'après ces motifs, je* » *rends la liberté au principal voïévode de votre* » *père. Tous les autres prisonniers de distinc-* » *tion, tombés entre nos mains dans la célèbre* » *bataille d'Orscha, sont descendus au tom-* » *beau.* » Le tzar témoigna à Auguste son extrême reconnaissance de ce procédé, et accueillit, avec la plus vive affection, le vieux Boulgakof qui avait enduré une captivité de trente-huit ans; il lui envoya une pelisse de grand prix, le décora

Relations de la Russie avec les puissances d'Occident.

Le vieux prince Boulgakof recouvre la liberté.

d'une riche médaille d'or, et, en un mot, le traita comme un ami. Ce vieillard, épuisé par une longue infortune, accablé par les fatigues du voyage, ne put exprimer que par des larmes, la gratitude dont son cœur était pénétré. 1552.

Le tzar n'ayant rien à redouter des puissances civilisées de l'Europe, s'occupa de pourvoir à la sûreté de nos frontières du sud-est. Deux nouvelles forteresses, Mikhaïlof sur la Prona et Chatsk sur la Tzena, contribuèrent à la défense de Rézan et de Metchera. Mais un sujet d'épouvante bien plus grave pour les barbares, bien plus important pour la défense de la Russie entre Azof et la mer Caspienne, fut l'organisation d'une nouvelle république guerrière, composée d'hommes unis aux Russes par la religion et le langage, et dont la physionomie présentait un mélange de traits asiatiques et européens; infatigables à la guerre, cavaliers et partisans par nature, souvent ils étaient, à la vérité, opiniâtres, insubordonnés, pillards; mais ils réparaient ces vices par leurs exploits, leur infatigable zèle et leur courage: nous parlons ici des célèbres Cosaques du Don, qui parurent alors sur le théâtre de l'histoire. On ne peut douter que ce ne soit ces mêmes Cosaques d'Azof qui, dans le courant du quinzième siècle, répandaient l'effroi parmi les

Fondation de nouvelles forteresses.

Cosaques du Don.

voyageurs dans les déserts de Karkof, de Voronège et les contrées aux environs du Don ; qui pillaient les marchands moscovites sur la route d'Azof, de Kafa ; captivaient les gens envoyés par nos voïévodes dans les stepps à la découverte des Nogaïs et des Tauriens, et enfin inquiétaient l'Ukraine. Leur origine n'est rien moins qu'illustre : on les fait descendre de déserteurs russes, qui allèrent chercher une liberté sauvage et du butin dans les campemens des hordes de Bâti, lieux inhabités, mais fertiles, au confluent du Don et du Volga, où, depuis long-temps, était établie la route de commerce de l'Asie avec l'Europe septentrionale ; ils s'affermirent dans la possession de ce pays, et s'emparèrent de la ville d'Akhas, qu'ils nommèrent Tcherkas, ou Cosaque. (Ces deux noms ont la même signification.)

Il est vraisemblable qu'ils se procurèrent des femmes du pays des Tcherkesses, et que par ce mélange des races, ils communiquèrent à leurs enfans quelque chose de l'extérieur asiatique. Le père de Jean ayant des plaintes à porter contre eux, s'adressa au sultan en sa qualité de souverain du pays d'Azof ; mais les Cosaques qui éprouvaient de la répugnance à dépendre de l'empire mahométan, préférèrent reconnaître la souve-

raineté de la Russie, et, en 1549, Sariasman 1552.
qui prenait le titre de sujet du tzar, construisit des forteresses sur le Don; ainsi devenus maîtres du cours de ce fleuve jusqu'à son embouchure, ils exigaient un tribut d'Azof, faisaient la guerre aux Nogaïs, à Astrakhan, à la Tauride, et n'épargnaient pas les Turcs; ils s'engagèrent à servir de garde avancée et vigilante à la Russie, leur ancienne patrie, et ayant planté la croix sur les frontières de l'empire ottoman, ils exposèrent ainsi les bornes de l'empire de Russie aux regards du sultan, qui jusques-là s'était faiblement occupé de nous; aussitôt il ouvrit les yeux, reconnut le danger et songea à en préserver les possessions septentrionales des Mahométans. Le nouveau khan Devlet-Ghireï, neveu de feu Sahib, régnait alors en Tauride : il forma la résolution de sauver Kazan. Les ambassadeurs de Soliman engageaient les princes nogaïs, Youssouf et autres, à se réunir à l'étendard de Mahomet pour mettre un frein à l'esprit de domination des Russes; il leur écrivait : « *L'éloignement ne me* » *permet de secourir ni Azof, ni Kazan.* » *Concluez une étroite alliance avec le khan* » *de Crimée; je lui ai ordonné de renvoyer* » *tous les habitans d'Astrakhan dans leur pa-* » *trie, qui me doit sa nouvelle existence; j'y*

Nouveau khan en Tauride.

» *envverrai incessamment un tzar ; je donnerai* » *Kazan et la couronne à la race des Ghireï ;* » *en attendant soyez ses défenseurs !* » Mais ces princes faisant un commerce avantageux avec la Russie, étaient loin de désirer la guerre. Astrakhan, place importante et indispensable au commerce de l'Asie occidentale, sortait à peine de ses ruines ; Yamgourtché, qui y régnait alors, offrit au tzar un dévouement sincère, et l'on fit partir pour sa cour un officier chargé de traiter avec lui. Le tzarévitch d'Astrakhan, Kaïboul, fils d'Akoubek, épousa en Russie la nièce de Schig-Alei, fille d'Enalei, et obtint à titre de fief la ville de Yourief. Comme le monarque russe n'avait à craindre que le khan de Crimée, il attendait des nouvelles relatives à ses mouvemens, rassemblait des troupes et se préparait à combattre à la fois Kazan et la Tauride.

Affaires d'Astrakhan.

Épidémie à Sviaga.

Cependant les séditieux de cette capitale, ayant fait demander un tzar dans les campemens nogaïs, excitèrent des troubles dans le pays des montagnes. Un malheur d'une autre espèce vint accabler l'armée russe ; il se manifesta au printemps une épidémie dangereuse à Sviaga, et chaque jour le scorbut y faisait mourir beaucoup de monde. Les voïévodes découragés se tenaient dans une complète inaction ; tandis que les Kaza-

nais, redoublant d'activité et d'ardeur, parvenaient avec la force ou la persuasion, à faire abandonner notre cause par leurs ci-devant sujets. Pour paralyser ces manœuvres hostiles, le tzar ordonna aux princes Gorbatof et Schouisky, de se rendre promptement, de Nijni-Novgorod à Sviaga, à la tête de leurs troupes; mais les plus tristes nouvelles arrivaient successivement à Moscou : on écrivait que l'épidémie faisait de jour en jour de nouveaux progrès à Sviaga; et que les habitans des montagnes, agissant en ennemis, s'emparaient de nos bestiaux : les Kazanais vainqueurs dans des combats partiels massacraient tous les enfans boyards et les Cosaques qui tombaient entre leurs mains. Les voïévodes ayant appris qu'Edigée-Makmet arrivait des campemens nogaïs à la tête de cinq cents guerriers, expédièrent, pour le surprendre, des troupes qui ne purent s'emparer de lui : il arriva à Kazan, monta sur le trône et jura d'agir en implacable ennemi de la Russie.

1552.

Édigée tzar de Kazan.

Jean eut le chagrin d'apprendre le même jour les ravages de la maladie contagieuse qui régnait à Sviaga, et l'existence d'un mal d'une autre espèce, dont les cruels effets se portaient sur le moral. Cette ville nouvelle était remplie de gens de guerre qui, se considérant comme hors de la

Russie et par conséquent dispensés de suivre ses lois, croyaient que leurs hauts faits leur donnaient le droit de s'abandonner à la licence, de se livrer à tous les excès de la débauche, sans mettre aucun frein à leurs abominables penchans.

Envoyé du métropolitain à l'armée de Sviaga.

D'après la volonté de Jean, le métropolitain y envoya Timothée, archiprêtre d'Archangel, avec de l'eau bénite et des exhortations verbales ou écrites, adressées aux chefs et à toute l'armée. « Par la grâce de Dieu, leur écrivait-il, la sagesse » de notre tzar, votre bravoure et la fermeté des » chrétiens vous ont placés dans un pays ennemi. » Le seigneur nous a aussi livré Kazan sans ef- » fusion de sang; chaque jour voit augmenter » notre prospérité et nôtre gloire : la Lithuanie, » la Germanie recherchent notre amitié. De » quelle manière pouvons-nous témoigner au » Tout-Puissant notre reconnaissance pour tant » de bienfaits? N'est-ce pas en remplissant ses » divins commandemens? Mais en suivez-vous » les préceptes? Des bruits répandus parmi le » peuple inquiètent le cœur de notre souverain » et alarment le mien. On assure que quelques » uns d'entre vous, oubliant la crainte de Dieu, » se plongent dans les péchés honteux qui ont » attiré le feu du ciel sur Sodome et Gomorrhe; » que plusieurs filles ou femmes, pourvues d'at-

» traits et choisies parmi les captives de Kazan, 1552.
» rendues maintenant à la liberté, vivent au
» milieu de vous, souillées de débauche; que
» pour leur plaire vous approchez le rasoir de
» vos barbes, comme pour prouver, par cette in-
» décente nudité de vos visages, que vous avez
» honte d'être hommes. Je dois croire à ces tur-
» pitudes, car le Seigneur vous punit non-seu-
» lement par une cruelle maladie, mais encore
» par le mépris dont vous vous trouvez l'objet.
» Qu'est devenue votre gloire? vous, autrefois la
» terreur des ennemis, vous n'êtes plus aujour-
» d'hui pour eux qu'un sujet de ridicule. Les
» armes sont émoussées lorsque la vertu n'em-
» brase pas les cœurs, et le vice détruit la force
» et le courage. Le crime a levé la tête, la
» perfidie s'est manifestée à vos yeux; et vous,
» faibles guerriers, vous inclinez vos boucliers
» devant ces ennemis de votre salut. Dieu, Jean
» et l'Eglise vous invitent au repentir. Changez
» de conduite, si vous ne voulez pas voir tom-
» ber sur vous la colère du tzar et l'excommuni-
» cation de l'Eglise. »

Le tzar présidait au conseil ou s'occupait à 21 mai.
inspecter ses régimens et le matériel de l'artillerie, témoignant la plus grande impatience de se mettre en campagne. Les princes Jean Mstis-

lafsky et Michel Vorotinsky, nommés alors par faveur spéciale *serviteurs du monarque*, se rendirent à Kolomna avec le principal corps d'armée. L'avant-garde, composée de cavalerie légère, était commandée par les princes Jean Pronsky Tourountaï et Dmitri Khilkof; la droite par le boyard Pierre Tcheniatef et le prince André Kourbsky; la gauche par le prince Dmitri Mikoulinsky et Pletchéief; l'arrière-garde par le prince Obolensky-Sereberni et Siméon Tchéremetief; enfin la cavalerie légère de la garde du tzar par le prince Vladimir Vorotinsky et le boyard Jean Tchéremetief. Déjà l'armée occupait les positions depuis Kochir jusqu'à Mourom; l'Oka et le Volga étaient couverts de bateaux de transport, chargés de munitions et d'artillerie, qui se rendaient à Nijni-Novgorod, et les boyards du conseil étaient encore divisés d'opinion au sujet de cette grande entreprise. Plusieurs d'entre eux étaient d'avis qu'il était plus convenable de marcher contre Kazan, en hiver qu'en été, et Schig-Alei était particulièrement porté pour cette opinion : nous dirons ici que Jean l'ayant appelé de Kassimof à Moscou, l'avait comblé de grâces et de bienfaits. Il lui donna plusieurs villages à Metchera, et lui accorda la permission d'épouser Siouyounbeka, veuve de Safa-Ghireï. Alei

Opinions du conseil relatives à Kazan.

n'était pas propre à la guerre, à cause de sa timidité et de son énorme corpulence; mais il se distinguait par la solidité de son jugement. « *Kazan*, disait-il, *est entourée de forêts, de lacs » et de marais : l'hiver vous servira de pont.* » Ces motifs furent insuffisans pour décider le tzar à différer plus long-temps. « *L'armée est » prête*, dit-il, *les munitions sont expédiées, » et avec l'aide de Dieu, nous trouverons une » route pour parvenir à un but aussi louable.* » Il se détermina à partir sur-le-champ pour Kolomna.

Le 16 juin, Jean prit congé de la tzarine : elle était enceinte, et tomba, en pleurant, entre les bras de son époux. Au lieu de céder à son attendrissement, il montra de la fermeté, et tâcha de la consoler, en lui disant qu'il remplissait les devoirs d'un souverain, et qu'il ne craignait pas de mourir pour la patrie; il recommanda Anastasie à Dieu, et à cette princesse tous les pauvres et les infortunés. « *Sois bonne et bienfaisante pen» dant mon absence*, lui dit-il, *je remets le pou» voir suprême entre tes mains; ouvre les pri» sons, lève les confiscations les plus méritées, » si tu le juges à propos, le Très-Haut saura » récompenser et ma vaillance et ta bonté.* » Anastasie se mit à genoux, et d'une voix élevée

Départ du tzar.

elle supplia le ciel d'accorder à son époux la santé et de glorieux triomphes. Cette touchante invocation ayant rendu le calme à son âme, elle reçut son dernier embrassement sans aucun signe de faiblesse. Alors le monarque se rendit à la basilique de l'Assomption, où il se mit en prières; ensuite il recommanda au métropolitain, ainsi qu'aux évêques, d'intercéder auprès de Dieu pour la Russie, d'être les consolateurs d'Anastasie et les conseillers de son frère Youri, qui restait à Moscou à la tête du gouvernement. Les ecclésiastiques, les boyards, les citoyens, tous répandaient des larmes et embrassaient le souverain. Il monta à cheval, en sortant de l'église, et accompagné de la cavalerie de sa garde, il prit la route de Kolomensk, où il dîna avec les boyards et les voïévodes. Il était gai, affable, et témoigna le désir de passer la nuit à Ostrof, son village favori. Comme il était en route pour s'y rendre, il rencontra un courrier venant de Poutivle avec la nouvelle que les Tauriens se portaient en masse des rives du Donetz septentrional sur l'Ukraine : on ignorait s'ils étaient commandés par le khan en personne ou par son fils. Cette nouvelle ne parut donner aucune inquiétude au tzar : il encouragea au contraire par ces paroles tous les officiers dont il était en-

Incursion du khan de Crimée.

touré : « *Nous n'avons rien fait pour pousser le » khan à la guerre ; mais s'il pense engloutir » la chrétienté, il nous trouvera tout prêts à » défendre la patrie : Dieu est avec nous !* » Jean se rendit en toute diligence à Kolomna, et se fit accompagner par le prince Vladimir Andreïévitch, au lieu de le renvoyer à Moscou, ainsi que d'abord il en avait eu le projet. 1552.

En arrivant à Kolomna, un nouveau rapport parvenu à Jean lui apprit que les Tauriens marchaient sur Rezan. Il fit au plus vite les dispositions convenables ; il plaça le corps principal en position à Kolitchef, l'avant-garde à Mstislavle, l'aile gauche de l'armée à Goloutvin, et après avoir consulté Schig-Alei, il l'envoya à Kassimof avec le prince Vladimir Andreïévitch ; lui-même il alla inspecter l'armée qui était sur l'Oka ; il y harangua les officiers et les soldats, gagna tous les cœurs par ses manières gracieuses et affables, enflamma en un mot le courage de tous les guerriers qui, dans leur enthousiasme, s'écriaient : « *Nous sommes prêts à mourir pour la religion » et pour notre vertueux prince !* Ayant choisi une position avantageuse pour livrer bataille, il retourna à Kolomna et dépêcha un courrier à Moscou avec des lettres pour la tzarine et le métropolitain : il leur marquait qu'il attendait le 19 juin.

khan sans aucune crainte, fondant son espoir en la grâce du Tout-Puissant, leurs prières et la bravoure de l'armée. « *Que les temples soient » constamment ouverts à Moscou*, ajoutait-il, » *et que la confiance remplisse tous les cœurs!* »

Le tzar reçut, le 21 juin, la nouvelle que les Tauriens se trouvaient à peu de distance de Toula. Aussitôt les voïévodes Tcheniatef, Kourbsky, Tourountaï, Khilkof, Vorotinsky, se mettent en marche pour voler au secours de cette ville; ils apprennent en route que l'ennemi était peu nombreux, et qu'il s'était éloigné après avoir brûlé quelques villages: mais le 23 juin, au moment où le tzar était à table, un courrier extraordinaire expédié par le prince Temkin, gouverneur de Toula, apporte au tzar cette dé-

Assaut livré à Toula.

pêche pressante: « *Le khan assiége la ville, » il a une artillerie formidable et des janis- » saires du sultan dans son armée.* » A l'instant même la garde à cheval reçoit l'ordre de partir, et le corps principal celui de traverser l'Oka. Dès que le tzar eut entendu la messe et reçu la bénédiction de l'évêque Théodose, il monte lui-même à cheval et va rejoindre l'armée. Ses rangs innombrables, l'éclat et le bruit des armes, le mouvement de la marche, les cris joyeux des soldats qui semblaient moins mar-

cher au combat qu'à une fête, formaient un spectacle imposant et formidable. Les annalistes ne déterminent pas le nombre de ces troupes : « *On aurait cru*, disent-ils seulement, *que toute* » *la Russie était sous les armes.* » Cependant une armée considérable était encore à Sviaga et à Mourom, ensuite une autre à Kolomna uniquement composée de gentilshommes et de l'élite des enfans-boyards, de Novgorodiens et d'autres habitans des provinces du nord. Le même soir plusieurs régimens traversèrent l'Oka, et le tzar en personne s'approcha de Kochir. Là, un nouveau courrier du prince Temkin lui apporta l'heureuse nouvelle que Toula était sauvée. Le 22 juillet, le khan avait livré l'assaut, et le sjanissaires, secondés par le feu terrible de l'artillerie qui tirait à boulets rouges sur la ville, s'étaient précipités sur les murs ; mais quoique Toula fût entièrement dégarnie de troupes, ses guerriers ayant tous rejoint les drapeaux du tzar, elle possédait un commandant et des citoyens courageux : les uns étaient occupés à éteindre les incendies, tandis que les autres s'opposaient avec autant d'intrépidité que de succès, aux attaques des janissaires. Le khan se disposait à livrer le lendemain un second assaut ; mais ayant appris qu'une puissante armée arrivait de Kochir au

secours de la ville, il s'éloigna pendant la nuit. Les citoyens de Toula ne quittèrent point les murailles, et aux premiers rayons du jour, s'étant aperçus de la fuite de l'ennemi, ils distinguèrent d'un autre côté des tourbillons de poussière : « *C'est le tzar*, s'écrièrent-ils, *qui arrive à* » *notre secours !* » Aussitôt ils se mettent à la poursuite de l'ennemi, s'emparent de ses canons, et lui tuent beaucoup de monde, entre autres le prince Kambirdei, beau-frère du khan : la courageuse ardeur qui les animait était partagée par les femmes et les enfans mêmes, dont les faibles bras secondaient leurs efforts. Les voïévodes Tcheniatef et Kourbsky étant arrivés, occupèrent la position où l'armée du khan avait campé. Jean, satisfait du succès que ses généraux venaient d'obtenir, fit reposer son armée, et passa la nuit près de Kochir.

Fuite du khan.

Il reçut le lendemain une nouvelle plus satisfaisante encore : Tcheniatef et Kourbsky, dont les corps ne se composaient que de quinze mille hommes, avaient battu plus de trente mille ennemis qui dévastaient les environs de Toula : n'ayant pas été informés de la retraite du khan, ils s'avançaient pour faire leur jonction avec son armée, lorsqu'ils rencontrèrent les voïévodes russes. Le prince André Kourbsky, à la fleur de l'âge,

s'illustra dans cette affaire sanglante où il reçut deux blessures, l'une à la tête, l'autre à l'épaule. Les Tatars, vivement poursuivis, essuyèrent une nouvelle défaite sur les bords de la petite rivière de Chevorona, où les Russes délivrèrent un grand nombre de leurs compatriotes prisonniers, et s'emparèrent de tous les équipages et de beaucoup de chameaux abandonnés par le khan. On apprit par les prisonniers qu'il avait eu l'intention de marcher directement sur Moscou, dans la supposition que le tzar était sous les murs de Kazan; mais qu'informé de la force de l'armée russe, il avait tâché de s'emparer au moins de Toula, afin de diminuer la honte de sa retraite. 1552.

Trophées conquis.

De retour à Kolomna, Jean fit parvenir à la tzarine, à son frère et au métropolitain, les détails de ces brillans succès et de la fuite de l'ennemi : il envoya aussi à Moscou les dépouilles de l'ennemi, consistant en canons, chameaux et prisonniers, afin d'encourager la capitale par ces trophées reçus des mains de la victoire. Ensuite il fit ses dispositions pour la campagne de Kazan, et régla la marche des troupes : la cavalerie de la garde, la gauche de l'armée et la réserve, furent dirigées sur Vladimir et Mourom, où il les conduisit en personne; les

principaux voïévodes devaient se porter sur Rézan et Metchera, pour se réunir à lui dans les plaines en deçà d'Alatir. Cependant l'armée commençait à murmurer : les Novgorodiens et les enfans-boyards se plaignaient de ce que le tzar ne les laissait pas jouir d'un instant de repos ; ils disaient que depuis plusieurs mois sur le pied de guerre, ils avaient éprouvé des fatigues continuelles, et ne pouvaient continuer la campagne, épuisés qu'ils étaient de forces et d'argent. Le tzar fut vivement affecté de ces propos, mais il ne donna aucun signe de mécontentement : il fit dresser une liste des guerriers dévoués qui désiraient servir la patrie, et une autre de ceux qui, par paresse ou à défaut de moyens, renonçaient à la gloire et refusaient de prendre part aux plus brillans exploits : « *Les premiers*, dit-il, *me seront aussi* » *chers que mes propres enfans ; je veux* » *qu'on me fasse connaître leurs besoins, et* » *je partagerai avec eux tout ce que je pos-* » *sède. Quant aux autres, ils peuvent rester ;* » *je n'ai pas besoin de poltrons dans mon ar-* » *mée.* » Ces paroles produisirent un effet extraordinaire ; tous s'écrièrent à la fois : « *Nous* » *irons partout où notre souverain voudra nous* » *conduire ; il reconnaîtra ensuite nos services*

Murmures de l'armée.

» *et ne nous abandonnera pas.* » Ceux même des enfans-boyards auxquels une modique fortune laissait le moins de ressources, cachaient leurs besoins, espérant que par la suite ils trouveraient un dédommagement certain dans les bienfaits du tzar.

Ce fut le 3 de juillet que les armées se mirent en mouvement. Jean pria avec la plus vive ferveur devant l'image de la Ste. Vierge, qui s'était trouvée à l'armée de Dmitri-Donskoï, lors de la bataille contre Mamaï, et déposée dans l'église de l'Assomption à Kolomna. Dans sa route, il s'approcha avec vénération du tombeau d'Alexandre Nevsky, ce héros de la Russie, et bénit la mémoire des saints intercesseurs de Mourom. Arrivé à Vladimir, il apprit que l'épidémie de Sviaga avait cessé ses ravages; que l'armée était enflammée de zèle; que les princes Mikoulinsky, Sereberny, et le boyard Daniel-Romanovitch s'étaient portés contre les rebelles des montagnes, dont le plus grand nombre était rentré dans le devoir et avait prêté un nouveau serment de fidélité à la Russie. Une dépêche qui lui parvint à Mourom, lui annonçait que son épouse était tranquille, pleine de confiance dans la divine providence; que le clergé et le peuple ne cessaient d'invoquer

Campagne.

le ciel pour la conservation du prince ainsi que de l'armée. Le métropolitain écrivait à Jean d'un style à la fois amical et conforme à la dignité d'un chef de l'église : « *Que votre âme soit* » *pure et chaste*, disait-il ; *soyez humble dans* » *la bonne fortune et courageux dans le malheur. Les vertus d'un souverain sauvent son* » *empire.* » Le tzar et ses voïévodes lisaient ces lettres avec respect. « *Digne pasteur de l'église,* » répondit Jean au métropolitain, *nous vous re-* » *mercions de vos instructions chrétiennes ; nous* » *les gravons dans notre cœur. Continuez-nous* » *vos sages conseils, et aidez-nous aussi de* » *vos prières. Nous avançons contre l'ennemi.* » *Puisse le seigneur nous donner les moyens* » *de rapporter bientôt la paix et le repos aux* » *chrétiens !* » Jean agissait avec une activité extraordinaire ; on le voyait tantôt à cheval, tantôt à pied, inspecter les régimens, les hommes ou les armes. D'après ses ordres on divisa les enfans-boyards par centaines, ayant chacune pour chef un des guerriers les plus recommandables par leur naissance. Schig-Alei s'embarqua sur le Volga pour se rendre devant Kazan, accompagné du prince Pierre Boulgakof et des Strélitz ; ensuite ayant fait préparer des ponts, il traversa l'Oka immédiatement après l'armée,

et passa la nuit du 20 juin dans la forêt de Sakana, sur les bords de la Veletema, à trente verstes de Mourom. Le second camp était sur la Chilekcha; le troisième, sous la ville de Sakana. Les princes Kassimofsky et Temnikofsky se joignirent à l'armée avec la cavalerie légère sous leurs ordres, composée de Tatars et de Mordviens. Le 1er. d'août on célébra la fête de la bénédiction des eaux sur la rivière de Mana, que l'armée traversa le lendemain sous Alatir, et le 4 d'août elle aperçut, avec une grande allégresse, les corps des princes Mstislaf, Tcheniatef, Kourbsky et Khilkof. Ces deux armées nombreuses, marchant à travers des déserts et de sombres forêts, avaient pour moyens de nourriture, les ressources de la pêche et de la chasse, les fruits sauvages et les baies que produisaient ces vastes solitudes. « *Nous n'avions avec nous aucunes provisions,* » écrit un témoin oculaire; *la nature nous* » *préparait partout une table abondante; nous* » *rencontrions à chaque instant de nombreux* » *troupeaux d'élans; les poissons fourmillaient* » *dans les rivières, et les oiseaux venaient* » *tomber à nos pieds.* »

1552.

Dans la ville de Boroutchéief se trouvaient des ambassadeurs de Sviajsk et des Tchérémisses, qui

attendaient le tzar pour lui annoncer que la rive droite du Volga se soumettait entièrement à lui, et que la paix, la tranquillité y étaient rétablies. Les rebelles témoignaient un vif repentir, et le tzar, pour preuve de sa bienveillance, invita leurs anciens à sa table. Ils jurèrent de réparer le passé, et afin que l'on n'élevât aucun doute sur leur sincérité, ils se mirent à frayer un chemin à l'armée dans les endroits les plus impraticables et à préparer des ponts sur les rivières, promettant de prendre les armes contre Kazan.

Le 6 d'août, l'armée étant parvenue à la petite rivière de Kivata, le tzar entendit la messe et communia. Le 11, les voïévodes de Sviajsk, venus à sa rencontre, se présentèrent avec l'armée sous leurs ordres, composée d'infanterie et de cavalerie; elle était divisée en trois corps, dont le premier avait pour chefs le prince Alexandre Gorbaty et le boyard Daniel; celui des princes Siméon Mikoulinsky et Obolensky, était composé d'enfans-boyards; enfin le troisième, de Cosaques, de Montagnards, de Tchérémisses et de Tchouvaches. Le tzar fit le plus gracieux accueil aux généraux ainsi qu'à leurs guerriers, dont le nombre s'élevait à plus de vingt mille; ils eurent l'honneur de baiser la main du prince, qui leur parla

avec bonté, loua la bonne tenue et la bravoure des troupes, et leur donna un grand repas dans la plaine de Beïsa : les officiers et les simples soldats dînèrent sous des tentes ouvertes. Le temps était superbe et le coup-d'œil ravissant : on apercevait d'un côté de vertes prairies, des collines, des bosquets, de noires forêts ; de l'autre le cours majestueux du Volga, ses bords escarpés et ses îles romantiques ; enfin, dans l'éloignement, la vue se perdait dans les immenses plaines de l'autre rive, bornées par l'horison. On trouvait quelquefois, pendant la marche, des villages Tchouvaches situés dans des lieux escarpés ou dans des enfoncemens : les habitans fournissaient aux troupes du pain et de l'hydromel, et comme on se trouvait alors en carême, c'était à ces provisions que se réduisait la table du tzar ; les soldats buvaient de l'eau pure, et personne ne songeait à se plaindre : en un mot, la sobriété et le contentement régnaient dans l'armée.

Le 13 d'août, on aperçut Sviajsk, et ce fut avec la plus vive satisfaction que le tzar fixa ses regards sur cette ville naissante, fondée sous son règne, pour attester les victoires des Russes et le triomphe des chrétiens sur les infidèles. Jean accueilli par le clergé, fit son entrée au milieu de la cavalerie légère, commandée par le prince

Pierre Schouisky et le boyard Zabolotzki. S'étant rendu à l'église cathédrale, les diacres entonnèrent l'hymne *In plurimos annos*, et les boyards lui adressèrent leurs félicitations comme à un conquérant, créateur de Sviajsk. Le tzar examina les fortifications, les jolies rues et les maisons; il trouva les magasins bien approvisionnés, et témoigna sa reconnaissance au prince Mikoulinsky ainsi qu'aux autres chefs. Enchanté des points de vue qu'il découvrait, il dit à ses officiers que la Russie entière ne pouvait offrir de semblable position. On lui avait préparé une maison; mais il remonta à cheval en disant: « *Je suis » maintenant en campagne*, » et quitta la ville pour aller occuper une tente au milieu du camp.

L'armée, fatiguée par une longue marche, pouvait espérer désormais de vivre au sein de l'abondance, dans un pays agréable. Des bâtimens chargés de toutes sortes de comestibles et de marchandises précieuses, arrivaient sans cesse de Moscou, de Yaroslaf, de Nijni, et bientôt les bords du Volga furent transformés en un vaste entrepôt, où les marchands déposaient sur le sable et sous des tentes, les riches produits du commerce d'Europe et d'Asie. Les officiers distingués de l'armée recevant leurs provisions et tout ce qui leur était nécessaire, par le moyen

du fleuve, se trouvaient comme s'ils eussent été chez eux, jouissant d'une bonne table et de toutes les douceurs du luxe.... Mais Jean ayant rassemblé en conseil Schig-Alei, le prince Vladimir, fils d'André, et les boyards, on prit la résolution de marcher, sans perdre de temps, contre Kazan. Alei, en sa qualité de parent d'Yediguer, se chargea de lui faire parvenir une lettre pressante, pour l'engager à ne point persister dans le fol orgueil qui le portait à se considérer comme l'égal d'un grand monarque chrétien; à rentrer dans les bornes du respect et de la soumission; à l'inviter enfin à se rendre, sans aucune crainte, au camp du tzar. On écrivit aussi aux seigneurs de Kazan, pour leur persuader que le tzar désirait leur repentir et non pas leur ruine; que s'ils lui livraient seulement les auteurs de la sédition, les autres pourraient vivre sans inquiétudes sous la bénigne influence de son gouvernement. Le 15 août, un Tatar fut expédié avec ces dépêches, et le lendemain l'armée commença à traverser le Volga.

Parvenus à la description du siége de Kazan, l'un des faits les plus mémorables de notre histoire, nous remarquerons que, semblable à la bataille contre Mamaï, cet événement est encore présent à la mémoire des Russes, comme l'un des plus célèbres exploits de l'antiquité, et qu'il est connu

dans les chaumières aussi bien que dans les palais. Deux circonstances contribuèrent surtout à lui donner cette célébrité extraordinaire : d'abord parce que ce fut alors que, pour la première fois, les Russes essayèrent de s'emparer d'une place forte selon les règles de l'art; ensuite l'intrépidité rare, étonnante, que déployèrent ses défenseurs, et leur héroïque désespoir qui nous fit acheter la victoire au plus haut prix. Au moment de se soumettre au souverain de Russie, pour se soustraire à la cruauté de Schig-Alei, ils eurent, pendant un intervalle de cinq mois, le temps de réfléchir aux conséquences qui devaient résulter pour eux de cette détermination : en admettant un gouverneur du tzar, Kazan n'aurait plus été qu'une ville moscovite. Les grands et les ministres de la religion entrevirent, sans doute, l'anéantissement de leur puissance, et le peuple frémit à l'idée de tomber dans l'esclavage. Les sentimens généreux qu'excitent l'amour de la patrie et son indépendance, l'attachement à leurs coutumes, à la foi de leurs pères, augmentés encore par des souvenirs antiques, électrisèrent tous les cœurs. La haine naturelle des musulmans contre les chrétiens, jadis leurs tributaires et maintenant oppresseurs des descendans de Bâti, surmonta le penchant naturel qui

porte les hommes à rechercher les douceurs d'une 1552.
vie paisible, à les préférer à tout: elle produisit l'enthousiasme, excita la soif du sang et de la vengeance, les porta à affronter les plus grands périls et enflamma leur zèle pour les grandes actions. L'élan héroïque des Kazanais ne leur permit pas d'envisager leur faiblesse; et comme dans les déterminations les plus désespérées un secret espoir pénètre encore dans les âmes, ils rappelaient à leur souvenir tous les siéges auxquels leur capitale avait résisté, et se disaient: « *Ce n'est pas la première fois que nous* » *voyons les Moscovites sous nos murs; leurs* » *infructueuses attaques se sont toujours ter*» *minées par des retraites, qui nous ont ap*» *prêté à rire à leurs dépens.* » Telles étaient les dispositions du peuple et du tzar de Kazan. Mais Jean offrait encore de leur pardonner, pour combler la mesure d'une longue patience, pour agir, en cela, d'une manière analogue à la politique de son père et à celle de son aïeul.

Le 19 août, le monarque, à la tête de cent cinquante mille combattans, était déjà campé dans les prairies qui bordent la rive du Volga. Schig-Alei s'embarqua pour occuper l'île des étrangers, et le boyard Michel Morozof transporta par eau les trains d'artillerie, ainsi que les

matériaux et les bois préparés pour élever des tours ou des terrasses, destinées à foudroyer la forteresse. Mais pendant plusieurs jours de suite il tomba de fortes pluies; les rivières sortirent de leur lit, et, répandant leurs eaux dans les prairies basses, y formèrent des marais; ensuite les Kazanais ayant détruit tous les ponts et les chemins de fascines, il fallut rétablir les routes. Jean se trouvait sur les bords de la Kazanka, lorsque le 20 d'août il reçut la réponse d'Yediguer: elle ne contenait pas un seul mot qui eut rapport à la paix, mais, au contraire, tous sortes de propos outrageans pour le tzar, la Russie, et en général toute la chrétienté; ils qualifiaient Alei de traître, de scélérat, et terminaient par ces mots: « *Tout » est prêt; nous vous attendons pour commencer » la fête.* » Le même jour, l'armée pouvait déjà distinguer Kazan, car elle n'était plus qu'à six verstes de la ville, dans de riantes prairies, qui, semblables à un tapis vert, s'étendaient entre le Volga et la montagne au-dessus de laquelle la forteresse était construite: déjà on découvrait les mosquées, le palais en pierres, les tours élevées et de larges remparts en bois de chêne, garnis intérieurement de gravier et de terre glaise. On employa deux jours pour débarquer les canons et tout l'attirail de l'artillerie. Au milieu

de ces préparatifs, on vit arriver au camp un transfuge kazanais, le mourza Kamaï; il venait annoncer au souverain, que deux cents de ses compagnons avaient formé le projet de passer avec lui du côté des Russes, mais qu'on les avait arrêtés; que le tzar Yediguer, le chef des imans, les princes nogaïs Isenech, Tchapkoun, Atalik, Islam, Alikéi Narikof, Kebek Tioumensky et Derbich avaient tellement enflammé la fureur du peuple contre les chrétiens, qu'aucun d'entre eux ne songeait à la paix; que la forteresse était abondamment pourvue de munitions de guerre et de bouche; qu'elle était défendue par trente mille guerriers et deux mille sept cents Nogaïs; que le prince Yapantcha avait été détaché avec un nombreux corps de cavalerie dans les plaines d'Arsk, afin d'y armer tous les habitans de la campagne et d'inquiéter les Russes par des attaques continuelles. Jean accueillit Kamaï très-favorablement, et d'après le conseil des boyards, il ordonna que, pour la construction des retranchemens, l'armée aurait à livrer une poutre par chaque soldat et un gabion pour dix hommes; que le corps principal et l'avant-garde occuperaient les plaines d'Arsk, la droite les bords de la Kazanka, et la gauche, une position au-dessus de la sienne: d'après ces dispositions, Alei devait

prendre poste derrière la Boulaka, auprès du cimetière; enfin la cavalerie légère de la garde, commandée par le tzar lui-même et le prince Vladimir Andréiévitch, se tenir dans la prairie dite *du tzar:* il défendit sévèrement à tous les officiers de combattre de leur propre chef et sans son ordre formel.

Le 23 août, l'armée se mit en mouvement à la pointe du jour. Les princes Pronsky et Troyekourof avec les Cosaques à pied et les Strélitz, formaient l'avant-garde; après eux venaient les voïévodes suivis des Atamans, des chefs strélitz, des centeniers, chacun suivant son rang et son grade: l'armée marchait dans le meilleur ordre et s'avançait en silence. Aussitôt que le soleil parut sur l'horison, le tzar découvrit Kazan, et d'un signe, il fit arrêter tous les bataillons; alors, au bruit des trompettes et de tous les instrumens de guerre, on déploya l'étendard sacré de la foi, présentant l'effigie de Jésus-Christ, surmonté de la sainte croix, et qui déjà avait flotté sur les rives du Don, du temps de Dmitri. Le tzar, tous les guerriers, descendirent de cheval, la messe fut célébrée à l'ombre des drapeaux, et le monarque harangua l'armée; son éloquence enflamma les cœurs d'un noble enthousiasme; en exaltant la gloire des héros qui tombaient

pour la religion, il jura, au nom de la Russie, que les veuves, les orphelins, loin d'être oubliés de la patrie, deviendraient l'objet de ses soins et jouiraient pour toujours d'un sort paisible; enfin, il fit vœu de sacrifier sa vie, s'il le fallait, pour enchaîner la victoire et assurer le triomphe des chrétiens. Le prince Vladimir, son cousin, et les boyards lui répondirent avec attendrissement : « *Prince! que rien n'arrête ton* » *courage; nous sommes tous disposés à mourir* » *pour Dieu et pour toi.* » Le confesseur de Jean lui donna sa bénédiction, ainsi qu'à toute l'armée enflammée d'une vive ardeur. Alors fixant ses regards sur l'étendard sacré, il fit le signe de la croix et s'écria : « *Seigneur! c'est* » *en ton nom que nous marchons contre les infi-* » *dèles!* » Aussitôt il conduisit son armée sous les murs de la ville. Tout y paraissait abandonné et dans une profonde tranquillité : on n'y apercevait pas le moindre mouvement; personne ne se montrait sur les murailles, de sorte que beaucoup de Russes étaient prêts à se réjouir, s'imaginant que le tzar de Kazan, frappé d'épouvante, s'était enfui dans les forêts avec son armée; mais les voïévodes, plus expérimentés, soupçonnaient un piége et regardaient cet événement comme un motif pour redoubler de prudence.

Siége de Kazan.

Dans ces dispositions, les Russes commencèrent le siége de Kazan. Sept mille strélitz et cosaques à pied ayant traversé, sur un pont que l'on venait d'établir, les eaux fangeuses de la Boulaka qui sort du lac Kaban et coule du côté de la ville, s'en approchèrent jusqu'à la distance d'environ deux cents toises; de là ils distinguaient parfaitement le palais des tzars et les mosquées; gravissant alors une éminence, ils se disposaient à passer auprès de la forteresse pour aller occuper la plaine d'Arsk, lorsque soudain un bruit violent succède au profond silence qui régnait naguère dans la ville; l'air retentit de cris de fureur, les portes massives roulent sur leurs gonds avec un sifflement aigu, et quinze mille tatars, fantassins ou cavaliers, s'élancent sur les Strélitz, qui, trop faibles pour résister à ce choc impétueux et inattendu, sont bientôt rompus et mis en désordre. Cependant les jeunes princes Chemiakin et Troyekourof arrêtent les fuyards qui, revenus de leur première surprise, reforment leurs rangs; des enfans-boyards étant arrivés à leur secours, il s'ensuivit un engagement meurtrier. Les Russes n'avaient point de cavalerie; mais ils étaient inébranlables; et non-seulement ils soutinrent toutes les attaques des ennemis, mais vainqueurs à leur tour, ils poursuivi-

rent l'ennemi jusques sous les murs de la ville, malgré le feu terrible de l'artillerie des remparts: ils firent plusieurs prisonniers et manœuvrèrent en retraite dans le meilleur ordre, sans précipitation, à la vue de toute l'armée, qui, sans se laisser émouvoir, occupait tranquillement ses positions et admirait dans l'éloignement le spectacle glorieux du premier succès obtenu par les Russes. L'ordre du tzar fut ponctuellement exécuté : personne ne songea à prendre part au combat sans en avoir reçu l'ordre, et la discipline militaire se manifesta, en cette occurrence, dans toute son étendue. 1552.

Cependant, les troupes ayant cerné Kazan, on dressa les tentes ainsi que trois églises en toile, qui furent dédiées à St. Michel, Ste. Catherine et St. Serge. Vers la fin du jour, le tzar fit rassembler tous les voïévodes et leur donna verbalement ses ordres. La nuit fut tranquille; mais le lendemain il s'éleva une tempête si violente, que la tente du tzar et plusieurs autres furent déchirées; la violence du vent fit submerger un grand nombre de barques chargées de provisions et l'armée éprouva les plus vives alarmes. On croyait qu'il n'y avait plus d'espoir et que le manque de pain forcerait l'armée à se retirer honteusement; mais Jean ne partageait pas cette

Tempête.

opinion : il fit venir de Sviajsk et de Moscou des vivres, des vêtemens chauds pour les soldats, de l'argent, et se prépara à hiverner sous les murs de la ville assiégée.

Le 25 août, les troupes légères des princes Chemiakin et Troyekourof s'avancèrent des plaines d'Arsk vers la Kazanka, au-dessus de la ville, afin d'intercepter ses communications avec les Tchérémisses de la plaine, pour se joindre ensuite à l'aile droite et se rapprocher des murs de la place. Les Tatars firent une sortie dans laquelle le valeureux Chemiakin fut blessé; mais le prince Khilkof, chef de tous les postes avancés, étant accouru avec les enfans-boyards, l'aida à repousser les ennemis dans la ville. La même nuit, le corps de la garde et l'aile gauche disposèrent les gabions et les bouches à feu, sans être inquiétés en aucune manière. Les Strélitz s'entourèrent d'un fossé et les audacieux Cosaques allèrent s'établir sous les murailles de la ville dans un bâtiment en pierre, destiné aux bains. Pendant ces deux derniers jours, le tzar fut constamment à cheval, poussant des reconnaissances, remarquant les côtés de la ville les plus convenables pour livrer l'assaut.

On dispose les gabions.

Le 26 août, vers le soir, le corps principal sortit de son camp. Le prince Michel Vorotinsky

conduisait l'infanterie et faisait rouler les gabions, suivi du prince Jean Mstislafsky qui, avec la cavalerie, devait le soutenir en cas d'attaque. Le tzar leur envoya aussi l'élite des enfans-boyards de sa garde à cheval, pour les renforcer au premier mouvement. Ils furent attaqués par les Tatars qui se précipitèrent sur eux en poussant de grands cris, tandis qu'une grêle de boulets et de balles pleuvait du haut des fortifications. Entourés de feu et de fumée, les Russes repoussèrent, sans s'ébranler, la cavalerie et l'infanterie des assiégés par le feu de leurs batteries et de la mousqueterie, ou en combattant de près à l'arme blanche. Ensuite se portant en avant avec le plus grand sang-froid, ils forcèrent l'ennemi à rentrer dans la ville, et jonchèrent les ponts de cadavres tatars. Pendant toute la nuit, les tirailleurs cosaques, postés sur les bords du fossé, continuèrent leur feu, et, en contenant l'ennemi, ils donnèrent au prince Vorotinsky le temps et les moyens d'assurer sa position et d'établir les gabions à cinquante toises des travaux, entre la plaine d'Arsk et la Boulaka. Il leur commanda alors de se mettre à l'abri derrière les gabions; mais l'obscurité ne put faire cesser le combat : jusqu'au matin les Kazanais firent de continuelles sorties, et s'entr'égorgeaient

1552.

Sortie vigoureuse.

avec les Russes qui, harcelés sans cesse, ne purent fermer l'œil de la nuit. Jean était à l'église, invoquant le ciel, et envoyant à chaque minute les officiers les plus distingués pour encourager les combattans. Enfin les efforts de l'ennemi commencèrent à se ralentir, et le soleil en éclairant le champ de bataille vint étaler aux yeux des Russes des preuves de la victoire décisive qu'ils avaient remportée. Aussitôt le tzar fit chanter un *Te Deum* pour rendre grâce au ciel de ce brillant succès. Les Kazanais perdirent dans cette affaire un grand nombre de braves, parmi lesquels se trouvaient le vaillant prince Islam et le chevalier Sountchelei. Du côté des Moscovites, Leon Schouchérin, guerrier recommandable par sa grande bravoure, resta au champ d'honneur.

Le lendemain le boyard Michel, fils d'Yakovlef, ayant disposé les bouches à feu, toutes les batteries commencèrent à foudroyer la ville, tandis que les tirailleurs, à l'abri des retranchemens, entretenaient de leur côté un feu continuel de mousqueterie. Les Kazanais se tenaient cachés derrière leurs murailles; mais voulant faire une reconnaissance, ils tombèrent sur les Russes au moment où ceux-ci étaient dispersés dans la plaine, près de la position occupée par Mstislafsky

Effets des batteries.

avec le principal corps. Ce voïévode étant arrivé à temps au secours des siens, mit l'ennemi en fuite et fit prisonnier un houlan distingué nommé Karamouich, qui avait reçu deux blessures et developpé une bravoure particulière. Présenté au tzar, ce prisonnier déclara que les Kazanais étaient disposés à mourir et qu'ils ne voulaient entendre à aucune proposition de paix. 1552.

Le prince Yapantcha chef de partisans.

Le 28 du mois, les Russes s'attendaient à de nouvelles sorties, quand tout à coup l'ennemi se présenta d'un autre côté : il déboucha en masses de la forêt voisine, et s'étant dirigé vers la plaine d'Arsk, il enleva les postes avancés du corps de l'avant-garde, et se précipita sur le camp. Le voïévode Khilkof se défendit avec vigueur; néanmoins il était temps d'arriver à son secours. Les princes Jean Prousky, Mstislafsky, Youri Obolensky se présentèrent les uns après les autres pour arrêter l'impétuosité de l'ennemi, et le tzar ayant détaché une partie de la cavalerie de sa garde, monta lui-même à cheval. Plusieurs de nos officiers, blessés à mort, tombèrent sur le champ de bataille; mais le nombre des Russes augmentant sans cesse, ils finirent par repousser les Tatars dans la forêt : on apprit des prisonniers que ces bandes étaient sous les ordres de Yapantcha, et qu'elles étaient sorties des re-

tranchemens élevés par les Kazanais sur la route d'Arsk; qu'elles avaient l'ordre de harceler sans relâche l'armée Russe et de lui faire tout le mal possible par des attaques partielles.

Le 29 août, les princes Tcheniatef et Kourbsky, voïévodes de l'aile droite, s'approchèrent de la ville, et protégés par les Strélitz, ils se mirent en devoir de se retrancher, avec des gabions, le long de la Kazanka; d'un autre côté, les troupes légères des princes Chemiakin et Troyekourof retournèrent dans la plaine d'Arsk, où l'ennemi venait de paraître encore du côté de la forêt. Mais Mstislafsky, Khilkof, Obolensky, avec leurs corps en ordre de bataille, l'attendaient de pied ferme, tandis que d'autres voïévodes, le prince Dmitri Paletzky, Alexis Adachef et les commandans de la cavalerie de la garde faisaient établir les gabions depuis la plaine d'Arsk jusqu'à la Kazanka. De part et d'autre, le feu de l'artillerie et de la mousqueterie fut très-vif; les archers échangèrent également un grand nombre de flèches, mais il n'y eut pas de sortie. L'ennemi voyant les Russes disposés à le recevoir, n'osa pas quitter la forêt, et le rapport du soir apprit à Jean que les lignes de circonvallation étaient établies sur tous les points; que les retranchemens russes avaient été élevés dans les

lieux secs au moyen des gabions, et dans les endroits marécageux avec de la terre glaise; enfin, que toutes communications entre Kazan et la campagne étaient interceptées. A dater de ce jour, le boyard Morozof, qui avait disposé l'artillerie, ne cessa d'entretenir un feu continuel contre la ville, avec cent cinquante pièces de gros calibre.

Cependant, depuis huit jours, l'armée avait supporté d'extrêmes fatigues; sans cesse sous les armes, les soldats n'avaient pas le temps de respirer, et comme les vivres commençaient à manquer, ils n'avaient que du pain pour toute nourriture. Les vivandiers n'osaient pas s'écarter du camp, car le prince Yapantcha les guettait et les enlevait dans tous les passages. Afin d'établir avec lui des communications, au moyen de signaux, les Kazanais avaient planté un drapeau sur une tour élevée, et lui faisaient comprendre, en l'agitant, l'instant le plus favorable pour tomber sur nos troupes; de sorte que ce dangereux partisan tenait les Russes dans de continuelles alarmes. Jean ayant fait rassembler le conseil, le résultat de ses délibérations fut de diviser l'armée en deux corps, dont l'un devait rester dans les retranchemens pour la garde du tzar, et l'autre, sous les ordres du courageux et prudent Alexandre Schouisky, agir avec vigueur

Fatigues de l'armée.

Division de l'armée.

contre Yapantcha, dans le but de protéger le siége, de déblayer la forêt, et de procurer quelque repos au camp.

Schouisky à la tête de trente mille hommes de cavalerie et de quinze mille d'infanterie, ayant disposé son armée derrière les montagnes, afin de cacher ses mouvemens à l'ennemi, fit marcher un détachement contre la forêt d'Arsk. Yapantcha l'eut à peine aperçu que la plaine fut couverte de sa cavalerie. Alors les Russes, feignant de céder à leur frayeur, tournent le dos à l'ennemi, et les Tatars qui se mettent à leur poursuite tombent d'abord sur les bagages, cotoyent ensuite nos retranchemens où ils font pleuvoir une grêle de flèches, tandis que d'autres bandes de cavaliers et fantassins s'avancent en ordre de bataille contre le camp de la grande armée moscovite. Aussitôt le prince Youri Chemiakin sort de son embuscade à la tête de ses troupes et tombe sur les Tatars consternés, qui, se trouvant à une trop grande distance de la forêt, sont dans l'impossibilité de rétrograder, et ne peuvent éviter le combat. Le prince Schouisky parut lui-même, bientôt après, avec une nombreuse cavalerie, et l'infanterie arrivant de la droite et de la gauche, prend l'ennemi en queue. Les Tatars essayent en vain de chercher leur salut dans la fuite, la cavalerie les poursuit

Destruction des troupes de Yapantcha.

avec fureur, et en fait un si horrible carnage, que, sur un espace de dix verstes, c'est-à-dire jusqu'à la rivière de Kilara, la terre était jonchée de leurs cadavres. Là, le prince Schouisky ayant arrêté son cheval épuisé de fatigue, fit sonner la trompette pour rallier les vainqueurs dispersés et acharnés contre les fuyards. Les Russes tuèrent encore un grand nombre d'ennemis en repassant par la forêt, et firent quelques centaines de prisonniers; enfin les troupes sous les ordres de Yapantcha furent entièrement exterminées. Le tzar embrassa les généraux couverts de poussière, de sueur et de sang; il prodigua les plus vifs éloges à leur sagacité, à leur courage, et témoigna aussi sa reconnaissance aux simples soldats; ensuite il fit attacher tous les prisonniers à des pieux, en avant des retranchemens, afin de décider, par leurs supplications, les Kazanais à se rendre. Le tzar envoya aussi, sous les murs de la ville, un héraut chargé d'adresser ces paroles aux assiégés. « *Jean vous promet la vie, la liberté et le pardon du passé, si vous vous soumettez à lui.* » Pour toute réponse les Kazanais, qui avaient écouté tranquillement le héraut, lancèrent une multitude de flèches contre leurs malheureux compatriotes, en criant : « *Il vaut mieux qu'ils reçoivent la mort de nos*

Opiniâtreté des Kazanais.

» *mains pures, que de périr par celles des misé-* » *rables chrétiens.* » Cet acharnement féroce fit une vive impression sur le tzar, ainsi que sur toute l'armée.

Le monarque voulant, pour s'emparer de la ville, éviter, autant que possible, l'effusion du sang, ordonna à un ingénieur allemand, employé dans l'armée, d'établir des mines entre les portes Atalik et Tioumensky. Le mourza Kamaï avait informé le souverain que les assiégés n'avaient d'autre eau que celle qu'ils se procuraient à une source située près de la Kazanka, où ils se rendaient par un chemin souterrain, pratiqué aux environs de la porte Mouraleï. Les généraux russes avaient cherché à boucher ce souterrain sans pouvoir y parvenir, et le tzar ordonna de le miner depuis le bâtiment des bains occupé par les Cosaques. L'ingénieur choisit à cet effet un nombre suffisant de pionniers, qui sous la direction du prince Serebrianoï et d'Alexis Adachef, favori de Jean, y travaillèrent dix jours de suite; ils entendaient distinctement, au-dessus de leur tête, le bruit des pas de ceux qui allaient puiser de l'eau. Lorsque la mine fut terminée, on la chargea avec onze tonneaux de poudre, et le 5 septembre, au moment où le tzar s'était avancé jusqu'aux retranchemens, on plaça la mèche et

on y mit le feu. Tout à coup, sous les yeux du souverain, une effroyable explosion soulève les terres et fait sauter le chemin souterrain, ainsi qu'une partie de la muraille; des pierres, des poutres, des cadavres mutilés, enlevés à une hauteur prodigieuse, retombaient dans la ville, écrasaient les habitans, qui, saisis d'une mortelle angoisse, ne savaient à quoi attribuer cette horrible secousse. Aussitôt les Russes déployent leurs étendards et se précipitent sur la brèche; mais, revenus de leur consternation, les Kazanais repoussent les assiégeans avec intrépidité, et le tzar ne jugea pas convenable de faire de nouveaux efforts pour continuer l'assaut. Les Russes firent, dans leur attaque, un assez grand nombre de prisonniers; beaucoup d'ennemis y perdirent la vie, et l'on attendit les résultats de cet évenement. 1552. On fait sauter le chemin souterrain.

Malgré toute la résolution des Kazanais, cette explosion, si désastreuse pour eux, jeta le découragement dans la ville : plusieurs habitans regardaient leur ruine comme certaine, et se persuadaient qu'il n'y avait plus moyen de se défendre; mais les plus déterminés raffermissaient leur courage. Ils parvinrent à découvrir une faible source d'eau fétide, insuffisante pour la consommation de la ville entière; il leur fallut donc souffrir la soif; ensuite l'usage de cette eau Découragement des Kazanais.

malfaisante causait dans tous les corps une enflure dangereuse. Cependant, malgré cette complication de maux, les assiégés supportaient leur déplorable situation et continuaient à combattre.

Activité de Jean. De son côté, le tzar développait une activité si étonnante, qu'il était impossible de calculer ses momens de repos. Dès le point du jour, il était à l'église; on l'y trouvait encore pendant la nuit; il parcourait les retranchemens, voyait tout par lui-même, s'entretenant sans cesse avec les guerriers et les exhortant à la patience. Les Kazanais inquiétaient l'armée par le feu continuel de leur artillerie; mais les Russes le leur rendaient bien, car leurs canons chargés à boulets et à mitraille, ne cessaient de foudroyer la ville. La porte d'Arsk était complétement détruite; les assiégés s'y fortifièrent au moyen d'une terrasse.

Le 6 septembre, le tzar chargea le prince Gorbaty Schouisky de s'emparer du fort élevé par les Kazanais derrière la plaine d'Arsk; il était à quinze verstes de la ville, situé sur une éminence escarpée, entre deux marais: c'était là que s'étaient réunis les débris de l'armée de Yapantcha. Le prince Siméon Mikoulinsky marchait à la tête des corps commandés pour cette expédition, accompagné des boyards Daniel et Yakovlef, des princes Boulgakof et Paletzky, des chefs de

la cavalerie de la garde, d'enfans-boyards, des Strélitz, des Atamans avec les Cosaques, des Mordviens et des Tchérémisses montagnards qui servaient de guides. Le fort était entouré de palissades garnies de terre et d'un fossé profond, dans une position qui paraissait inexpugnable. Les troupes ayant mis pied à terre, s'élancent sur les pas de leurs intrépides chefs à travers les marais d'une vallée fangeuse et d'épais taillis, exposés aux flèches qu'on leur lançait de la ville, et gravissant, tout d'une traite, jusqu'au sommet de la colline, par deux côtés différens, ils arrivent aux retranchemens, enfoncent les portes et s'emparent du fort, dont la garnison fut passée au fil de l'épée. Les cadavres ennemis étaient entassés par monceaux. Les voïévodes firent, en cette occasion, un butin considérable; et le lendemain ils s'avancèrent jusqu'à la ville d'Arsk, située dans une contrée agréable et fertile, où les seigneurs kazanais avaient de superbes maisons de plaisance, abondamment pourvues de toutes sortes de denrées. Les Russes nageaient dans l'abondance; ils s'emparèrent de tout ce qui pouvait leur convenir, comme bled, hydromel, bestiaux; ensuite ils mirent le feu aux villages, dont les habitans furent massacrés, et ne firent prisonniers que les femmes et les enfans.

Prise du fort et de la ville d'Arsk.

Pour éviter la mort, les citoyens d'Arsk prirent la fuite et se réfugièrent dans des forêts éloignées; mais on trouva dans les maisons abandonnées beaucoup de choses précieuses et particulièrement des pelleteries. Le prince Schouisky, après avoir rendu à la liberté plusieurs de ses compatriotes, reprit le chemin du camp, et termina ainsi cette glorieuse expédition qui avait duré dix jours : elle ramena l'abondance dans l'armée, où, depuis ce moment, les subsistances furent à un prix si modique, qu'on donnait une vache pour dix et un bœuf pour vingt dengas. Ce succès causa au tzar, ainsi qu'à toute l'armée, la plus vive satisfaction.

Attaques de Tchérémisses des plaines.

Cependant les dangers et les fatigues n'avaient point diminué. La forêt d'Arsk n'était plus, à la vérité, un sujet d'inquiétude pour nos troupes; elles n'avaient plus à redouter les flèches qui en partaient; mais il leur fallait beaucoup souffrir encore des continuelles attaques des Tchérémisses du pays plat, qui s'emparaient de nos troupeaux et harcelaient le camp du côté de la route de Galitch. Les voïévodes, campés dans cette direction, marchèrent contre eux et les battirent complétement. Toutefois, comme ils redoutaient de nouvelles attaques, la vigilance continuelle qu'ils étaient obligés d'exercer fatiguait extrêmement

leur corps d'armée : outre cela, leur position, le long de la Kazanka, les exposait beaucoup plus que les autres au feu de la forteresse, aussi-bien qu'aux effets des pluies abondantes, très-communes dans cette saison, et que la superstition d'un témoin oculaire a attribuées à un pouvoir magique. Le prince André Kourbsky, aussi vaillant que sensé, n'était cependant pas au-dessus des préjugés du siècle; et il rapporte, comme une chose digne de foi, que les magiciens kazanais ne manquaient pas de se rendre chaque jour, au lever du soleil, sur les murailles de la forteresse; que là ils poussaient des cris effrayans, faisaient toutes sortes de contorsions, agitaient leurs robes, et provoquaient contre le camp des Russes, le vent des tempêtes et d'épais nuages d'où la pluie tombait par torrens. Bientôt les lieux les plus secs furent convertis en marais; les tentes trempaient dans l'eau et les soldats étaient mouillés du matin au soir. D'après le conseil des boyards, Jean fit venir de Moscou la croix miraculeuse des tzars, afin de bénir les eaux pour en faire ensuite des aspersions autour du camp, *et l'on assure* que cette cérémonie détruisit aussitôt la force des enchantemens. Le beau temps reparut et l'armée reprit une nouvelle vigueur.

Enchantemens prétendus.

Les Russes, ne voulant négliger aucun moyen

Construction d'une haute tour.

d'attaque contre la ville, construisirent en secret, à deux verstes du camp, une tour de six toises de hauteur que, pendant la nuit, ils firent rouler jusques sous les murailles de la ville, près de la porte *Royale*, et sur laquelle on plaça soixante pièces de canon, dont dix de gros calibre, avec les artilleurs les plus habiles. Aux premiers rayons du jour, une salve générale annonça l'arrivée de cette terrible machine, qui, dominant les fortifications, foudroyait, dans toutes les rues, les habitans de la ville assiégée. Les Kazanais étaient réduits à se cacher dans des chemins couverts, à se creuser des repaires souterrains, d'où ils sortaient comme des reptiles, pour combattre avec un nouvel acharnement. Comme ils ne pouvaient plus se servir de leur artillerie, démontée et détruite par l'effet de nos batteries, ils entretenaient un feu de mousqueterie qui, chaque jour, nous enlevait de braves guerriers. Ce fut en vain que Jean re-

Propositions aux Kazanais.

nouvela ses propositions de paix, annonçant aux assiégés que s'ils consentaient à se rendre, ils seraient libres de se retirer partout où bon leur semblerait, avec leur tzar illégitime, leurs familles, et tout ce qu'ils possédaient; il ajoutait que ses prétentions se réduisaient à s'emparer d'une ville fondée sur le territoire Bulgare, an-

cien patrimoine de la Russie. Mais les Kazanais, sourds à ces propositions, n'y firent aucune réponse. 1552.

Cependant le brave Michel Vorotinsky, couvert par les gabions, s'approchait de la porte d'Arsk : bientôt il ne fut plus séparé de la muraille que par un fossé de vingt pieds de largeur sur une profondeur d'environ sept toises, au bord duquel les Strélitz, les Cosaques et les milices combattaient jusqu'à l'entier épuisement de leurs forces : ils étaient ensuite relevés par d'autres troupes ; souvent même, malgré le peu d'espace qui séparait les combattans, la lassitude faisait poser les armes, et les deux partis prenaient quelques instans de repos. Les Tatars, habiles à profiter de toutes les circonstances, à saisir le moindre avantage, ayant remarqué un jour que beaucoup de soldats russes, occupés à prendre leur repas, avaient négligé la garde des canons, ils sortent de leurs casemates, au nombre de dix mille, commandés par les seigneurs et les principaux conseillers de leur tzar, et se précipitant sur les gabions, ils massacrent les Russes, surpris par cette attaque inopinée, et s'emparent des pièces. A la vue de ce pressant danger, le prince Vorotinsky s'élance dans la mêlée, suivi de tous ses officiers et des soldats qui criaient : « *Nous n'abandonne-*

Affaire sanglante.

rons pas nos pères. » On combattait de part et d'autre avec une brillante valeur : les voïévodes Pierre Morozof et le prince Youri Kachin, dangereusement blessés, furent transportés au camp. Le prince Michel Vorotinsky, quoique blessé lui-même au visage, ne voulut point quitter le lieu du combat, et sa forte armure fut entamée en plusieurs endroits à coups de sabre. Plusieurs chefs des Strélitz étaient étendus auprès des canons, et cependant les Kazanais ne cédaient point encore les trophées qu'ils venaient de conquérir, lorsque tout à coup les troupes de Mourom et les enfans-boyards, anciens émules de gloire, tombent sur l'ennemi, l'enfoncent et le culbutent dans le fossé; dès ce moment la victoire fut complète. Pressés de fuir, les Kazanais s'écrasaient les uns les autres pour regagner plus promptement la porte de la ville, et ils se retirèrent ensuite dans leurs souterrains. Cette affaire fut une des plus sanglantes du siége. L'ennemi avait profité du même moment pour tomber sur les gabions du corps de l'avant-garde, mais son attaque ne fut que faiblement dirigée. Ces deux combats se passèrent sous les yeux du tzar, qui témoigna au prince Vorotinsky, ainsi qu'au héros de Mourom, toute l'étendue de sa satisfaction; il visita aussi tous les généraux blessés, et les re-

mercia du zèle qu'ils avaient montré pour son service.

Déjà depuis plus d'un mois les Russes étaient sous les murs de Kazan ; l'ennemi avait perdu, soit dans les sorties, soit dans l'intérieur de la ville, au moins dix mille hommes, sans compter les femmes et les enfans ; mais on touchait à la fin de l'automne, et l'approche de la mauvaise saison leur causait plus d'effroi que les fatigues et les combats du siége ; l'armée entière désirait ardemment la fin de l'entreprise. Pour faciliter l'assaut, et afin de porter en même temps un coup sensible aux assiégés, Jean ordonna d'établir une mine près de la porte d'Arsk, sous les terrasses et les casemates souterraines où les habitans se mettaient à l'abri de notre artillerie : on la fit jouer le 30 septembre. Quoique les Kazanais eussent déjà éprouvé ces terribles effets de la poudre à canon, ils n'en furent pas moins atterrés, et le silence des tombeaux régna pendant quelques instans dans la ville. Les Russes en profitèrent pour approcher les gabions des portes d'Arsk, d'Attalik, de Tioumensk. Les Kazanais, persuadés alors que le moment décisif était arrivé, se précipitent hors de la ville, et en viennent aux mains avec les troupes chargées de protéger les gabions. Le combat devint très-animé, et Jean

On fait sauter les terrasses.

accourut lui-même pour encourager les siens; aussitôt que les Russes l'eurent aperçu, un cri général part de tous les rangs, *Le tzar est avec nous!* et dès ce moment rien ne peut résister à leur impétuosité; ils culbutent l'ennemi, le pressent, l'écrasent sur les ponts et entre les portes. Dans cette terrible mêlée, le bruit éclatant de l'artillerie, le choc des armes, les cris des combattans retentissaient de toutes parts et répandaient la terreur dans la ville, couverte d'une épaisse colonne de fumée : malgré la défense désespérée de l'ennemi, les Russes étaient déjà parvenus au haut des murailles, ainsi que sur la tour de la plaine d'Arsk, et le combat continuait dans les rues avec un inconcevable acharnement. Le prince Vorotinsky, dans son rapport au tzar, l'engageait à ordonner un assaut général dont le succès paraissait certain; mais Jean ne voulait rien donner au hasard, dans la crainte que le reste de l'armée, qui n'y était point encore préparée, n'eût pas le temps de faire les dispositions nécessaires, et qu'une détermination trop précipitée ne l'exposât à quelque revers, dont les suites pouvaient devenir funestes à son entreprise. Il ordonna, malgré l'ardeur des troupes, de faire sonner la retraite. Les soldats obéissaient à contre-cœur, et les

officiers eurent beaucoup de peine à les faire rétrograder. On mit le feu aux ponts, et pour que cette affaire sanglante ne restât pas sans quelque résultat utile, le prince Vorotinsky fit occuper la tour d'Arsk par nos strélitz : s'y étant retranchés avec des gabions et au moyen d'un rang de palissades, ils dirent aux voïévodes : « *Nous vous attendons ici.* » En effet, ils tinrent parole, car les Kazanais, malgré tous leurs efforts, ne purent parvenir à les déloger de cette position et à reprendre la tour. Les flammes dévorèrent pendant la nuit les ponts et une partie des fortifications dans lesquelles notre artillerie faisait d'ailleurs de nombreuses brèches. Les intrépides Kazanais y substituaient aussitôt des assemblages formés de hautes poutres et remplis de terre.

1552.

Occupation de la tour d'Arsk.

Enfin le premier octobre, le tzar annonça à l'armée qu'elle devait se préparer à un assaut général, car toutes les mines étaient prêtes à jouer : il voulut aussi que les guerriers *purifiassent leur âme* la veille de ce grand jour, et tandis qu'avec un cœur contrit, les uns faisaient, en présence de Dieu, un aveu sincère de leurs péchés et recevaient la sainte communion, les autres, au bruit terrible de nos batteries, comblaient les fossés avec des fascines et de la terre, afin d'a-

planir le chemin jusqu'au pied des murailles. Cependant, voulant essayer encore la voie de la persuasion, Jean députa aux Kazanais le mourza Kamaï et plusieurs vieillards du pays des Montagnes, tenant en main le symbole de la paix.

Dernière proposition aux Kazanais.

S'étant approchés de la forteresse, dont les murailles étaient couronnées d'une multitude immense, ils déclarèrent que, pour la dernière fois, le tzar offrait de faire grâce à la ville déjà à moitié détruite et cernée de tous les côtés; qu'il exigeait seulement qu'on lui livrât les principaux fauteurs de la rébellion, disposé qu'il était à faire éprouver au peuple les effets de sa clémence. A ces mots les Kazanais s'écrient: « *Nous* » *ne voulons point de pardon. Les Russes oc-* » *cupent une tour; eh bien! nous en éleverons* » *une nouvelle: s'ils détruisent nos remparts,* » *nous en construirons de nouveaux, et nous nous* » *ensevelirons tous sous les ruines de Kazan,* » *ou bien nous ferons lever le siége!* » Reconnaissant alors l'inutilité de ses tentatives, le monarque fit tout disposer pour l'exécution de *la grande entreprise*.

Ordonnance de l'armée pour l'assaut.

Le tzar ordonna au prince Mstislafsky, avec une partie du grand corps, à Schig-Alei, commandant les troupes de Kassimof et les montagnards, d'occuper la route d'Arsk et celle du

côté des Tchouvaches ; au prince Youri-Obolensky et à Grégoire Metchersky, de se poster avec les gentilshommes de la garde, dans la direction des Nogaïs ; au prince Jean Romodanofsky, de rester sur le chemin de Galitch ; et enfin à un autre corps de gentilshommes, de s'appuyer à lui et de prendre position au-dessus de Kazan, près de l'ancienne ville. Au moyen de ces dispositions, l'armée était non-seulement protégée sur ses derrières contre les Tchérémisses du pays plat, les Tatars qui parcouraient les forêts et les campemens des Nogaïs, mais l'on ôtait aussi tout espoir de fuite aux Kazanais. Aussitôt que ces généraux eurent fait leurs mouvemens pour se rendre à leur destination, Jean établit ainsi l'ordre de l'assaut : en tête de l'armée, les hetmans avec leurs Cosaques, les Strélitz et les milices des boyards, divisés par centaines, commandées par des enfans-boyards d'élite ; ensuite les corps des voïévodes ; le prince Michel Vorotinsky et Alexis Basmanof avaient l'ordre de se porter sur la brèche pratiquée du côté de la Boulaka et du lac Paganoï ; le prince Khilkof devait attaquer la porte dite *Kabatzky ;* Troyekourof celle de *Zboïliva ;* André Kourbsky celle d'*Elbougin ;* Siméon Tchérémétief celle de *Mouralei ;* Dmitri Pletcheief celle de *Tioumensk ;* chacun

devait être soutenu par un voïévode particulier; le premier par le tzar en personne, les autres par les princes Jean Pronsky, Tourountaï, Chemiakin, Tcheniatef, Vassili, Sérébrianoï, Obolensky et Dmitri Mikoulinsky. Tous reçurent avis de se tenir prêts pour le lendemain au point du jour et d'attendre l'explosion des mines avant de commencer l'attaque; ensuite Jean s'étant retiré avec son confesseur, passa plusieurs heures occupé d'entretiens spirituels, après quoi il endossa son armure. Il reçut alors du prince Vorotinsky, un rapport duquel il résultait que l'ingénieur avait tout préparé et qu'on avait placé quarante-huit tonneaux de poudre dans les mines, mais que les Kazanais s'en étant aperçus, il était important d'attaquer sans délai. En conséquence, le tzar ordonna aux divers corps de se tenir prêts à agir; puis il assista à la messe du matin, fit marcher sa garde et continua d'adresser au ciel des prières qui partaient du fond de son cœur. Dans cette nuit importante, que devait suivre une journée décisive, ni les Russes, ni les Kazanais ne songeaient au repos. On apercevait de la ville un mouvement extraordinaire dans notre camp, et des deux côtés l'on se préparait, avec ardeur, au plus terrible des combats.

L'aurore vint éclairer un ciel pur et sans nuages.

Les Kazanais étaient postés sur les murailles et les Russes tout près d'eux, à l'abri de leurs retranchemens; les drapeaux flottaient au gré des vents et le profond silence de l'armée, encore immobile, n'était interrompu que par les sons éclatans de nos instrumens de guerre confondus avec ceux de l'ennemi. Les Russes et les Tatars, en présence, n'avaient point encore commencé l'attaque, et les archers, la main au carquois, les artilleurs, la mèche allumée, attendaient le signal du carnage. Le camp des Russes était désert, et l'on n'y entendait que les chants sacrés des religieux qui célébraient la messe. Le tzar resta à l'église avec quelques-uns de ses officiers les plus intimes. Enfin le soleil parut sur l'horison, et au moment où le diacre qui lisait l'évangile proférait ces paroles : *Il ne doit plus exister qu'un seul troupeau et un seul pasteur*, une effroyable détonation fit trembler la terre, ébranla l'église. Le tzar s'étant avancé sur le parvis, aperçut l'effet terrible des mines. D'épaisses ténèbres cachaient la ville à ses regards : un horrible mélange de débris, de cadavres mutilés et de ruines, lancé dans les airs à travers des nuages de fumée, retombait sur la forteresse. Le service divin fut interrompu un instant; mais le tzar, sans paraître ému,

1552.

Explosion des mines.

rentra dans l'église et fit achever la liturgie. Lorsque le diacre, priant à haute voix, adressait au ciel de pieuses invocations pour qu'il daignât affermir la puissance de Jean et renverser à ses pieds les ennemis de la Russie, on entendit une nouvelle explosion, plus terrible encore que la première, accompagnée de ce cri, que répétait toute l'armée : *Dieu est avec nous!* Au même instant, les bataillons russes se précipitent contre la forteresse, où les Kazanais, toujours intrépides, inébranlables, invoquant Allah et Mahomet, les attendaient de pied ferme. Ils les laissent approcher jusqu'à une distance calculée, sans décocher un trait, sans tirer un seul coup de mousquet; mais alors ils font sur eux une si épouvantable décharge de balles, de pierres et de flèches, que l'air en était obscurci. Cependant les Russes, encouragés par l'exemple de leurs chefs, parviennent à la muraille. Les Kazanais roulaient sur les assaillans d'énormes poutres, qui les écrasaient; ils les arrosaient d'eau bouillante; et ne gardant plus aucun ménagement, méprisant la mort, ils s'exposaient à découvert au feu de nos batteries et de nos tirailleurs. Dans ce moment décisif, le moindre retard pouvait avoir des suites fatales pour les Russes. Leur nombre diminuait

sans cesse ; les uns tombaient morts ou griévement blessés ; d'autres, glacés de terreur, abandonnaient leurs armes ; mais les plus intrépides ranimaient, par leur héroïsme, le courage des guerriers intimidés. On les voyait se précipiter sur la brèche, escalader les murs avec des échelles, se cramponner aux créneaux, ou s'élevant sur la tête, sur les épaules de leurs compagnons, se battre avec les ennemis à travers les brèches pratiquées dans les murailles... Enfin, lorsque la liturgie fut achevée, au moment où le tzar, monté sur un cheval de bataille, s'avançait dans la plaine, déjà l'étendard des chrétiens flottait sur la forteresse ; l'armée de réserve accueillit, par mille acclamations, et le monarque et la victoire. 1552. Héroïsme mutuel.

Mais cette victoire n'était pas encore entièrement décidée. Les Tatars enfoncés de toutes parts, précipités des murs et des tours, réduits enfin au désespoir, s'étaient formés en colonnes serrées dans les rues de la ville, où ils se jetaient corps à corps sur les Russes, le cimeterre et le poignard à la main. Jamais mêlée ne fut plus sanglante : on se battait sur les murailles qui entouraient les cours, sur les toits des maisons ; partout on foulait aux pieds des membres sanglans, des cadavres mutilés : le prince Vorotinsky fut le premier qui annonça au tzar que

nous étions maîtres de la ville; mais il ajoutait que le combat continuait avec acharnement, et que nos troupes avaient besoin d'être promptement secourues. Jean fit partir aussitôt une partie de sa propre garde et plusieurs généraux. Enfin les Russes l'emportent sur tous les points, et parviennent à repousser les Tatars jusque dans le palais de leur tzar, entouré de fortifications. Yediguer lui-même, environné des plus illustres de ses guerriers, se retire lentement de la brèche; arrivé au milieu de la ville, près du fossé des marchands, il s'arrête, fait front aux assaillans et combat avec une nouvelle intrépidité. Il ne tarda pas à remarquer que nos soldats quittaient leurs rangs; car les Russes, maîtres de la moitié d'une ville célèbre par les richesses de son commerce avec l'Asie, ne purent résister à l'appât des trésors qu'elle renfermait, et abandonnant le combat, ils se mirent à piller les maisons et les boutiques; les officiers eux-mêmes à qui le tzar avait ordonné de suivre les soldats, l'épée à la main, pour les empêcher de s'adonner au pillage, se laissèrent également emporter par l'ardeur du butin. Alors les lâches, qui dans le fort du combat s'étaient jetés par terre, comme morts ou blessés, se relevèrent pleins de vigueur. Ceux commis à la garde des équipages, les valets ou

Avidité des troupes.

goujats de l'armée, les vivandiers, les marchands, poussés par la soif du gain, accouraient en foule dans la ville, se chargeaient d'argent, de pelleteries, d'étoffes, etc., qu'ils transportaient ensuite au camp, et ne faisaient qu'aller et venir, sans songer à prendre part au combat. Les Kazanais profitèrent alors de l'épuisement de ceux de nos guerriers restés fidèles à l'honneur et à la gloire; ils les chargent vigoureusement, les font plier, et, par cet échec, jettent l'alarme parmi les pillards qui prennent la fuite, se pressent en tumulte et se précipitent à bas des murailles, en criant : *Tout est perdu, sauve qui peut!* Le tzar ayant remarqué ce désordre extrême, éprouva une vive émotion; car il crut d'abord que les Kazanais avaient repoussé toute l'armée hors de la ville. « *Il était accompagné*, écrit Kourbsky, » *de vénérables conseillers du siècle de nos pères,* » *blanchis dans les combats et la pratique des* » *vertus.* » Docile au conseil qu'ils lui donnèrent, le tzar eut la magnanimité de se placer avec l'étendard de la sainte Foi devant la porte *Royale*, afin d'arrêter les fuyards. La moitié de sa cavalerie d'élite, composée de vingt mille hommes, met pied à terre et pénètre dans la ville suivie des vieux seigneurs placés dans les mêmes rangs que leurs fils. Cette troupe

Magnanimité de Jean.

fraîche et courageuse, couverte d'armures étincelantes et de casques ombragés de panaches de différentes couleurs, se précipite comme la foudre sur les Tatars. Tous leurs efforts de résistance sont bientôt inutiles, et s'étant formés par bataillons épais, ils se retirent en bon ordre jusqu'à une haute mosquée en pierre où les imans et tous les ministres du prophète étaient rassemblés. Dans cette extrémité, ce n'est pas avec des présens, avec d'humbles prières, qu'ils viennent à la rencontre des Russes; mais les armes à la main, dans l'acharnement d'un désespoir féroce, ils courent au-devant de la mort et s'élancent dans nos rangs, où ils sont tous immolés!..... Alors Yediguer se retire avec le reste des Kazanais dans le palais des tzars et s'y défend pendant une heure entière; mais les Russes parviennent à briser, à enfoncer les portes.... Etonnant spectacle! les femmes, les filles des Kazanais, richement parées, se présentent à leurs regards; elles étaient rassemblées, n'ayant pour défense que leur jeunesse et leurs charmes; et à quelque distance, on voyait leurs pères, leurs frères, leurs époux, entourant la personne du tzar, et combattant encore. Enfin ils se retirent, au nombre de dix mille, par le derrière du palais et font ouvrir des portes qui aboutissaient à la partie basse de

la ville. Le prince André Kourbsky, avec deux cents guerriers seulement, réussit à leur intercepter le passage; il les arrêtait dans les rues étroites ou dans les escarpemens, et leur opposait, à chaque pas, de nouveaux obstacles, ce qui donna à d'autres troupes, le temps de s'avancer et de tomber sur les derrières des ennemis; enfin il arriva à la porte Zboïliva où quelques centaines de Russes se joignirent à lui. Les Kazanais poursuivis de toutes parts, resserrés et sans espoir de salut, foulant aux pieds les cadavres de leurs compatriotes, parviennent à la muraille; ils font entrer Yediguer dans une tour et demandent à capituler. Le voïévode Dmitri Paletzky, qui se trouvait le plus rapproché d'eux, ordonne aussitôt à ses guerriers de cesser le combat. « *Ecoutez!* leur dirent les Kazanais, » *tant que nous avons eu un gouvernement,* » *nous étions prêts à mourir pour notre prince* » *et pour la patrie. Maintenant Kazan est à* » *vous; nous vous remettons son souverain, vivant et sans blessure: conduisez-le à votre* » *tzar; quant à nous, nous allons descendre en* » *rase campagne pour y vider avec vous la* » *dernière coupe de la vie.* » Ils remirent entre les mains de Paletzky, Yediguer, avec un vieux seigneur qui occupait la première dignité de

1552. Trait héroïque du prince Kourbsky.

Prise de Kazan.

l'Etat, deux *manitchis* ou compagnons du tzar qui avaient été élevés avec lui. A l'instant le combat recommence avec une nouvelle fureur. Les Kazanais, descendus de l'autre côté des murailles, se dirigent d'abord vers la droite du camp; mais accueillis par l'artillerie des retranchemens, ils se replient sur la gauche : là, se dépouillant de leurs pesantes armures et de leurs vêtemens, ils traversent la Kazanka, peu profonde en cet endroit. Nos troupes distribuées, tant dans la forteresse que sur les murs et dans le palais du tzar, se trouvèrent dans l'impossibilité de s'opposer à ce mouvement : les jeunes princes Kourbsky, André et Roman, furent les seuls qui, à la tête d'un petit nombre de cavaliers, se mirent à la poursuite de l'ennemi ; ayant pénétré dans ses masses épaisses, ils en firent un grand carnage. Mais les Tatars, encore au nombre de cinq mille, et les plus intrépides, résistèrent au choc, et se battaient avec la fureur de gens qui méprisaient la mort. Nos jeunes héros et leurs valeureux compagnons furent repoussés ou plutôt tombèrent, blessés ou morts, sur le champ de bataille; les Tatars continuant leur retraite, au travers de la plaine, arrivèrent jusqu'à un marais où la cavalerie ne pouvait pas les poursuivre, et se jetèrent dans une épaisse forêt : ce n'était plus qu'un faible dé-

bris, mais l'étonnante valeur et le désespoir furieux de ces guerriers les rendaient dangereux encore. Le tzar envoya les princes Mikoulinsky, Michel Glinsky et Tchérémétief, avec de la cavalerie légère, de l'autre côté de la Kazanka, pour les tourner et leur couper la retraite dans la forêt; ces voïévodes les eurent bientôt atteints, et ils achevèrent de les détruire. Aucun d'eux ne voulut se rendre, et il ne s'en échappa que quelques uns, encore étaient-ils couverts de blessures.

La ville, tombée au pouvoir des Russes, était en flammes sur plusieurs points; le combat avait cessé; mais le sang coulait encore, et les vainqueurs irrités, massacrant tous ceux qu'ils rencontraient dans les mosquées, dans les maisons, dans les logemens pratiqués sous terre, ne faisaient prisonniers que les femmes, les enfans et les seigneurs kazanais. Les cours du palais, les rues, les murs et les fossés profonds étaient encombrés de cadavres; la plaine en était jonchée jusqu'à la Kazanka, dont les eaux en charriaient aussi un grand nombre. Le bruit de l'artillerie ou des armes à feu ne se faisait plus entendre; mais à ces effrayantes détonations, avaient succédé le fracas de l'arme blanche, les gémissemens des mourans et les cris des vainqueurs. Alors le prince Michel Vorotinsky, commandant en chef

de l'armée, fit dire à Jean : « *Prince, réjouis-*
» *sez-vous, votre bravoure et votre fortune ont*
» *enchaîné la victoire. Kazan est à nous! son*
» *tzar est en votre pouvoir; le peuple est détruit*
» *ou prisonnier; d'innombrables richesses sont*
» *tombées entre nos mains. Nous attendons vos*
» *ordres!* » *Que l'on glorifie le Très-Haut*,
s'écria Jean, en levant les mains au ciel. Il ordonna de chanter un *Te Deum* auprès de l'étendard sacré; et ayant, de ses propres mains, planté la sainte croix, il désigna ce lieu pour la fondation du premier temple chrétien. Le prince Paletzky lui présenta Yediguer, auquel le tzar dit avec l'expression de la bonté : « *Infortuné! vous*
» *ne connaissiez donc pas la puissance de la*
» *Russie et la perfidie des Kazanais?* » Encouragé par la douceur du monarque, le prince détrôné s'agenouilla, lui exprima son repentir, le suppliant de lui accorder sa grâce. Jean lui pardonna; puis serrant dans ses bras le prince Vladimir, Schig-Alei et les généraux, il reçut avec la plus grande affabilité leurs joyeuses félicitations, attribuant toute la gloire de cette mémorable journée à Dieu et à leur bravoure. Il chargea ensuite les boyards d'adresser, en son nom, à l'armée entière, les louanges que méritait sa valeur et de distribuer

Élévation de la Ste. Croix à la porte principale.

Entrée du tzar à Kazan.

des grâces. Aussitôt que l'on eut déblayé la rue qui, de la porte Mouraleï, s'étendait jusqu'au palais du tzar, il fit son entrée à Kazan, précédé des voïévodes, des gentilshommes et de son confesseur qui tenait en main le saint crucifix, et suivi immédiatement du prince Vladimir et de Schig-Alei. Un grand nombre de Russes, jusqu'alors prisonniers des Kazanais, devenus libres, étaient rassemblés à la porte. Aussitôt qu'ils aperçurent le tzar, ils tombèrent la face contre terre, en s'écriant : « *O notre sauveur, vous nous avez délivrés de l'enfer! et vous ne vous êtes pas épargné pour arracher au malheur de pauvres abandonnés!* » Le tzar les fit conduire au camp et recommanda que l'on eut d'eux le plus grand soin, qu'ils fussent même nourris de sa table. Le spectacle de mort qui frappait ses yeux, ces cadavres amoncelés qui encombraient les rues, excitèrent son attendrissement. Il ne put retenir ses larmes, et dit en désignant ceux des Kazanais : « *Ils ne sont pas chrétiens, mais cependant ce sont des hommes nos semblables!* » A la vue des Russes que la mort avait moissonnés, il adressa au ciel de ferventes prières pour ces nobles victimes du salut public. A son arrivée au palais, les boyards, les généraux, tous les guerriers, renouvelèrent leurs

Les prisonniers russes sont mis en liberté.

félicitations. Ils se disaient avec émotion : « *Dans* » *ces lieux soumis, il n'y a qu'un instant, à* » *une croyance sanguinaire, ennemie des chré-* » *tiens, nous voyons maintenant la croix vivi-* » *fiante et notre souverain dans toute sa gloire !* » Pénétrés d'un même sentiment, tous s'empressèrent de rendre grâce à Dieu du triomphe des armes russes. On s'occupa à éteindre le feu, et Jean abandonna à l'armée tout le butin, toutes les richesses de Kazan, tous les prisonniers, le seul Yediguer excepté ; il ne conserva pour lui que ce qui avait appartenu aux tzars, comme la couronne, le sceptre, l'étendard national et les canons. « *Les seules richesses qui peuvent me* » *toucher*, disait-il, *sont le repos et l'honneur* » *de la Russie.* » Il retourna ensuite au camp, où il se présenta à l'armée réunie avec un visage rayonnant de joie. Les guerriers étaient encore couverts de leur sang mêlé à celui des infidèles. Le tzar s'arrêta devant les troupes et leur adressa cette harangue où respirent sa bonté et son attachement pour elles : « *Vaillans guerriers,* » *boyards, voïèvodes, officiers, vous tous qui,* » *dans ce jour solennel, avez soufferts pour la* » *gloire de Dieu, pour la religion, la patrie et* » *votre tzar, vous venez d'acquérir une gloire* » *immortelle. Jamais un peuple n'a développé*

Harangue de Jean à l'armée.

» *autant de bravoure, n'a remporté une aussi*
» *brillante victoire. Vous êtes semblables aux*
» *Macédoniens; vous vous êtes montrés les di-*
» *gnes descendans de ces héros qui, sous les*
» *ordres du grand prince Dmitri, exterminèrent*
» *l'infidèle Mamaï! Comment pourrai-je re-*
» *connaître vos grandes actions?... Et vous, qui*
» *reposez au champ d'honneur, nobles enfans*
» *de la Russie, vous êtes déjà dans les célestes*
» *demeures, au milieu des martyrs chrétiens et*
» *tout resplendissans de gloire. Voilà la récom-*
» *pense que Dieu vous réservait! Mais nous, il*
» *est de notre devoir de transmettre vos noms*
» *aux siècles à venir, et la liste sacrée, qui les*
» *renfermera, sera placée dans le temple du Sei-*
» *gneur, afin qu'ils vivent dans la mémoire des*
» *hommes. Vous qui, baignés de votre sang,*
» *existez encore pour éprouver les effets de mon*
» *amour et de ma reconnaissance; vous tous,*
» *braves guerriers présens à mes yeux, soyez*
» *attentifs à mes paroles, et ajoutez une foi en-*
» *tière à la promesse que je vous fais en ce jour,*
» *de vous chérir, de vous protéger jusqu'à la*
» *fin de ma vie.... Maintenant, couronnés par*
» *la victoire, livrez-vous au repos.* » L'armée
répondit par de bruyantes et joyeuses acclama-
tions. Jean visita lui-même et consola les bles-

sés ; il fit partir sur-le-champ son beau-frère Daniel pour porter cette heureuse nouvelle à la tzarine, au métropolitain et à son frère Youri. La journée fut terminée par un festin que le tzar donna aux guerriers, et tous les boyards furent admis à sa table. Cette fête nationale s'embellissait encore par le souvenir des maux passés, le sentiment de la gloire présente, et les espérances qu'offrait l'avenir.

Festin donné à l'armée.

Le tzar adressa des proclamations aux habitans de toutes les contrées circonvoisines pour leur offrir paix et sécurité. « *Venez sans crainte,* » disait-il, *le passé est oublié, car la perfidie* » *a reçu son salaire. Je n'exige de vous d'autre* » *tribut que celui que vous avez payé jusqu'alors* » *aux tzars de Kazan.* » Les habitans des campagnes, effrayés du sort que venait d'éprouver la capitale, s'étaient dispersés dans les forêts ; mais rassurés par les bienveillantes promesses de Jean, ils revinrent à leurs habitations. Ceux d'Arsk, et après eux les Tchérémisses du pays plat, envoyèrent leurs anciens au tzar pour lui prêter serment de fidélité.

Soumission du district d'Arsk et des Tchérémisses du pays plat.

Le 3 d'octobre les morts furent inhumés, et l'on nettoya entièrement la ville. Le lendemain, Jean, accompagné du clergé, de son conseil et des chefs de l'armée, y fit son entrée solennelle,

Entrée solennelle à Kazan.

et posa, dans un emplacement choisi à cet effet, la première pierre de l'église cathédrale de la Visitation; il fit aussi le tour de la ville, suivi de la sainte croix, et consacra Kazan au vrai Dieu. Les religieux aspergeaient d'eau bénite les rues et les murs des maisons. Appelant la bénédiction du souverain des êtres sur ce nouveau rempart de la foi orthodoxe, ils le suppliaient de préserver ses habitans de toutes maladies, de soutenir leur courage afin qu'il fût à jamais inabordable aux ennemis et qu'il restât toujours la glorieuse propriété de la Russie. Après avoir parcouru toute la ville et désigné les emplacemens des églises, le tzar donna des ordres pour rétablir, au plus vite, les fortifications; ensuite, accompagné de ses dignitaires, il se rendit au palais des tzars, sur lequel flottait l'étendard des chrétiens.

C'est ainsi que Jean vit tomber à ses pieds l'une des principautés les plus considérables des descendans de Genghiskhan, sur les frontières de la Russie actuelle. Fondée sur les ruines de la Bulgarie, dont elle avait englouti les misérables restes, Kazan conserva l'esprit guerrier et dévastateur des Mogols; mais elle adopta le goût du commerce des anciens habitans de ces contrées, où, de temps immémorial, les marchands arméniens, ceux de Perse et d'autres

pays, arrivaient en foule, et jusqu'à ce jour les Tatars de Kazan, descendans de la horde Dorée, ont conservé leurs relations commerciales avec le Levant. Pendant le long intervalle de cent quinze ans, les Russes et les Kazanais furent ennemis infatigables, c'est-à-dire, à dater de leur premier tzar Makhmet, dont l'un des aïeux de notre souverain avait été prisonnier, jusqu'à Yédiguer qui fut le sien. Jean III prenait déjà le titre de tzar des Bulgares et considérait Kazan comme faisant partie de la Russie; mais ce fut sous la fin de son règne que l'on y vit éclater cette terrible révolte qui coûta tant de sang aux Russes, et dont il ne put tirer vengeance. Les traités de paix, renouvelés sans cesse, servaient de prétextes à de nouvelles trahisons, dont l'effet était de semer l'effroi dans la Russie orientale; car les habitans de cette vaste étendue de terrain situé depuis Nijni-Novgorod jusqu'à Perme, étaient continuellement exposés comme les enfans perdus d'une armée. Les vengeances exercées par les Russes, leur occasionaient des pertes considérables en raison des longues marches qu'elles nécessitaient; de sorte que les plus heureuses campagnes se terminaient souvent par la destruction des hommes et des chevaux : ils mouraient accablés par les maladies et les fatigues auxquelles ils

se trouvaient exposés dans ces contrées sauvages, 1552.
occupées par des nations féroces. En un mot, la question de savoir s'il était nécessaire de soumettre Kazan, se rattachait indispensablement à celle-ci: Est-il nécessaire d'assurer le repos et l'existence de la Russie? En général, le bien de l'État, et l'ardeur de la foi, avaient fait naître parmi les vainqueurs le plus vif enthousiasme, et les annalistes parlent de cette conquête avec une chaleur toute poétique: ils invitent les contemporains, ainsi que la postérité, à porter leurs regards sur Kazan, renouvelée au nom de Jésus-Christ, ornée de saintes banières et d'églises orthodoxes; ils la montrent, après un affreux carnage, abandonnée au silence des tombeaux et ranimée ensuite par la présence d'une armée nombreuse, remplie d'allégresse, entourée de trophées et couronnée des lauriers qu'elle venait de cueillir, circulant dans une profonde tranquillité au milieu des rues, des places publiques et des jardins. A ce tableau, ils ajoutent dans leurs récits animés, le spectacle d'un jeune souverain placé sur un trône dont il vient de faire la glorieuse conquête, entouré d'un cercle brillant formé par les grands et les généraux, pénétrés tous de cette grande idée: *Nous avons bien mérité de la patrie!* le ciel même semblait favoriser

Observations sur Kazan.

ce brillant triomphe; l'air était pur, une douce chaleur régnait dans l'atmosphère, et l'automne, sombre et pluvieux pendant la durée du siége, avait fait place à la température du printemps.

Le 6 octobre, le confesseur de Jean et les religieux de Sviajsk consacrèrent le temple de la Visitation. Le lendemain, Jean s'occupa à établir le nouveau gouvernement de la ville et celui des districts. Le prince Alexandre Schouisky fut nommé gouverneur de Kazan, ayant pour adjoint Vassili Serebrianoï. Jean leur donna des instructions écrites, leur laissa quinze cents enfans-boyards, trois mille strélitz avec un nombre considérable de cosaques; et le 11 du même mois, il se prépara à retourner dans sa capitale, contre l'opinion des boyards les plus sensés qui lui conseillaient de différer jusqu'au printemps son départ, ainsi que celui de l'armée, afin d'achever de soumettre le pays, occupé par cinq nations différentes; savoir, les Mordviens, les Tchouvaches, les Votiaks (dans le district d'Arsk), les Tchérémisses, les Bachkirs (dans la partie supérieure de la Kama); beaucoup de leurs campemens n'avaient point reconnu nôtre puissance, et comme plusieurs des Kazanais les plus exaspérés s'étaient rendus chez eux,

Établissement du nouveau gouvernement.

Conseils donnés par les grands.

il était facile d'apprécier les conséquences dangereuses qui pouvaient en résulter. Il existait d'ailleurs, tant à Sviajsk qu'au camp, une quantité suffisante de vivres pour la subsistance de l'armée. Mais, impatient de revoir son épouse et de se présenter à Moscou dans toute sa gloire, le tzar rejeta ces sages conseils, pour satisfaire les désirs de son cœur : sa résolution fut approuvée par les frères de la tzarine et par d'autres officiers qui voulaient aussi se reposer à l'ombre de leurs lauriers. Après avoir entendu la messe dans l'église de la Visitation, et placé ce nouveau pays sous la protection de Jésus-Christ, de la Ste. Vierge, et des saints intercesseurs de la Russie, le tzar partit de Kazan : il passa la nuit sur le bord du Volga, vis-à-vis l'île des Etrangers, et s'embarqua pour Sviajsk. Le prince Michel Vorotinsky conduisit la cavalerie le long des bords du fleuve, pour se rendre à Vassili-Gorod (ville de Vassili); cette route, bien que difficile, ne présentait plus aucun danger.

Retour du tzar à Moscou.

Le tzar ne s'arrêta qu'un seul jour à Sviajsk, où il laissa le prince Michel Schouisky en qualité de gouverneur de ce district; il s'embarqua ensuite sur le Volga, le 14 octobre, au pied des montagnes de Viazova. Arrivé à Nijni, tous les habitans vinrent à sa rencontre, et se mirent à

genoux en versant des larmes de joie. Heureux de se voir à jamais délivrés des terribles incursions des Kazanais, ils glorifièrent le vainqueur par des exclamations qui partaient du fond de leurs âmes, et si bruyantes, que ces *pleurs de gratitude* forcèrent les religieux, que l'on n'entendait plus, à interrompre leurs chants. Alors des ambassadeurs de la tsarine, du prince Youri et du métropolitain, complimentèrent le tzar, et le félicitèrent de l'héritage que Dieu venait de lui transmettre, en lui accordant la souveraineté de Kazan. Jean fit rassembler toutes les troupes qui étaient à Nijni, il leur témoigna les sentimens de reconnaissance dont il était pénétré pour les généreux compagnons de ses travaux; il leur dit qu'il se séparait d'eux jusqu'à une nouvelle occasion de tirer glorieusement le glaive pour la patrie, et les ayant renvoyés dans leurs foyers, il prit par terre le chemin de Balakna et Vladimir. Il rencontra bientôt le boyard Trakhaniot chargé de lui annoncer, de la part d'Anastasie, la naissance d'un fils, le tzarévitch Dmitri. Le tzar, au comble de la joie, sauta à bas de son cheval, et embrassa étroitement Trakhaniot; il rendit graces au ciel, en versant des larmes, et ne sachant comment récompenser sur-le-champ celui qui lui avait annoncé

Naissance d'un tzarévitch.

cette heureuse nouvelle, il lui donna le manteau de tzar qu'il portait, ainsi que son cheval. Jean avait eu deux filles, Anne et Marie ; mais la première était morte à onze mois : il voyait maintenant s'accomplir le vœu secret de son cœur, par la naissance d'un héritier. Ayant dépêché vers Anastasie son beau-frère Nikita Romanovitch, chargé de tendres complimens de sa part, il s'arrêta à Vladimir et à Sousdal, uniquement pour prier dans les temples, et témoigner combien il était sensible à l'amour des habitans qui, de tous côtés, se rendaient sur son passage pour avoir le bonheur de contempler son visage rayonnant de satisfaction. Il visita ensuite le célèbre monastère de Troïtzky, pria sur le tombeau de S. Serge, communia avec les religieux, et le 28 octobre il passa la nuit au village de Taïnisky, où il était attendu par son frère Youri et quelques boyards qui venaient le complimenter. Le lendemain de grand matin il s'avança vers sa capitale chérie, et aperçut sur les bords de la Yaouza une innombrable multitude de peuple : la foule était si grande, que sur un espace de six verstes, depuis la rivière jusqu'aux faubourgs, il ne restait qu'un passage très-étroit pour le tzar et sa garde : c'est ainsi que Jean s'avançait lentement entouré de mil-

1552.

Accueil fait à Jean.

liers de citoyens. Il avait la tête découverte, saluant à droite et à gauche un peuple ivre de joie qui lui baisait les pieds et les mains, qui ne cessait de crier : « *Que le ciel accorde de longues » années à notre pieux tzär, vainqueur des » barbares et sauveur des chrétiens!* » A la place où les habitans de Moscou avaient accueilli jadis l'image miraculeuse de la Vierge de Vladimir, cause du salut de la ville lors de l'invasion de Tamerlan; là où se trouve aujourd'hui le monastère de Stretinsky, le métropolitain, les évêques, le clergé, les boyards, les princes Boulgakof et Morozof, serviteurs du père et de l'aïeul de Jean, l'attendaient, rangés en ordre de procession sous la bannière sacrée. Jean descendit de cheval; il s'inclina devant les saintes images, et s'adressant aux ecclésiastiques, il leur parla en ces termes : « Membres du clergé ortho- » doxe! sage métropolitain! je vous avais prié » d'être les intercesseurs, pour la Russie et son » tzar, auprès du Très-Haut, afin d'obtenir pour » moi, de sa miséricorde, le pardon des » péchés de ma jeunesse, la force de bien gou- » verner la patrie, et le moyen de devenir son » bouclier contre les invasions des barbares; » je vous ai consulté relativement aux perfidies » des Kazanais, et aux mesures à prendre pour

Discours du tzar au clergé.

» en arrêter le cours, éteindre l'incendie de nos
» villages, venger le sang russe versé par les
» infidèles, briser enfin les fers des prisonniers
» chrétiens, et les rendre à la liberté, à la
» patrie, à l'église. Mon aïeul, mon père, et moi
» avons souvent envoyé nos généraux contre eux;
» mais ces expéditions n'ont eu aucun résultat
» utile : enfin, docile à vos conseils, je me suis
» moi-même mis en campagne. Alors un autre
» ennemi, le kkan de Crimée s'est présenté à nos
» frontières, dans l'intention de profiter de
» notre absence pour détruire la chrétienté.
» Mais vous, dignes représentans de l'Église,
» vous vous êtes souvenus de ces paroles de
» l'Évangile : *Veillez et priez, afin de ne pas
» être surpris* : vous avez adressé au ciel des
» vœux que Dieu a exaucés, et le khan, pour-
» suivi par la colère céleste, s'est enfui, couvert
» de honte. Soutenu par l'influence visible de
» vos prières, nous nous sommes avancés contre
» Kazan, et nous sommes parvenus au but
» désiré, par la grâce de Dieu, la bravoure
» du prince Vladimir, celle de nos géné-
» raux et de toute l'armée. Cette ville popu-
» leuse est tombée devant nous : la justice cé-
» leste a fait périr dans un seul moment un
» nombre infini d'infidèles; leur tzar a été fait

» prisonnier, et les étendards du croissant, rem-
» placés aujourd'hui par la sainte croix, ont
» disparu pour jamais de ses murailles. Le dis-
» trict d'Arsk et ceux du pays plat sont tribu-
» taires de la Russie ; les voïévodes moscovites
» gouvernent ces contrées ; et nous, pleins de
» santé et de joie, nous sommes revenus ici,
» devant l'image de la Ste.-Vierge, auprès des
» reliques de nos saints, dans vos sanctuaires,
» enfin au sein de notre chère patrie. Pour vous
» témoigner, ô mon père, ainsi qu'à tout le
» clergé rassemblé en ces lieux, combien nous
» sommes reconnaissans des bienfaits dont
» nous avons été comblés, bienfaits que nous
» devons à vos prières ; moi, le prince Vladimir
» et tous les guerriers, nous vous saluons
» du fond de nos cœurs, avec le plus tendre
» respect. » Aussitôt le tzar, le prince Vladimir
et toute la cavalerie ayant mis pied à terre,
s'inclinèrent profondément. Jean continua ainsi :
« Je vous renouvelle aujourd'hui la prière de
» continuer à intercéder avec zèle auprès du
» trône de Dieu, et à me soutenir de vos sages
» conseils pour me rendre capable de conso-
» lider la foi, la justice, et de faire régner les
» bonnes mœurs dans l'intérieur de l'empire,
» afin qu'à l'ombre de la paix et des vertus, la pa-

» trie, la religion chrétienne deviennent floris- 1552.
» santes, et que les nouveaux sujets de la Russie,
» abjurant leurs erreurs, pour reconnaître le vrai
» Dieu, glorifient avec nous la Sainte-Trinité,
» dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Réponse du métropolitain.

Le métropolite répondit: « O tzar, nous
» sommes émerveillés nous-mêmes de l'abon-
» dance des grâces que le ciel a répandues sur
» nous; nous ne pouvons que nous écrier:
» *Grand Dieu, tu as fait des miracles!* Quelle
» victoire! que de gloire rejaillit sur vous ainsi
» que sur les illustres compagnons de vos ex-
» ploits! quel changement s'est opéré dans le
» sort de la patrie! Les perfides Kazanais ré-
» pandaient la terreur dans toute la Russie; ils
» s'abreuvaient du sang des chrétiens, les en-
» traînaient dans l'esclavage, souillaient et dé-
» truisaient les temples du Seigneur. Les malheurs
» qui nous accablaient ont déchiré votre noble
» cœur; et, rempli d'une confiance inébranlable
» en la toute puissance de Dieu, vous avez juré,
» prince, de nous sauver. Vous vous êtes armé
» sans crainte, exposé à de pénibles travaux, à
» d'imminens périls, prêt à mourir pour la reli-
» gion et la patrie.... Mais le ciel a fait luire sur
» vous les rayons de sa grâce, comme autrefois
» sur Constantin-le-Grand, saint Vladimir, Dmi-

» tri Donskoï, Alexandre Nevsky, dignes souve-
» rains, les élus du Seigneur. Vous avez placé
» votre nom à côté de ces noms illustres, et votre
» gloire est égale à la leur. Kazan, cette ville
» souveraine, semblable à un repaire de serpens
» qui nous menaçaient sans cesse de leurs dards
» venimeux, cette capitale, si malheureusement
» célèbre, est tombée à vos pieds. Vous avez
» écrasé la tête de l'hydre, brisé les fers des mil-
» liers de chrétiens courbés sous le poids de l'es-
» clavage, purifié, par les emblèmes de la vraie
» religion, ces lieux souillés jusqu'alors par ceux
» d'un faux prophète, assuré à jamais enfin la
» tranquillité de la Russie. Sans doute, ce grand
» œuvre est de la main de Dieu; mais il vous en
» a confié l'exécution; car vous vous êtes ressou-
» venu de ces paroles de l'Évangile : *Bon servi-*
» *teur, si tu m'es fidèle dans les petites choses,*
» *je te placerai à la tête des grandes.* Livrez-
» vous à la joie, tzar chéri du ciel et de la patrie!
» le Seigneur vous a non-seulement accordé la
» victoire, mais il vous a fait naître aussi un fils,
» objet de tant de vœux! Jouissez de votre
» bonheur, vous, votre vertueuse épouse, le
» jeune tzarévitch Dmitri, vos parens, vos
» boyards et tous vos guerriers. Vivez en paix
» avec eux dans la ville souveraine de Moscou

» sauvée par la puissance de Dieu, ainsi que dans » tout le reste de l'empire, et que de longues an» nées, une inaltérable félicité, soient le partage » de tous. Quant à nous, ô tzar! en témoignage » de notre gratitude pour vos pénibles travaux » et vos glorieux exploits, nous nous proster» nons devant vous. » A ces mots, le métropolitain, le clergé, les dignitaires et le peuple, tombèrent devant le souverain, la face contre terre; tous les yeux étaient mouillés de larmes, les airs retentissaient de bénédictions et de transports de joie.

Le tzar s'étant alors débarrassé de son armure, endossa le manteau des souverains; il mit un collier auquel pendait une croix, orna sa tête de la couronne des Monomaques, et suivit la procession des saintes images jusqu'au Kremlin, où il entendit la messe dans la basilique de l'Assomption; il salua avec respect et reconnaissance les reliques des saints de la Russie, ainsi que les tombeaux de ses ancêtres, parcourut les autres temples les plus considérables, et s'empressa ensuite de se rendre au palais. La tzarine, encore alitée, ne pouvait aller à sa rencontre. Mais à la vue de son époux, oubliant sa faiblesse et ses maux, transportée de bonheur et de tendresse, elle tomba aux pieds du héros souverain, qui,

en serrant sur son cœur Anastasie et son fils, goûta la plus grande félicité que puisse espérer un mortel.

L'allégresse qui régnait dans la capitale et dans toute la Russie, était à son comble. Les temples, constamment ouverts, étaient remplis d'une foule de peuple qui adressait des actions de grâces au ciel et au souverain. De toutes parts, des sujets empressés accouraient à Moscou pour contempler leur sauveur. Tous les discours roulaient sur la grandeur de ses actions, sur les peines, les fatigues qu'il avait fallu surmonter, les efforts et les ruses de guerre employées durant le siége, le désespoir féroce des Kazanais, la brillante valeur qu'avaient développée les Russes; et dans l'exaltation que produisaient ces récits, on répétait sans cesse : *Nous avons subjugué un royaume! que va-t-on dire dans le monde?*

Fête donnée au palais, et largesses de Jean.

Après quelques jours de bonheur passés au sein de sa famille, Jean donna, le 8 novembre, dans le palais de granit, un grand festin auquel assistèrent le métropolitain, les évêques, les archimandrites, les abbés, les princes Youri et Vladimir, tous les boyards ainsi que les voïévodes qui s'étaient signalés pendant le siége de Kazan. « *Jamais*, disent les annalistes, » *on n'avait vu à Moscou une fête aussi somp-*

» *tueuse, une joie aussi vive et d'aussi grandes* » *libéralités.* » Les largesses de Jean s'étendirent depuis le métropolitain jusqu'au simple guerrier distingué par de glorieuses blessures ou par sa bravoure. Le prince Vladimir reçut pour récompense de riches pelisses et des coupes en or, artistement travaillées; les boyards, les voïévodes, les gentislhommes, les enfans-boyards et tous les guerriers, selon leur mérite, reçurent des habillemens de la garde-robe même du tzar, des velours, des zibelines, des coupes, des chevaux, des armures ou de l'argent. Cette fête dura trois jours, pendant lesquels Jean ne cessa de distribuer, à pleines mains, des marques de sa munificence. D'après le relevé fait à la trésorerie, la valeur de ces présens s'élevait à la somme de quarante-huit mille roubles (à peu près un million de roubles actuels), sans compter les apanages et domaines dont furent gratifiés les officiers de l'armée et ceux de la cour.

Le tzar voulut signaler la prise de Kazan par un monument destiné à en faire passer le souvenir à la postérité; et, à cet effet, il fit construire l'église de la Sainte-Vierge de bon secours. Cet édifice, situé près de la porte Nikolsky, est surmonté de neuf coupoles, et figure encore de

nos jours dans la capitale, comme un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique.

Ce monarque, entouré de gloire, chéri de son peuple jusqu'à l'enthousiasme, conquérant d'un empire, pacificateur de ses États, distingué par la noblesse de ses sentimens et la grandeur de ses entreprises, législateur prudent et sage, n'avait alors que vingt-deux ans : phénomène inoui dans l'histoire des souverains ! Il semblait que Dieu eût voulu étonner la Russie, montrer à l'humanité, dans la personne de Jean, un modèle de singulière perfection, de grandeur et de prospérité, placé sur le trône.... Mais c'est ici que va se former le premier nuage sur la tête de ce jeune souverain, tout rayonnant de gloire !

CHAPITRE IV.

Suite du règne de JEAN IV.

1552 — 1560.

Baptêmes du tzarévitch Dmitri et de deux tzars kazanais. — Peste. — Sédition dans le pays de Kazan. — Maladie du tzar. — Voyage de Jean au monastère de St. Cyrille. — Mort du tzarévitch. — Entretiens graves de Jean avec le ci-devant évêque Vassian. — Naissance du tzarévitch Jean. — Fuite du prince Rostofsky. — Hérésie. — Fin des troubles de Kazan. — Kazan érigé en éparchie. — Soumission du royaume d'Astrakhan. — Ambassades des Khiviens, des peuples de la Boukharie, de Tumen et de Georgie. — Soumission des Tcherkesses. — Relations amicales avec les Nogaïs. — Tributs de la Sibérie. — Arrivée de vaisseaux anglais en Russie. — Affaires de Crimée. — Lettre de Soliman. — Incursion des Tauriens. — Guerre avec la Suède. — Relations avec la Lithuanie. — Rjefsky attaque Islam-Kirmen. — Le prince Vichnevetzky entre au service du tzar et s'empare de Kortitza. — Conquête de Temrouk et de Taman. — Peste dans les campemens Nogaïs et Tauriens. — Zèle de Vichnevetzky. — Propositions d'alliance avec la Lithuanie. — Affaires de Livonie. — Projet important attribué à Jean. — Situation de la Livonie. — Surcroît de puissance de la Russie. — Per-

fectionnement dans l'organisation de l'armée. — Commencement de la guerre avec la Livonie. — Prise de Narva. — Conquête de Neithlos, Adeje, Neühaüs. — Grandeur d'âme du bourgmestre de Dorpat. — Fuite du grand-maître. — Nouveau chef de l'Ordre. — Prise de Dorpat et de plusieurs autres villes. — Ketler s'empare de Ringen. — Les Russes dévastent la Livonie et la Finlande. — Intercessions des rois de Pologne, de Suède et de Danemarck en faveur de la Livonie. — Jean accorde une trève à la Livonie. — Invasion des Tauriens. — Irruption des Russes en Tauride. — Alliance de la Livonie avec Auguste. — Le grand-maître rompt la trève. — Défense glorieuse de Laïs. — Menaces d'Auguste. — Exilé de l'empereur. — Nouvelle dévastation de la Livonie. — Prise de Marienbourg. — Victoire du prince Kourbsky. — Mort de la tzarine Anastasie.

1552. Baptêmes du tzarévitch Dmitri et de deux tzars de Kazan.

AUSSITÔT qu'Anastasie fut relevée de couche, le tzar se rendit avec elle au monastère de Troïtzky, où *Nicandre*, archevêque de Rostof, baptisa Dmitri, auprès de la châsse de St. Serge. Rassasié de gloire terrestre, Jean la couronna par une solennité digne d'un prince chrétien : deux tzars de Kazan, Outemit-Ghireï et Yédiguer,
1553. adoptèrent la croyance du sauveur. Le premier, encore enfant, fut baptisé par le métropolitain dans le monastère de Tchoudof, et nommé Alexandre : le monarque le logea dans son pa-

lais, ordonnant de l'instruire et de l'élever dans la pratique de toutes les vertus. Yédiguer témoigna lui-même un désir ardent de s'éclairer des lumières de la vraie religion, et le métropolitain lui ayant demandé : « *s'il n'était point porté à » cet acte par la nécessité, la crainte ou des » intérêts purement mondains?* » il répondit avec fermeté : « *Non, je ne suis entraîné que » par mon amour pour Jésus-Christ, et ma » haine contre Mahomet!* » La cérémonie sacrée eut lieu sur les bords de la Moskva, en présence du monarque, des boyards et du peuple. Yédiguer, baptisé sous le nom de Siméon, conserva le titre de tzar. On lui assigna un grand hôtel au Kremlin; sa cour était composée de grands, d'officiers et d'un nombre considérable de serviteurs. Il épousa Marie, fille d'André Koutouzof, grand de l'empire; vécut constamment dans les bonnes grâces du tzar, et prouva son attachement sincère à la Russie, en repoussant, comme de vaines chimères, le souvenir du trône qu'il avait perdu, et son ancienne croyance.

1553. 16 février.

Le sort, qui venait de prodiguer à Jean toutes sortes de félicités, lui réservait aussi de cuisans chagrins. L'épidémie meurtrière, appelée *les glandes*, qui, pendant le cours des deux derniers siècles, avait si souvent dépeuplé la Russie, re-

commença ses ravages à Pskof, depuis le mois d'octobre 1552, jusqu'à l'automne de 1553; on enterra dans les cimetières vingt-cinq mille cadavres, sans compter ceux qui reçurent secrètement la sépulture dans les forêts ou les enclos particuliers. Les Novgorodiens, informés de cette maladie, expulsèrent de leur territoire tous les marchands pskoviens, en leur déclarant que, si quelques-uns d'entre eux osaient paraître dans le gouvernement de Novgorod, ils seraient brûlés, ainsi que tous les objets qu'ils auraient apportés. Mais la prudence et la sévérité ne réussirent pas à garantir cette ville de la contagion; car s'y étant manifestée dans le courant d'octobre, elle désola tous les environs, et cinq cent mille âmes en furent victimes; l'archevêque Serapion oubliant, pour porter des consolations aux infortunés, les précautions et les ménagemens, succomba à son pieux zèle. Il fut remplacé dans ces dangereuses fonctions par le moine Pimen, tiré à cet effet de la solitude d'Andréanofsky; il fut installé par le métropolitain, et après avoir, ainsi que le monarque, adressé au ciel de ferventes et solennelles prières, Pimen célébra, avec une pieuse émotion, sa première messe dans le temple de Sainte-Sophie, et sembla avoir émoussé le funeste aiguillon de la peste; au moins,

depuis ce moment, ses ravages diminuèrent sensiblement à Novgorod. 1553.

Sédition dans le pays de Kazan.

Les tristes nouvelles que le tzar reçut de Kazan, contribuèrent aussi à l'affliger; car il apprit qu'il n'avait pas fait encore tout ce qui était nécessaire pour assurer le repos de la Russie. Les habitans des montagnes et ceux du pays plat ayant égorgé les marchands russes, et des gens de boyards qui naviguaient sur le Volga, on parvint à découvrir les coupables auteurs de ces crimes, et l'on en fit exécuter soixante-quatorze; mais ce n'était là que le prélude d'attentats séditieux d'une plus grande importance: les Votiaks et les Tchérémisses de la plaine, ne voulant payer aucuns impôts, prirent les armes, massacrèrent les fonctionnaires russes, et se retirèrent sur une haute montagne naturellement retranchée par des bois; ils battirent les Strélitz, les Cosaques envoyés contre eux, et huit cents Russes perdirent la vie dans cette occasion. Les révoltés élevèrent une redoute sur la rivière de Metcha, à soixante-dix verstes de Kazan, et ne cessaient d'inquiéter, par leurs courses, les contrées montagnardes. Le voïévode Boris Soltikof étant sorti de Sviajsk à la tête d'un détachement de cavalerie et d'infanterie, marcha contre eux; mais tandis que ses troupes étaient

enfoncées dans la neige, les ennemis, munis de larges patins en bois, qui soutenaient le poids de leurs corps, et leur permettaient de se mouvoir facilement, l'entourèrent de tous les côtés; il s'engagea aussitôt un combat long et meurtrier, où, dans la confusion qui résultait de la fâcheuse position des Russes, Soltikof perdit cinq cents hommes. Lui-même fut fait prisonnier et égorgé par les Barbares; il ne s'échappa qu'un très-petit nombre de Russes, qui retournèrent à Sviajsk; et les séditieux, enflés d'orgueil par ces deux succès, s'imaginaient déjà que la domination de la Russie avait cessé dans leurs contrées.

Jean se ressouvint alors du sage conseil que lui avaient donné des capitaines expérimentés, de ne pas quitter Kazan avant l'entier assujettissement de tous ces peuples sauvages. La cour était livrée à un tel découragement, que quelques-uns des membres du conseil osèrent proposer d'abandonner pour jamais une contrée si fatale à la Russie, et d'en rappeler les troupes. Le souverain témoigna un juste mépris pour une pareille pusillanimité; mais au moment où il songeait à réparer la faute qu'il avait commise, il fut inopinément attaqué d'une fièvre inflammatoire, dont les progrès furent si rapides que

la cour, la capitale et la Russie apprirent en même temps et la maladie du monarque et sa situation désespérée. Un effroi général s'empara des esprits, et dans les palais comme dans les chaumières, chacun attribuait à ses propres fautes ce terrible effet de la colère céleste. « *Nos* » *péchés*, disait-on, *doivent être nombreux et* » *irrémissibles, puisque Dieu enlève à la Rus-* » *sie un semblable souverain.* » Le peuple se rendait en foule au Kremlin; on se regardait les uns les autres sans oser s'adresser une question, et on n'apercevait que des visages pâles, des yeux mouillés de larmes; au palais, le désespoir, la confusion étaient inexprimables, et plusieurs boyards se parlant tout bas, disaient que dans cette occurrence fatale, il ne s'agissait pas de pleurer, de se lamenter, mais qu'il fallait plutôt songer à pourvoir au salut de l'empire. Un spectacle déchirant vint frapper les regards des courtians. Michaïlof, secrétaire du tzar, s'approcha du lit de douleur et s'adressant au monarque, qui conservait toute sa connaissance, il lui déclara, avec fermeté, que le moment était venu de songer à faire un testament. Malgré sa jeunesse et l'état florissant de sa santé, Jean avait, plusieurs fois déjà, manifesté cette intention aux personnes qui vivaient dans son inti-

1553.

11 mars.

mité. La proposition de Michaïlof ne lui causa donc aucun effroi, et il ordonna, sans paraître ému, de prendre acte de ses dernières volontés. Il nomma pour son successeur et souverain de la Russie, son fils Dmitri, encore enfant. L'acte ayant été dressé, on résolut de le rendre plus authentique en le faisant confirmer par le serment des principaux dignitaires, qui se rassemblèrent à cet effet dans un salon voisin. On vit alors l'esprit de révolte se manifester parmi les boyards, par un grand tumulte et d'orageuses discussions. Les uns insistaient pour la prestation du serment; d'autres s'y refusaient avec opiniâtreté. Au nombre de ces derniers se trouvait le prince Vladimir, qui accusé de désobéissance par Vorotinsky, lui dit : « *De quel droit osez-vous* » *vous permettre de contrarier ma volonté?—Je* » *fais mon devoir,* répondit Vorotinsky, *et je suis* » *prêt, s'il le faut, à le soutenir les armes à la* » *main, comme un dévoué serviteur de Jean et de* » *Dmitri, mes souverains et les vôtres; ce sont* » *eux et non pas moi qui vous ordonnent de* » *remplir les obligations d'un fidèle russe.* » Jean ayant fait appeler les boyards récalcitrans, leur demanda : « *Qui donc voulez-vous choisir* » *pour votre tzar, puisque vous refusez d'ac-* » *cepter mon fils? Avez-vous oublié votre ser-*

» *ment de ne servir que moi et mes enfans?....*
» *Je suis trop faible pour parler long-temps,*
» ajouta-t-il d'une voix éteinte, *Dmitri, encore*
» *au berceau, n'en est pas moins votre souve-*
» *rain légitime; mais si vous êtes sourds à la*
» *voix de votre conscience, vous en répondrez*
» *devant Dieu!* » Le boyard Jean Schouisky prenant la parole, répondit qu'ils n'avaient pas baisé la croix, parce que le souverain n'était pas devant eux; mais Féodor Adachef, père du favori de Jean, s'expliqua plus catégoriquement, et parla en ces termes : « *Tzar! nous*
» *sommes tous portés de cœur à nous soumet-*
» *tre à vous ainsi qu'à votre fils, mais non*
» *pas aux Zakharin-Yourief, qui sans doute*
» *doivent gouverner la Russie au nom d'un*
» *enfant encore privé de ses facultés intellec-*
» *tuelles. Voilà le véritable objet de nos inquié-*
» *tudes. A combien de maux, de tourmens*
» *n'avons-nous pas été exposés lors du gou-*
» *vernement des boyards, avant que vous ne*
» *fussiez parvenu à l'âge de raison? Il faut*
» *éviter pour l'avenir de pareilles calamités.* »
L'extrême abattement du tzar ne lui permit pas de répondre. Ce prince, aux portes du tombeau, n'était plus qu'un faible mortel : le peuple l'aimait, le pleurait, mais déjà les courtisans,

regardant sa mort comme certaine, ne faisaient plus aucune attention à lui. Ils poussèrent l'oubli des convenances et des principes de la délicatesse, jusqu'à troubler les derniers soupirs d'un mourant. Ils discutaient avec chaleur, criaient même auprès du lit du monarque à l'agonie, et finirent enfin par se séparer en tumulte.

Que prétendaient donc ces audacieux boyards? Peut-être, réellement animés par l'amour de la patrie et du bien public, songeaient-ils avec effroi aux dissensions funestes qui, pour le malheur de la Russie, pouvaient se renouveler dans le conseil, pendant la minorité de Dmitri; et voulaient-ils placer la couronne, non pas sur la tête de Youri, frère de Jean; car cet infortuné, disgracié de la nature, n'avait ni jugement, ni mémoire; mais bien sur celle de Vladimir-Andréiévitch, doué de qualités brillantes. Il avait l'esprit vif, pénétrant, actif, et possédait d'ailleurs beaucoup de bravoure et de fermeté. Un annaliste, en supposant aux boyards les intentions les plus pures et les plus nobles, ne les blâme pas moins, et avec justice, d'avoir voulu intervertir arbitrairement l'ordre de succession à un trône héréditaire, institution sage, confirmée, au temps de Dmitri Donskoï, par un serment solennel; ayant le bien public pour objet, fruit

d'une longue expérience, et cause essentielle de la nouvelle puissance de la Russie. Toutes les lois humaines peuvent avoir de dangereuses imperfections, et, par fois, des résultats pernicieux; mais elles n'en sont pas moins les mobiles de l'ordre social; elles n'en sont pas moins sacrées pour les hommes sages, dont la conduite est dirigée par les principes d'une saine morale; elles sont enfin, dans tous les temps, les plus fermes bases de la stabilité des empires. Ce qui occasionait les prévoyantes inquiétudes des boyards, pouvait ne pas s'accomplir; mais alors même que la minorité du tzar eût causé des malheurs momentanés à la Russie, il valait mieux les supporter encore que d'enfreindre une des principales institutions de l'état, que d'entraîner la patrie dans un abîme de troubles et de discordes, par l'incertitude du droit de succession, droit si important dans les monarchies.

Heureusement, les autres boyards restèrent fidèles à leur conscience et aux lois de leur pays. Le même soir, les princes Mstislafsky, Vorotinsky, Paletzky, Tchérémétief, Morozof, Yourief, et le secrétaire Michaïlof, prêtèrent serment au tzarévitch, ainsi que le jeune ami du souverain, Alexis Adachef. Cependant on rapporta à Jean, que les princes Tcheniatef, Pronsky,

Rostofsky et Obolensky, se déclaraient hautement pour le prince Vladimir, et que dans le palais, ainsi que sur la grande place, ils ne cessaient de crier, à qui voulait l'entendre : « *Qu'il valait » mieux servir un homme fait qu'un enfant, » pour ne plus être obligé de ramper devant les » Zakharin.* » Le souverain, faisant un effort pour rassembler ses dernières forces, voulut voir le prince Vladimir, et l'engager à prêter serment de fidélité; mais celui-ci l'ayant refusé ouvertement, Jean lui dit avec la plus grande douceur : « *Je pénètre vos projets ; craignez » la puissance de Dieu.* » Ensuite, s'adressant aux boyards qui avaient prêté serment : « *Je m'affaiblis, leur dit-il, laissez-moi, et » agissez d'après votre devoir et votre cons- » cience.* » Alors, ils employèrent de nouveau tous leurs efforts pour engager les boyards du conseil à exécuter la volonté du souverain. On leur répondit : « *Nous savons quel est le but de » vos désirs ; vous voudriez devenir les maîtres ; » mais nous n'y consentirons jamais.* » A ces mots ils s'accablèrent d'épithètes injurieuses, se prodiguèrent les noms de traîtres, d'ambitieux ; la colère, la haine fermentaient dans tous les cœurs, et l'on n'entendait que d'insultantes menaces.

Au moment même de cette horrible confusion, le prince Vladimir et sa mère, Euphrosine, avaient rassemblé dans leur palais les enfans boyards, auxquels ils distribuaient de l'argent. Le peuple ne put voir sans chagrin cette conduite insensée, et les seigneurs les plus raisonnables dirent à Vladimir, qu'agir ainsi était insulter à l'affliction générale; qu'il semblait, en quelque façon, célébrer comme une fête la maladie auquel le tzar allait succomber; qu'enfin il n'était pas convenable de faire des largesses au moment où la patrie en pleurs était livrée aux plus vives alarmes. Le prince et sa mère ne répondirent à ces sages remontrances qu'avec dépit, et par des paroles orgueilleuses. Les boyards qui entouraient le souverain refusèrent de laisser approcher de lui son cousin, dont les mauvaises intentions n'étaient que trop apparentes. Dans cette circonstance, Sylvestre se présenta sur la scène. Cet homme extraordinaire avait été jusqu'alors, et pour le bonheur de la Russie, le principal conseiller du tzar, quoique plusieurs seigneurs de la cour éprouvassent un secret mécontentement à voir un simple religieux gouverner l'église et le conseil; car il ne lui manquait que les signes extérieurs de la puissance souveraine et épiscopale, et lui seul dirigeait les

grands, le métropolitain, les juges et les voïévodes; c'était lui qui concevait les projets d'un gouvernement sage, Jean se chargeait de l'exécution. Ce pouvoir, qu'on ne saurait regarder comme illégitime, car il ne provenait que de la juste confiance du souverain dans ce prudent conseiller, pouvait cependant l'éblouir et ternir la pureté de ses intentions ou de ses premiers sentimens; il pouvait faire naître en lui l'amour de la domination avec le désir de se maintenir au même degré de puissance : tentation dangereuse, à laquelle on voit souvent succomber la vertu!

Sylvestre, respecté de tous, sans être généralement aimé, perdait avec le tzar, son existence politique; et bien qu'il réunît l'amour de la patrie à son ambition, il est vraisemblable qu'il penchait en secret pour Vladimir, auquel d'ailleurs il était lié d'amitié. Il est certain qu'en voyant la fureur dont les amis de Jean étaient animés contre ce prince, il s'employa pour lui et leur parla avec chaleur : « *Quel est*, dit-il, *celui* » *de vous assez audacieux pour prétendre éloi-* » *gner un parent de son parent? assez porté de* » *haine contre l'innocent qui veut baigner de ses* » *larmes un malade cher à son cœur, pour le re-* » *pousser?* » Les Zakharin et plusieurs autres ré-

pondirent qu'ils ne faisaient en cela qu'exécuter 1553.
leur serment; que serviteurs dévoués de Jean, de Dmitri, ils ne souffraient point les traîtres. Cette démarche de Sylvestre donna lieu à observer sa conduite et à soupçonner ses intentions.

Le lendemain, le monarque ayant fait appeler encore les boyards, il leur dit : « *Pour la » dernière fois j'exige votre serment. Baisez » la croix en présence de mes intimes boyards, » les princes Mstislafsky et Vorotinsky : je n'ai » plus la force d'en être témoin. Et vous, qui » déjà aviez juré de mourir pour moi ainsi » que pour mon fils, ne l'oubliez pas lorsque » je ne serai plus; ne permettez pas aux traî» tres de s'approcher du tzarévitch; sauvez- » le de leur fureur, fuyez avec lui dans une » terre étrangère, vous abandonnant à la main » de la Providence, qui dirigera vos pas... » Et vous*, dit-il aux Zakharin, *que pouvez- » vous craindre? Les choses sont trop avancées » pour épargner les boyards séditieux, car ils » ne vous épargneront pas, et vous serez les » premières victimes dévouées à la mort. Soyez » fermes, intrépides, et sachez mourir glorieu- » sement pour mon fils et pour sa mère; ne » permettez pas que mon épouse soit exposée » aux indignes traitemens que lui réservent de*

» *perfides sujets.* » Ces paroles produisirent un effet extraordinaire sur l'âme des boyards ; ils frémirent et se retirèrent en silence dans la salle d'entrée, où Michaïlof tenait la croix à côté du prince Vorotinsky. Tous prêtèrent serment avec calme et d'un air attendri, suppliant le ciel de conserver Jean ou de donner à Dmitri les vertus de son père, pour le bonheur de la Russie. Le prince Pronsky fixant Vorotinsky, osa seul lui adresser ces paroles : « *Après le tré-*
» *pas du grand prince Vassili, vous et votre*
» *père fûtes les premiers traîtres, et c'est vous*
» *qui nous sommez aujourd'hui de baiser la*
» *sainte croix!* » Vorotinsky lui répondit, sans s'émouvoir : « *Vous dites vrai ; je suis un traî-*
» *tre qui exige de vous un serment de fidélité à*
» *notre souverain et à son fils ; mais vous,*
» *qui êtes irréprochable, vous refusez de pren-*
» *dre cet engagement.* » Pronsky, confus, prêta serment, sans répliquer.

Mais cette cérémonie sacrée n'était qu'une insuffisante garantie de la fidélité des boyards. Le prince Paletzky, beau-père de Youri et conséquemment allié du souverain, envoya Vassili Barasdin, son gendre, auprès du prince Vladimir et de sa mère, pour leur annoncer que, s'ils voulaient consentir à le mettre en possession de

l'apanage de Youri, qui lui avait été assigné par le testament du grand prince Vassili, il était prêt, lui et plusieurs autres boyards, à embrasser sa cause, à l'aider de tous leurs moyens pour monter sur le trône. Deux autres fonctionnaires d'un haut rang, le prince Kourliatef, ami d'Alexis Adachef, et le trésorier Founikof, étaient également soupçonnés : ils ne s'étaient point présentés au palais pour cause de maladie, et, d'après certains rapports, ils avaient de secrètes intelligences avec le prince Vladimir. Mais lorsque, trois jours après, la tranquillité fut rétablie, Kourliatef se fit porter au palais pour prêter le serment exigé, et Founikof suivit son exemple : quant au prince Vladimir, il se vit forcé lui-même de se soumettre ; par un acte authentique, il s'engagea à ne jamais élever ses prétentions jusqu'à la couronne, et dans le cas où Jean viendrait à mourir, à reconnaître Dmitri comme son légitime souverain. Cependant, la mère de Vladimir refusa long-temps d'apposer à cet acte le sceau du prince ; obligée enfin d'y consentir, sur la demande positive des boyards, elle dit, en remplissant cette formalité : *De quelle valeur peut être un serment arraché par la force ?*

Ces deux journées de troubles et de tumulte augmentèrent, jusqu'au dernier degré, la fai-

blesse du souverain malade ; il semblait plongé dans un état léthargique, avant-coureur de la mort. Mais les voies de la nature sont impénétrables : car, s'il arrive souvent que, dans une maladie violente, la tension extraordinaire des forces physiques fait succomber celui qui en est attaqué, il en résulte aussi par fois une crise favorable qui opère une complète guérison. Il est facile de comprendre l'agitation que divers sentimens devaient répandre dans l'âme de Jean : en général, la jeunesse est attachée à la vie ; mais, en cette circonstance, la mort lui paraissait d'autant plus affreuse, qu'il voyait s'évanouir pour jamais les flatteuses espérances qui animent un souverain vertueux. A cette époque de l'existence, où les facultés morales sont dans leur plus grande vigueur, il se voyait arriver aux portes de la mort et descendre du trône dans la tombe ; pouvait-il s'apercevoir, sans chagrin, du terrible changement opéré dans tout ce qui l'entourait : par exemple, des sujets jusqu'alors dans un respectueux silence, des favoris remplis de zèle, maintenant sans égards pour ses ordres et contrariant ses dernières volontés ; obligé, lui souverain absolu, de dépendre de ceux dont le sort tenait auparavant à une seule de ses paroles, être réduit à les supplier de sauver par la fuite même, la vie

et l'honneur de sa famille : tels étaient les cruelles réflexions qui bouleversaient toutes les facultés de Jean, et irritaient une maladie que son tempérament parvint néanmoins à surmonter : l'extrême agitation de son ame seconda, en les augmentant, les efforts de la nature, et il en résulta une prompte guérison. Cet événement heureux, autant qu'inespéré, excita en général les plus vifs transports de joie : toutefois, il fit naître, dans l'âme de quelques seigneurs, de pénibles inquiétudes. Car, bien que le prince Vladimir et ses partisans eussent enfin consenti à remplir la volonté du tzar par un serment de fidélité à Dmitri, était-il raisonnablement possible de supposer que le souverain oublierait leur révolte et les souffrances auxquelles leurs dissensions avaient livré son âme, dans le moment même où il luttait contre les horreurs de la mort ?..... 1553.

Qu'arriva-t-il de cette complication de circonstances ? Jean, de retour à la vie, ne témoimoigna pas le moindre ressentiment ; il combla tous les boyards de témoignages de sa bonté, et accorda la même confiance à sés anciens amis et conseillers : il éleva à la dignité de boyard, le père d'Adachef qui s'était opposé de la manière la plus positive à l'exécution du testament du tzar ; le prince Vladimir fut également considéré et traité

par lui avec les plus grands égards. En un mot, il oublia tout ce qui s'était passé pendant sa maladie, pénétré de reconnaissance envers le Tout-Puissant qui l'avait si miraculeusement rappelé à l'existence.

Mais, si la physionomie et les discours du tzar annonçaient l'apparence de la modération et de la tranquillité, son cœur n'en conservait pas moins l'atteinte d'une profonde blessure. On lui insinua que non-seulement Sylvestre, mais qu'Adachef même s'était secrètement lié au parti de Vladimir, et quoiqu'il ne doutât point de leur zèle pour ce qui concernait le bien de la Russie, il commença à se méfier de l'attachement qu'ils avaient pour sa personne en particulier. Il leur conserva son estime, mais peu à peu son amitié se refroidit; et comme c'était à eux qu'il se croyait redevable des principaux succès qui avaient illustré son règne, il craignit de paraître ingrat, et ne changea rien à ses procédés pour eux. Six années de sa vie avaient été consacrées à la vertu; il en avait savouré toutes les douceurs et ne voulait point lui être infidèle; il ne se vengea donc pas ouvertement; mais sa clémence lui coûta des efforts, qui par la suite pouvaient céder aux sentimens secrets dont son âme était agitée. Ce qui dût leur nuire infini-

ment dans son esprit, c'est que l'épouse de Jean, qui jusqu'alors, d'accord avec Adachef et Sylvestre, faisait naître dans l'âme du souverain l'amour d'une sainte morale, se détacha entièrement de ces deux amis, et conçut même pour eux une inimitié secrète, s'imaginant qu'ils avaient eu l'intention de la desservir, de la sacrifier, ainsi que son fils et ses frères, à leur ambition personnelle. Il est présumable qu'Anastasie contribua beaucoup à refroidir l'attachement que son époux leur portait. Depuis ce moment il commença à trouver désagréable l'espèce de dépendance dans laquelle il se trouvait vis-à-vis d'eux; quelquefois il avait du plaisir à ne pas se conformer à leurs avis, à ne suivre que sa propre volonté. On assure que l'événement que nous allons rapporter, servit surtout à affermir le tzar dans ses dispositions. 1553.

Voyage de Jean au monastère de St.-Cyrille.

Pour remplir le vœu qu'il avait fait pendant sa maladie, Jean déclara l'intention où il était de se rendre, avec son épouse et son fils, au monastère de St.-Cyrille. Ce voyage lointain ne parut pas une résolution raisonnable à plusieurs de ses intimes conseillers; ils lui représentèrent que ses forces n'étaient point encore entièrement rétablies; que les fatigues de la route pouvaient même être dangereuses pour le jeune Dmitri, et

que des affaires importantes, mais surtout les séditions sans cesse renaissantes dans les contrées de Kazan, réclamaient sa présence dans la capitale. Méprisant ces conseils, il se rendit d'abord au monastère de Troïtzky. Maxime, ce célèbre grec, exilé à Tver sous Vassili, et dont l'innocence avait été reconnue par Jean, qui lui avait rendu la liberté, parvenu à un âge avancé, vivait alors dans ce monastère, livré à la contemplation et à la prière. Le tzar visita la cellule de cet homme vertueux, qui dans le cours de la conversation vint à parler du voyage que le tzar allait commencer. « *Seigneur,* » lui dit Maxime, d'accord, sans doute, avec les conseillers de Jean, « *vous convient-il d'entreprendre*
» *un pénible voyage avec votre jeune épouse et*
» *votre fils, pour errer au loin de monastères*
» *en monastères? Les vœux, désapprouvés par*
» *la raison, peuvent-ils être agréables à Dieu?*
» *Il est inutile de chercher dans les déserts ce-*
» *lui qui est partout, et qui remplit l'univers:*
» *si vous désirez témoigner au ciel votre sincère*
» *reconnaissance, pour les grâces dont il vous*
» *a comblé, faites le bien sur le trône. La con-*
» *quête de Kazan, événement si fortuné pour*
» *la Russie, a cependant causé la perte d'un*
» *grand nombre de chrétiens; les veuves, les*

Mai.

» *orphelins et les mères des guerriers morts au* 1553.
» *champ d'honneur, sont plongées dans l'af-*
» *fliction : songez à les consoler et à sécher*
» *leurs larmes par vos bienfaits. Voilà, voilà*
» *les actions dignes d'un tzar!* » Jean s'obstina à suivre ses projets. On assure qu'alors Maxime lui fit dire par Alexis Adachef, et par le prince Kourbsky, que le tzarévitch Dmitri deviendrait victime de son opiniâtreté. Jean, sans s'effrayer de cette prédiction, partit pour Dmitrof, d'où il se rendit au monastère de St.-Nicolas à Pesnocha; ensuite s'embarquant sur la Yakhroma et successivement sur la Doubna, le Volga, la Cheksna, il parvint enfin au monastère de St.-Cyrille, et revint à Moscou déplorant la perte de son fils qui était mort en route : c'est ainsi que s'était accomplie la prophétie de Maxime !

Juin.

Mort du tzarévitch Dmitri.

Entretien grave de Jean avec le ci-devant évêque Vassian.

Mais une des circonstances les plus importantes de ce voyage, fut l'entrevue de Jean dans le monastère de Pesnocha sur les bords de la Yakhroma, avec Vassian, ex-évêque de Kolomna; ce prélat avait été jadis dans les bonnes grâces particulières de Vassili; mais du temps de la souveraineté des boyards il s'était vu privé de son éparchie, en punition de ses perfidies et de sa cruauté. Sa vieillesse avancée n'avait point adouci son âme vindicative; et quoiqu'incliné

vers la tombe, elle était encore le receptacle de toutes les passions mondaines; il était méchant, et sa haine contre les boyards existait dans toute sa force. Curieux de connaître personnellement un homme qui avait mérité la confiance de l'auteur de ses jours, Jean s'entretint avec lui des choses qui se rapportaient au règne de Vassili, et lui demanda ses avis sur la manière de gouverner l'état d'une manière efficace et avantageuse. Vassian lui répondit à l'oreille : « *Si vous* » *voulez devenir un monarque vraiment absolu,* » *ne cherchez aucun conseiller plus sage que* » *vous-même; ayez pour irrévocable principe* » *de ne jamais recevoir de conseils de personne,* » *mais bien d'en donner aux autres; de com-* » *mander et de ne jamais obéir. Alors vous* » *serez un véritable souverain, terrible aux* » *boyards. Souvenez-vous bien que le conseiller* » *du plus sage des princes finit toujours par le* » *dominer.* » Le poison subtil que distillait ce dangereux discours, pénétra jusqu'au fond du cœur de Jean; il saisit la main de Vassian et la portant à ses lèvres, il lui dit avec une vive émotion : « *Mon père lui-même n'aurait pu me* » *donner un avis plus salutaire!* » Ah! si nous avions pu opposer la voix de la raison à ces paroles de Vassian, nous nous serions écriés :

« *O prince! ne prêtez point l'oreille à ce perfide*
» *conseil, car c'est l'esprit du mensonge, et non*
» *pas celui de la vérité, qui l'a dicté et veut*
» *vous le faire entendre. Il ne s'agit pas seu-*
» *lement d'être assis sur le trône, un souverain*
» *doit régner pour faire le bien : sa vertu, qui*
» *n'est que sagesse humaine, a besoin d'être se-*
» *condée par le concours de plusieurs opinions,*
» *dirigées par l'amour de la patrie : et alors*
» *seulement la nation qu'il gouverne sait ap-*
» *précier la pureté de ses vues, en le voyant*
» *entouré des plus sages conseillers. Un monar-*
» *que qui redoute les gens d'esprit, ne peut*
» *manquer de tomber entre les mains de dan-*
» *gereux intrigans, qui, pour lui complaire,*
» *savent au besoin prendre le masque de la nul-*
» *lité et de la sottise. S'ils ne captivent point*
» *sa raison, ils le subjuguent par ses passions,*
» *et ne le conduisent pas moins au but qu'ils se*
» *proposent. Les souverains ne doivent jamais*
» *craindre les conseillers vertueux et instruits,*
» *mais ils ont tout à appréhender des fourbes et*
» *des hommes à préjugés.* » C'est à peu près avec de semblables réflexions que le prince Kourbsky nous dépeint la pernicieuse influence de la société de Vassian, qui, selon lui, pervertit l'âme du jeune monarque.

Mais son changement ne se fit remarquer qu'après plusieurs années. Long-temps encore il continua à témoigner une sincère estime aux gens vertueux et à suivre les conseils de Sylvestre ; il prodiguait à Adachef les mêmes témoignages d'affection, et l'ayant élevé à une dignité supérieure, il l'adjoignit au secrétaire Michaïlof, pour traiter les plus importantes affaires de la politique. Neuf mois après, Jean fut consolé par la naissance d'un autre fils ; et dans le testament qu'il fit alors, il témoigna la plus grande confiance à son cousin Vladimir, et l'institua, en cas de décès, non-seulement tuteur du jeune tzar, et régent de l'empire, mais encore il le désigna comme son successeur au trône, dans le cas où le tzarévitch Jean viendrait à mourir pendant sa minorité ; de son côté le prince Vladimir jura d'être fidèle à ses devoirs et à sa conscience ; de n'épargner personne, pas même Euphrosine sa mère, dans la supposition de quelques projets nuisibles à la tranquillité d'Anastasie ou de son fils ; de renoncer à tout esprit de vengeance ou de partialité dans les affaires de l'état ; de ne rien conclure sans la participation de la tzarine, du métropolitain et des boyards du conseil ; enfin, de n'entretenir que cent hommes d'armes dans son palais de Moscou. Le tzar s'abandonna comme

Naissance du tzarévitch Jean.

auparavant aux mouvemens de sa clémence, même dans les cas où le châtiment eût été de toute justice. Le prince Siméon Rostofsky, par exemple, s'étant montré, pendant la maladie du souverain, entièrement opposé à sa volonté, vivait dans de continuelles angoisses ; ne se fiant point au calme apparent du tzar, il ne put surmonter ses craintes, et se détermina à fuir en Lithuanie avec ses frères et ses neveux ; afin de s'y préparer un asile, il entama de secrètes négociations avec le roi Auguste et les seigneurs de son conseil. Il découvrit les secrets de l'état, leur donna des conseils pernicieux pour nous, et noircit à leurs yeux le tzar et la Russie. Il envoya au roi, Lobanof-Rostofsky, l'un de ses parens, qui ayant été arrêté à Troïtzky, subit un interrogatoire, duquel résulta la découverte du complot. Le prince Siméon fut lui-même arrêté, et convint de tout, apportant pour excuse sa pauvreté et son défaut de jugement. Les boyards le condamnèrent à mort d'une voix unanime ; mais cédant aux prières du clergé, le tzar commua la sentence portée contre lui : il fut exposé dans la place publique, et ensuite envoyé à Belozersk, où il fut renfermé.

1553.

Fuite du prince Rostofsky.

Une affaire d'un autre genre fut encore une nouvelle preuve de la clémence de Jean. On

lui annonça qu'une hérésie dangereuse avait pris naissance à Moscou, où un certain Machkin prêchait une doctrine entièrement opposée aux maximes du christianisme, rejetant les mystères de notre croyance, la divinité du Christ, les actes des conciles et la canonisation des saints. On lui fit subir un interrogatoire, mais il se renferma dans un système de dénégation formelle, soutenant que ses principes étaient ceux d'un véritable chrétien; jeté bientôt dans une étroite prison, la mélancolie s'empara de lui; il découvrit son hérésie à Gérassim et à Théophile, religieux du monastère de St.-Joseph, et après leur avoir développé les principes de sa doctrine, il désigna, comme ses complices, Jean et Grégoire Borissof, le moine Belobaef et plusieurs autres personnes : il ajouta que l'apothicaire Litvin et André Khotéief, tous deux catholiques, étaient les auteurs de sa perversion, et que certains moines, avec lesquels ils étaient intimement liés, lui avaient déclaré que telle était leur opinion concernant Jésus et les saints; enfin, que Kassian, évêque de Rézan, approuvait leurs mœurs, etc. Le tzar, le métropolite et le synode, ayant convaincu les hérétiques, dédaignèrent d'employer contre eux des châtimens trop rigoureux; on les condamna sim-

Hérésie.

plement à la prison pour les empêcher de scandaliser le peuple ; quant à l'évêque Kassian, comme il était frappé de paralysie, on le laissa en repos.

Ainsi, après avoir prouvé que la maladie et les chagrins n'avaient point changé son cœur, et que, s'élevant au-dessus des passions vulgaires, il savait oublier les offenses personnelles les plus sensibles, Jean s'occupa avec ardeur des affaires du gouvernement, dont la plus importante était le rétablissement de la tranquillité dans le pays de Kazan. Il envoya sur la Kama, Daniel Adachef, frère d'Alexis, avec des enfans boyards et d'autres troupes ; les princes Mikoulinsky, Tchérémétief et Kourbsky, illustres par leur bravoure, dirigés sur Kazan avec des corps considérables, ouvrirent la campagne en hiver, par un froid rigoureux, et ne cessèrent, pendant un mois entier, de manœuvrer dans les environs de la Kama et de la Metcha ; ils détruisirent la redoute construite par les révoltés, et s'avancèrent jusqu'aux frontières de Viatka et des Bachkirs ; il ne se passait pas un seul jour sans livrer quelque combat au milieu d'épaisses forêts ou de déserts couverts de neige ; dans ces engagemens continuels, l'ennemi perdit dix mille hommes tués et six mille tatars faits pri-

1553 — 1557. Les révoltés de Kazan rentrent dans le devoir.

sonniers, ainsi que quinze mille femmes et enfans. Au nombre des morts se trouvaient deux des plus terribles ennemis de la Russie, le prince Yapantcha et Aleka, l'un des chefs des Tchérémisses. Tandis que ces voïévodes voyaient leur expédition couronnée de succès, les princes Mstislafsky et Michel Glinsky, de leur côté, répandaient la terreur dans les plaines de Kazan; mille six cents des plus distingués parmi les Tatars, princes, mourzas et autres, tombèrent entre leurs mains, et furent tous mis à mort. Pour prix de leur infatigable zèle, les voïévodes et les officiers reçurent du tzar des médailles en or: ce qui, à cette époque, était la plus flatteuse des récompenses. Les guerriers les plaçaient sur leur poitrine au lieu des croix et des ordres qui les remplacent de nos jours. Cependant la rébellion n'était point encore étouffée; les fuyards de Kazan, cachés dans des lieux plus ou moins rapprochés, soulevaient le peuple, massacraient ou pillaient, sur le Volga, nos marchands et nos pêcheurs; ils construisaient des forts et cherchaient à rétablir leur indépendance. Mamitch-Berdeï, l'un des chefs du pays plat, avait amené avec lui un certain prince des Nogaïs, auquel il accordait le titre de tzar; mais reconnaissant bientôt qu'il était incapable de régner, et qu'il

manquait de résolution, il le tua de sa propre main, lui coupa la tête, et l'ayant placée sur un arbre élevé, il lui adressa ces paroles : « *Nous » t'avions nommé tzar pour faire la guerre et » remporter des victoires ; mais toi et ta cava- » lerie vous n'avez fait autre chose que dévorer » nos subsistances : maintenant ta tête peut » régner sur ce trône élevé !* » Ce chef dangereux qui ne cessait d'exciter les habitans des montagnes à la révolte, fut attiré par eux dans une embûche : ils l'invitèrent amicalement à se rendre à un festin, et s'étant emparé de lui, ils l'envoyèrent à Moscou; le tzar, pour les récompenser de cette action, diminua leurs impôts. Le pays d'Arsk renouvela, à plusieurs reprises, ses sermens, suivis de nouvelles trahisons, et les habitans du plat pays furent les plus obstinés dans leur révolte. Pendant cinq années consécutives, les Russes, le feu et le fer à la main, dévastaient cette malheureuse contrée; mais si l'on ne faisait aucun quartier aux traîtres, le tzar accordait des récompenses à ceux qui étaient demeurés fidèles : plusieurs Kazanais embrassèrent le christianisme ; d'autres, encore attachés à la croyance de leurs pères, n'en étaient pas moins dévoués à la Russie. On leur concéda des terres labourables, des prairies, et toutes les choses né-

cessaires à l'économie rurale. Enfin les efforts des rebelles commencèrent à s'affaiblir : aucun de leurs chefs n'échappa à la mort, et sur les ruines de leurs forts on en éleva de nouveaux qui furent occupés par les Strélitz, les Votiaks et les Tchérémisses; bientôt les Bachkirs des contrées les plus lointaines, ayant demandé grâce, en offrant de payer tribut, Jean fit partir, en 1557, Simon Yartzof pour ce malheureux pays, qui n'offrait plus que des monceaux de cendres et des tombeaux : il le chargea de déclarer, en son nom, aux habitans, que les horreurs de la guerre avaient cessé, et que désormais ces peuples pouvaient vivre dans un heureux repos, comme de fidèles sujets de la Russie. Il accueillit avec bienveillance ceux de leurs anciens, députés à Moscou, et leur fit délivrer un diplôme.

Depuis cette époque, la Russie resta en paisible possession de Kazan, qui conserva le nom de royaume dans les titres accordés à nos monarques. En 1555, d'après une décision solennelle du clergé, le tzar érigea en évêché ce pays nouvellement chrétien, et y plaça un prélat qui ne le cédait en ancienneté qu'à celui de Novgorod; le clergé de Sviajsk, de Vassili-Gorod et de Viatka dépendait de son éparchie : on assigna pour son entretien, ainsi que pour les autres dé-

Erection de l'évêché de Kazan.

penses de l'église, la dîme des revenus des Kazanais. Le premier archevêque qui y fut appelé était Goury, abbé du monastère de Sélijarof. Cet homme vertueux, placé comme un saint au catalogue de ceux de notre église, développa le zèle le plus ardent dans ses nouvelles fonctions, et répandit, sur son diocèse, les lumières de la religion par des moyens dignes d'un véritable chrétien, c'est-à-dire, en prêchant et donnant l'exemple de toutes les vertus. De son côté, le prince Pierre Schouisky, gouverneur de Kazan, illustra son administration par le bon ordre qu'il réussit à y rétablir, au moyen de sages institutions civiles; il fit disparaître les traces des dévastations auparavant exercées; il rétablit la tranquillité et rendit florissant le commerce, l'agriculture. Les domaines des tzars, ceux des princes furent concédés à l'archevêque, aux monastères et aux enfans-boyards. 1553 — 1557.

Conquête du royaume d'Astrakhan.

Bientôt après, une nouvelle conquête plus facile, mais non moins glorieuse, fut ajoutée à celle de Kazan. Atel ou Balanguiar, située près de l'embouchure du Volga, existait dès la plus haute antiquité, avant même la fondation de l'empire de Russie. Cette ville des Khozars, célèbre par son commerce, appartenait dans le treizième siècle à Alanam, surnommé Sou-

merkand ; elle est désignée dans nos annales par le nom d'Astorokan et se trouvait dépendre de la Horde d'or ; depuis la décadence de celle-ci, elle était devenue la capitale de khans particuliers, issus de la race des princes nogaïs : opprimés par les Tcherkesses et les Tauriens, ces faibles khans, sans puissance militaire, recherchaient avec soin l'alliance des souverains de Russie, et Yamgourtchéi, le dernier d'entre eux, consentit même à devenir tributaire de Jean, ainsi que déjà nous en avons fait mention ; mais séduit par les offres de protection du sultan, il joua de ruse et viola ses promesses, en se joignant à Devlet-Ghireï et à Youssouf, prince nogaï, animé de haine contre les Russes en raison de la captivité de sa fille Sumbeka et de son petit fils, chassé par eux du trône de Kazan. Les ambassadeurs moscovites ayant été insultés à Astrakhan, où l'on poussa l'oubli du droit des gens jusqu'à les retenir comme prisonniers, le tzar profita de cette circonstance pour récupérer cette ancienne propriété de la Russie ; car, selon l'opinion des écrivains contemporains, Mstislaf, fils de Vladimir, devait avoir régné sur Astrakhan, qu'ils considéraient comme l'ancienne Tmoutorokan, se fondant en cela sur la ressemblance des noms. Les mourzas nogaïs, Islam et autres, ennemis

de Youssouf, confirmèrent Jean dans cette résolution et le supplièrent de rétablir à Astrakhan, Derbich, leur parent, souverain de cet état avant Yamgourtchéi, mais qui, depuis, en avait été dépossédé, offrant de le seconder de tous leurs moyens. Le tzar ayant accueilli leur demande, fit venir Derbich des campemens nogaïs, où il se trouvait alors, et il partit, en 1554, accompagné d'une armée peu nombreuse, mais choisie : elle était composée de gentilshommes de la garde, de milices, de l'élite des enfans-boyards, de Strélitz, de Cosaques et de Votiaks. Le prince Pronsky-Chemiakin et le chambellan Ignace Vechniakof, illustre par sa bravoure, en étaient les chefs. L'armée parvenue le 29 juin sur la terre ferme entourée des bras du Volga, Chemiakin détacha en avant le prince Viazemsky, qui battit, aux environs de l'île Noire, quelques centaines d'ennemis avancés pour reconnaître nos forces. On apprit des prisonniers que Yamgourtchéi était en position à cinq verstes au-dessous de la ville, et que les Tatars étaient campés dans les îles. En descendant le Volga, les Russes voguèrent vis-à-vis Saraï, jadis résidence de Bâti, où, pendant l'espace de deux cents ans, nos souverains avaient été obligés de s'humilier aux pieds des khans de la Horde d'or : mais cette antique capitale ne

présentait plus que des ruines. Le souvenir d'une ancienne honte est moins douloureux à une époque de gloire, que ne le serait celui d'une splendeur passée dans des temps d'humiliation!.... Ces contrées, autrefois si terribles, hérissées de piques et livrées au tumulte des armes, étaient devenues le séjour de la faiblesse et de la lâcheté. Comme le tzar et les habitans avaient pris la fuite, Chemiakin entra, le 2 juin, dans la ville d'Astrakhan entièrement déserte, et Viazemsky trouva dans le camp de Yamgoutchéi un assez grand nombre de canons et de mousquets abandonnés. On se mit, de tous côtés, à la poursuite des fuyards, dont les uns furent tués et les autres ramenés dans la ville, afin de donner des sujets à Derbich qui venait d'être couronné dans une capitale dépeuplée. Yamgourtchéi, accompagné de vingt guerriers, s'enfuit à Azof : on ne put atteindre que son épouse, sa fille, ainsi qu'un assez grand nombre de dignitaires distingués, qui offrirent tous de servir Derbich, de se soumettre à la dépendance de la Russie, ne demandant que la vie et leur liberté individuelle. On les présenta au tzar, qui leur ordonna de s'établir dans la ville, et laissa retourner le peuple à ses campemens. On rassembla à peu près cinq cents princes et mourzas, environ dix mille hommes du peuple auxquels on

fit prêter serment de rester soumis à Jean, de reconnaître sa souveraine autorité et de lui envoyer un tribut annuel de quarante mille altines et de trois mille poissons; ils promettaient également, en cas de mort de Derbich, de ne pas se choisir un nouveau tzar, mais d'attendre celui que Jean, ou ses successeurs, voudraient bien leur donner. Il était stipulé dans l'acte authentique et muni d'un sceau, que les Russes auraient le droit de pêche dans le Volga, depuis Kazan jusqu'à la mer, aussi bien que les citoyens d'Astrakhan, et cela, sans payer aucune taxe, sans avoir besoin d'exhiber une permission. Après avoir rétabli l'ordre, on laissa dans la ville, autant pour la sûreté de Derbich que pour observer sa conduite, un corps de Cosaques sous les ordres d'un gentilhomme nommé Tourguénief. Cette expédition ainsi terminée, le prince Chemiakin et Vechniakof reprirent le chemin de Moscou, emmenant avec eux cinq tzarines prisonnières, ainsi qu'un grand nombre de captifs russes dont on venait de briser les fers.

Le tzar reçut la nouvelle de ce succès le 29 octobre, jour même de sa naissance, qu'il célébrait avec le métropolitain et toute la cour dans le village de Kolomensk : il en témoigna beaucoup de joie, ordonna de chanter un *Te Deum*, et

récompensa généreusement ses généraux. Il alla à la rencontre des tzarines prisonnières, les accueillit avec une extrême bonté, et d'après la prière que lui en adressait Derbich, il les renvoya à Astrakhan, excepté cependant la plus jeune, qui en route était accouchée d'un fils : ils furent tous deux baptisés à Moscou : le fils reçut le nom de Pierre, sa mère celui de Julienne, et, peu de temps après, Jean lui fit épouser un gentilhomme distingué, nommé Zacharie Pletchéïef.

Astrakhan ne fut pas long-temps gouvernée par son propre tzar : bientôt la perfidie de Derbich fit reconnaître la nécessité d'y établir le gouvernement russe ; car il n'existe point de terme moyen entre l'indépendance ou l'entière soumission d'une puissance. A l'aide de nos Cosaques, Derbich repoussa Yamgourtchéi, qui, secondé par les Tauriens et les fils d'Youssouf, prince des Nogaïs, avait fait une tentative pour soumettre Astrakhan ; ensuite il songea à trahir les Russes, sans avoir égard à la bonté de Jean, qui avait remis à son peuple le tribut de la première année. Il entra en intelligences secrètes avec le khan Devlet-Ghireï, et accueillit Kasboulat, tzarévitch de Crimée, qu'il nomma Kalga. Le chef des Strélitz, Jean Tchérémissinof,

fut envoyé, avec un nouveau renfort de troupes, pour punir le perfide : alors levant le masque, Derbich fit sortir tous les habitans de la ville, se réunit aux troupes des Nogaïs et des Tauriens, et commença audacieusement les hostilités, tirant son courage du petit nombre de Russes qui pouvaient s'opposer à lui. Mais nous avions dans Ismaël, prince des Nogaïs, un ami sincère et dévoué, et c'était à ses sollicitations que l'ingrat Derbich devait la couronne : il se joignit à Tchérémissinof; et Derbich, complétement battu, se réfugia à Azof, ainsi que l'avait fait Yamgourtchéi. Alors tous les habitans, certains d'être en sûreté, retournèrent à Astrakhan et dans les campemens circonvoisins; ils prêtèrent serment à la Russie, sans songer à la trahir de nouveau, car ils étaient satisfaits de leur sort sous l'influence d'un puissant empire, en état de les défendre contre les Tauriens et les Nogaïs. Tchérémissinof leur rendit leurs anciennes propriétés, les îles, les terres labourables; il n'exigea d'eux qu'un léger impôt, déploya dans tous les actes de son autorité une sévère probité, et s'attira l'amour, la confiance de tous; en un mot il se conduisit de manière à concilier le bien-être des habitans avec les intérêts de la Russie.

Depuis cette époque, lorsque le tzar apposait son nom dans les actes publics, on y désignait toujours l'année qui avait vû s'accomplir la conquête de Kazan et d'Astrakhan; et certes ces événemens sont les plus glorieux de notre histoire du moyen âge. Le titre pompeux de conquérant de plusieurs empires entoura Jean, aux yeux des Russes contemporains, d'une incomparable gloire, et donna un certain degré d'élévation à leurs idées, car il stimulait l'amour-propre national, en même temps qu'il entretenait en eux des sentimens de fierté, faits pour causer l'étonnement des étrangers, qui ne pouvaient en pénétrer la cause. Ils ne voyaient, en effet, que des imperfections dans notre organisation civile, comparée à celle des autres nations européennes, et ne savaient établir aucune différence entre la situation de la Russie, du temps de Vassili l'aveugle, et l'importance qu'elle avait acquise sous Jean IV, comme s'ils avaient pu ignorer que le premier de ces princes n'avait que cinq mille guerriers pour sa défense, tandis que l'autre s'emparait d'un état puissant avec un simple détachement de troupes légères, sans avoir besoin de déployer, dans cette entreprise, toutes les forces dont il pouvait disposer. Cependant ces nuances remarquables s'étaient établies

dans l'intervalle d'environ un siècle, et il était tout naturel que la nation tirât vanité de ce rapide accroissement de grandeur : on ne doit pas s'étonner davantage, si les étrangers étaient hors d'état d'apprécier, à leur juste valeur, les prodigieux succès de l'ancienne Russie : nous mêmes, nous ne pourrions y parvenir, si nous n'étions pas pénétrés des causes qui les ont amenés, et si nous voulions absolument établir un parallèle entre les événemens et les actions de cette époque, avec ce qui s'est passé de nos jours, où tout a changé de face ; car l'accroissement de nos moyens peut se comparer à une plante dont la semence, qui germait alors, est parvenue depuis à une vigoureuse maturité. De grands efforts produisent nécessairement de grands résultats, et l'on peut avancer qu'il est plus difficile de poser les premiers fondemens d'un empire, que de perfectionner son organisation.

La Russie, en reculant les limites de son territoire jusqu'à la mer Caspienne, avait non-seulement acquis de la gloire et une éclatante renommée, mais elle s'était procuré en même temps une nouvelle source de richesses et de puissance par son commerce, ainsi que par l'accroissement de sa prépondérance politique. Le

1553 — 1557. bruit des armes avait éloigné d'Astrakhan les marchands étrangers; mais ils y revinrent aussitôt que la tranquillité et l'ordre furent rétablis : ils accouraient de Chamakha, Derbent, Chafkal, Tumen, Khiva, Saraïtchik, avec toutes sortes de marchandises, et versaient sans aucune difficulté, dans le trésor du tzar, les droits établis. Les tzars de Kkiva et de la Boukharie envoyèrent à Moscou des personnages distingués avec des présens, à l'effet d'attirer sur eux la bienveillance de Jean, et d'obtenir la liberté de commerce avec la Russie. Les pays de Chafkal, de Tumen et de Georgie, témoignaient également le désir de se ranger sous notre dépendance; et les princes Tcherkesses, après avoir prêté serment de fidélité au tzar, demandaient qu'il les aidât à porter la guerre sur le territoire du sultan et en Tauride. Jean leur répondit que la Russie était en paix avec le sultan, mais qu'il les défendrait de tout son pouvoir contre le khan Devlet-Ghireï. La doctrine du Sauveur répandue entre la mer Noire et la mer Caspienne, dans les temps les plus reculés de l'empire de Bizance, n'était pas encore entièrement éteinte dans ces contrées; quelques traditions obscures, quelques cérémonies s'y étaient conservées, et depuis que la Russie avait étendu sa

Ambassade de Khiva, de la Boukharie, de Chafkal, de Tumen, de Georgie.

Soumission des Tcherkesses.

puissance sur ces contrées, le souvenir du christianisme s'y était ranimé, ainsi que l'amour qu'il inspirait. Les princes envoyaient leurs enfans à Moscou pour y être baptisés : ils priaient le tzar de faire soigner leur éducation, et plusieurs d'entre eux adoptèrent même le christianisme. Les fils des princes Sibok et Temrioukof apprenaient à lire et à écrire au palais du Kremlin, avec le fils de Sumbeka. Le souverain, qui voulait reconnaître la fidélité des Nogaïs à observer l'alliance conclue avec la Russie, leur permit de parcourir, en hiver, les contrées voisines d'Astrakhan, où ils trafiquaient sans obstacles. Le prince Ismaël ayant tué son frère Youssouf, écrivait à Jean de la ville de Saraïtchik : « *Ton » ennemi n'existe plus ; mes neveux et mes en- » fans ont, d'une voix unanime, remis entre » mes mains les rênes du pouvoir : je domine » sur tous les campemens.* » Il conseilla aux Russes de construire un fort sur la presqu'île qui s'étend entre les bras du Volga, et un autre sur l'Irgis, dans le gouvernement actuel de Saratof, où erraient quelques mourzas nogaïs, qui se refusaient à reconnaître sa domination et à devenir nos amis. Jean confirma ces relations amicales par des présens et des procédés obligeans; mais il ne voulut point consentir à ce que dans

Relations amicales avec les Nogaïs.

ses lettres, Ismaël lui donnât le nom de *frère* ou de *père*, considérant ces épithètes comme peu compatibles avec la dignité d'un monarque Russe.

La renommée publia nos conquêtes jnsques dans les contrées lointaines de la Sibérie, qui ne comprenait alors que la partie moyenne du gouvernement actuel de Tobolsk, depuis long-temps déjà connue à Moscou par les relations établies avec les Yougres et les Permiens, nos tributaires. Ce pays était soumis à des princes mogols, qui descendaient de Schiban, frère de Bâti. Il est vraisemblable qu'ils avaient eu autrefois des relations avec la Russie, et qu'ils se reconnaissaient, en quelque façon, sous la dépendance de son puissant tzar, car l'on voit qu'en 1554, Jean prenait, dans les actes, le titre de souverain de la Sibérie; mais les annalistes n'en font aucune mention jusqu'en 1555. Ce fut alors que Yediguer, prince de Sibérie, envoya deux de ses officiers à Moscou pour complimenter le tzar au sujet de la conquête de Kazan et d'Astrakhan. Cette ambassade ne se borna point à de simples démonstrations de politesse : Yediguer proposa de payer tribut aux Russes, à condition qu'ils maintiendraient la tranquillité et la sûreté de son pays. Le tzar as-

sura les ambassadeurs de sa bienveillance, et après avoir reçu d'eux un serment de fidélité, il leur fit délivrer un diplôme qui le constatait. Ils déclarèrent que la Sibérie comptait trente mille sept cents habitans, et Yediguer s'engagea à nous fournir une capitation annuelle, composée d'une peau d'écureuil et d'une zibeline. Le fils du boyard Dmitri-Kourof fut envoyé en Sibérie pour recevoir le serment du prince et du peuple, et revint, en 1556, avec un nouvel ambassadeur d'Yediguer; mais il n'apporta que sept cents zibelines, au lieu des trente mille stipulées. Yediguer écrivait que son territoire ayant été ravagé par le tzarévitch de Schiban, il lui était impossible d'en fournir davantage. Cependant Kourof affirma le contraire, et le tzar ordonna de mettre l'ambassadeur en prison. Enfin, en 1558, Yediguer livra le tribut complet, en assurant qu'à l'avenir il serait exactement acquitté. C'est ainsi que la Russie se fraya, dans le nord de l'Asie, une route à d'immenses possessions, qui n'étaient encore connues d'aucun géographe, et dont l'histoire n'avait jamais fait mention.

Cette époque mémorable du règne de Jean fut célèbre encore par l'intime alliance que contracta la Russie avec l'une des puissances les plus

1553 — 1557. considérables de l'Europe; l'Angleterre, placée au-delà des bornes de son horizon politique, la connaissait à peine, et seulement d'après quelques notions incertaines, lorsque, tout à coup, ses vaisseaux pénétrèrent dans les contrées les plus lointaines et les moins connues de l'empire de Jean. Elle en retira de grands avantages, en procurant à la Russie de nouveaux moyens de s'enrichir, et en contribuant à sa civilisation.

Arrivée de vaisseaux anglais en Russie.

La Grande-Bretagne n'était point encore une puissance maritime du premier ordre, mais elle visait déjà à ce but et devenait, pour l'Espagne, le Portugal, Venise et Gênes, une rivale dangereuse. Comme elle avait formé le projet de se frayer la route de la Chine et des Indes, par la mer Glaciale, elle envoya, en 1553, sous le règne du jeune Edouard VI, trois vaisseaux dans l'Océan septentrional, pour y découvrir un passage par le nord-est. Les chefs de cette expédition étaient Hugh Willoughbi et Chanceller. Ces vaisseaux ayant été séparés par la tempête, ne purent plus se réunir : deux firent naufrage sur les bords de la Laponie russienne, près des côtes d'Arsina, où Willoughbi périt de froid, ainsi que tout son équipage; des pêcheurs lapons le trouvèrent mort dans l'hiver de 1554; il était assis dans la cabane construite par ces

malheureux sur le rivage, ayant devant lui son journal, dont il paraissait s'être occupé jusqu'à son dernier moment (1). Mais le capitaine Chanceller fut plus heureux; il pénétra sans accident jusque dans la mer Blanche, et débarqua, le 24 août 1553, dans la baie de la Dvina, où était alors le monastère de Saint-Nicolas, et où l'on fonda depuis la ville d'Archangel. Les Anglais apprirent des habitans, étonnés par l'apparition d'un navire aussi considérable, que ces plages faisaient partie de la Russie; ils leur dirent qu'ils étaient porteurs, pour leur tzar, d'une lettre du roi d'Angleterre, qui désirait établir avec nous des relations commerciales (2). Le commandant du pays leur ayant fourni des vivres, s'empressa d'expédier un courrier à Jean; et ce prince, comprenant combien cette circonstance pouvait devenir, par la suite, favorable à notre commerce, engagea Chanceller à se rendre à Moscou, en lui facilitant les moyens de faire le voyage. Les Anglais, présentés à Jean, furent, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes, frappés d'étonnement à l'aspect de l'incroyable magnificence de la cour; ils considéraient avec une curiosité flatteuse la bonne mine des courtisans, l'extérieur imposant des boyards, parés du plus riche costume, enfin

le trône éclatant sur lequel était assis un jeune monarque, la tête ornée d'une brillante couronne, entouré de splendeur, et en présence duquel on observait le plus respectueux silence (3). Chanceller présenta à Jean la lettre d'Edouard, traduite en plusieurs langues, et adressée généralement à tous les souverains du septentrion et de l'orient. En voici le contenu.

« Edouard VI, à vous tzars, princes, sei-» gneurs, juges, de tous les pays, de toutes les » contrées où luit le soleil; nous vous souhai-» tons, ainsi qu'à vos États, paix, tranquillité » et gloire. Le Tout-Puissant a doué l'homme » d'un cœur sensible, pour qu'il fasse du bien à » ses semblables, et surtout aux voyageurs, qui, » venant de contrées lointaines, prouvent, par » leurs périlleuses entreprises, combien ils dé-» sirent établir des liaisons d'amour et de fra-» ternité avec les autres hommes; c'est ainsi que » pensaient nos pères, toujours prêts à remplir » les devoirs sacrés de l'hospitalité, en accueil-» lant avec bienveillance les étrangers qui ré-» clamaient leur protection. Tous les hommes » ont droit à l'hospitalité, mais les marchands » doivent en jouir plus particulièrement encore, » car ils traversent les mers et les déserts afin » d'enrichir les pays les plus lointains et leur

» patrie, par un échange avantageux de leurs
» produits respectifs : le Dieu de l'univers a ré-
» parti diversement les dons de sa bonté sur tous
» les peuples, afin qu'ayant besoin les uns des
» autres, l'amitié s'établît parmi les hommes,
» par un concours de services réciproques.
» C'est dans cette intention que quelques uns
» de nos sujets ont sollicité notre consente-
» ment pour entreprendre une longue navi-
» gation, et nous, pour remplir leurs désirs,
» nous avons permis à l'estimable Hugh Wil-
» loughbi et à ses compagnons, nos fidèles sujets,
» de se transporter dans des contrées jusqu'au-
» jourd'hui inconnues, afin d'y échangèr nos
» marchandises, d'en rapporter ce qui nous
» manque, en donnant ce dont nous avons abon-
» dance, et cela pour l'intérêt commun des uns
» et des autres, autant que pour former des
» liaisons d'amitié. Veuillez donc, tzars, princes
» et souverains, avoir égard à nos prières, et
» accorder à ces voyageurs, libre passage dans
» vos États, car ils ne feront que ce que vous
» voudrez bien leur permettre. N'oubliez pas
» les devoirs de l'humanité, et, s'ils se trou-
» vaient dans la détresse, prêtez-leur aide et
» assistance, en acceptant d'eux ce qu'ils seront
» à même de vous donner pour récompense.

» Agissez envers eux, ainsi que vous voudriez
» que nous agissions nous-mêmes envers vos
» sujets, si jamais quelque circonstance les con-
» duisait parmi nous. Nous promettons, au
» nom de Dieu, souverain maître de tout ce qui
» existe au ciel, sur la terre et dans les mers;
» nous jurons sur notre vie et sur la prospérité
» de nos États, que nous traiterons toujours vos
» sujets comme nos compatriotes, comme nos
» amis, pour reconnaître la bienveillance que
» vous aurez témoignée à nos voyageurs. Sur ce
» nous prions le Tout-Puissant de vous accorder
» une longue suite d'années, et de vous maintenir
» dans une paix perpétuelle. Donné à Londres,
» notre résidence royale, l'année 5517 de la
» création et de notre règne (4) la septième. »

Les Anglais, honorablement accueillis, eurent l'honneur de dîner avec le tzar, dans le palais du trésor, ce qui leur fournit une nouvelle occasion de s'étonner de la somptuosité qui entourait le souverain. Les convives, au nombre de plus de cent, étaient servis en vaisselle d'or; les vases, les coupes étaient du même métal, et les costumes de cent cinquante serviteurs en étaient couverts (5). Chanceller eut ensuite plusieurs conférences avec les boyards, dont il eut beaucoup à se louer. Le tzar écrivit à Edouard qu'il

désirait sincèrement former avec lui des liaisons d'amitié, conformément aux préceptes de la religion chrétienne, et d'après les principes de tout gouvernement sage; qu'il était prêt à faire tout ce qui pourrait lui être agréable; que Chanceller avait été accueilli favorablement par lui, et qu'il en serait de même à l'égard de Hugh Willoughbi, supposé qu'il arrivât en Russie; enfin que les ambassadeurs et négocians anglais qui y viendraient, seraient protégés, libres, traités comme des amis, et jouiraient de la plus grande sécurité (6).

Edouard n'était plus, lorsque Chanceller retourna en Angleterre, et la lettre de Jean, avec sa traduction en langue allemande, fut remise à Marie, qui lui avait succédé; elle causa à Londres la plus vive satisfaction. On parlait de la Russie comme d'un pays nouvellement découvert, on désirait connaître son histoire, sa géographie, et il se forma bientôt une association de marchands pour en exploiter le commerce. Chanceller vint pour la seconde fois en Russie, en 1555, avec deux vaisseaux, sur lesquels se trouvaient Gray et Killingworth, munis de pouvoirs de cette société, pour conclure un traité de commerce avec le tzar. Marie et Philippe son époux lui témoignaient toute leur

reconnaissance, dans une lettre remplie des expressions les plus gracieuses. Chanceller et ses compagnons furent reçus à Moscou avec autant de bienveillance que dans le voyage précédent; Jean les fit manger à sa propre table, où il les plaçait ordinairement en face de lui, les comblant de caresses, et donnant à la reine Marie le titre de *très-chère sœur*. On nomma une commission particulière où l'on appela des marchands moscovites, pour l'examen des droits et priviléges que réclamaient les Anglais; il fut décidé que le principal échange des marchandises se ferait à Kolmogor, en automne et en hiver; que chacun serait libre d'en fixer les prix à son gré, mais que toute espèce de fraude serait jugée d'après le Code criminel. Jean fit ensuite délivrer aux Anglais un diplôme qui leur accordait la permission de trafiquer librement dans toutes les villes de la Russie, sans être inquiétés ou molestés, et sans payer aucuns droits, libre à eux de s'établir en tous lieux, de posséder des maisons, des boutiques, de prendre à leur service des serviteurs, des manœuvres et d'exiger d'eux un serment de fidélité. Il était convenu en outre que les individus répondraient seuls des fautes commises par eux, et qu'en pareille occurrence la société n'aurait point à en

souffrir ; que le souverain aurait le droit de priver le criminel de la liberté et de la vie, mais qu'il ne toucherait point à sa fortune ; que pour les différens qui pourraient survenir entre Anglais, ils se choisiraient, parmi eux, pour arbitre un doyen, auquel les gouverneurs du tzar seraient tenus de prêter main-forte au besoin, pour ramener les désobéissans à l'ordre; qu'aucun Anglais ne pourrait être arrêté, dès que le doyen aurait fourni caution pour lui; que le gouvernement ferait droit à leurs griefs, contre les Russes, et punirait sévèrement les agresseurs (7). Les principales marchandises que les Anglais importaient en Russie, consistaient en draps et sucre. Nos marchands leur offraient douze roubles (ou guinées) pour une demi-pièce de drap, et quatre altines (ou schellings) pour une livre de sucre; mais ces prix leur paraissaient encore trop modiques(8).

Depuis ce moment, le port de St.-Nicolas, où l'on ne trouvait auparavant qu'un monastère pauvre et solitaire, entouré seulement de cinq ou six chaumières, devint fréquenté; chaque jour quelque établissement ajoutait à son importance, et il fut bientôt une place de commerce considérable. Les Anglais y firent construire une belle et grande maison. Ils établirent à Kolmogor de vastes entrepôts pour les marchandi-

1553 – 1557. ses, et on leur assigna des terres, des potagers et des prairies. Néanmoins, dans l'espoir de découvrir enfin, par la mer Glaciale, un passage Nord-Est pour parvenir en Chine, le capitaine anglais Burrough partit de l'embouchure de la Dvina, et parvint jusqu'à la nouvelle Zemble et au détroit de Vaïgath; mais effrayé par les tempêtes et les montagnes de glaces, il revint au mois d'août à Kolmogor.

Ambassade en Angleterre.

Chanceller s'embarqua, en 1556, pour l'Angleterre, avec quatre vaisseaux richement chargés, et accompagné de Joseph Nepeïa, ambassadeur du tzar. La fortune, qui jusqu'alors avait toujours secondé cet habile marin, le trahit dans cette circonstance; de violentes tempêtes dispersèrent ses vaisseaux, dont un seul arriva dans le port de Londres. Chanceller périt au milieu des flots à la vue des côtes de l'Ecosse, et l'ambassadeur de Jean fut le seul qui échappa à ce naufrage; il avait tout perdu, mais il fut comblé à Londres de présens et de caresses. Les dignitaires les plus distingués de l'Etat, et cent quarante négocians, accompagnés d'un grand nombre de serviteurs, tous montés sur de superbes chevaux et richement vêtus, allèrent à sa rencontre. On lui présenta un cheval magnifiquement harnaché, et ce fut ainsi qu'environné des doyens du com-

merçe, il fit son entrée dans la capitale de l'Angleterre. Les habitans de Londres, pour satisfaire leur curiosité, se pressaient dans les rues, accueillant l'ambassadeur par mille acclamations. On lui assigna pour résidence, un hôtel magnifique, dont la richesse de l'ameublement répondait à la splendeur avec laquelle l'ambassadeur y était traité. On devinait, on prévenait tous ses désirs : tantôt il était invité à des festins, ou bien l'on s'empressait de lui montrer tout ce que la ville de Londres offrait de plus remarquable, comme le temple de St.-Paul, Westminster, la forteresse, l'hôtel de ville. Nepeïa fut accueilli par Marie avec la plus grande distinction ; et lors de la fête solennelle de l'ordre de la Jarretière, on le fit asseoir auprès de la reine et sur la même estrade : jamais le nom russe n'avait été honoré à ce point ! Ce digne représentant du tzar, d'ailleurs d'une naissance peu distinguée, parvint à obtenir les éloges les plus flatteurs de la part des ministres anglais ; car ils rapportèrent à la reine qu'il développait autant de pénétration dans les affaires, que de dignité et de noblesse dans ses procédés (9). Nepeïa présenta à Marie et à Philippe la lettre de son souverain, accompagnée de quelques zibelines, et leur dit que les présens les plus riches qu'il

était chargé de leur offrir de la part de son maître, avaient été pillés par les Ecossais lors du naufrage de Chanceller. La reine envoya au tzar les plus beaux tissus des manufactures de drap, des armes brillantes, un lion et une lionne. Le doyen de la compagnie anglaise en Russie, ayant invité, pour la dernière fois, Nepeïa à un splendide banquet, préparé à Londres dans la salle des manufacturiers de drap, lui déclara que ce n'était ni la cour, ni le trésor qui avaient fourni aux dépenses occasionées par sa présence en Angleterre, mais que eux seuls s'en étaient chargés avec le plus vif plaisir, en témoignage de leur dévouement, de leur amitié empressée, autant que sincère, pour lui et pour la Russie (10). Ils le prièrent, en même temps, d'accepter une chaîne d'or de la valeur de cent livres sterlings, avec quatre vases précieux. Il s'embarqua en septembre 1557, et amena à Moscou des artisans, des mineurs, des médecins; parmi ces derniers se trouvait entre autres le célèbre docteur Standich. Ainsi la Russie ne laissait échapper aucune occasion d'emprunter des étrangers ce qui pouvait contribuer à perfectionner sa civilisation.

Le contenu des lettres flatteuses de Marie et de Philippe, dans lesquelles Jean était désigné

sous le titre d'*auguste empereur*, lui causèrent beaucoup de satisfaction; et, en apprenant de Nepeia tous les honneurs, tous les témoignages d'affection dont cet ambassadeur avait été comblé à Londres, il considéra les Anglais comme les amis les plus précieux de la Russie. Il ordonna de leur assigner des maisons dans toutes les villes de commerce, à Moscou, à Vologda, et il les traita lui-même avec tant d'égards et de bienveillance, que toutes les lettres qu'ils écrivaient à Londres étaient remplies de sentimens de gratitude envers notre souverain. Le chef de l'escadre anglaise, Antoine Dgenkison, arrivé, en 1557, à l'embouchure de la Dvina, se rendit à Moscou et de là à Astrakhan, pour tâcher d'établir des relations de commerce avec la Perse. Le tzar, en accordant une entière confiance aux négocians de Londres, entra dans leurs vues, et promit de leur faciliter les moyens de transport des marchandises anglaises, jusque dans ces contrées lointaines. En un mot, nos liaisons avec la grande Bretagne, liaisons fondées sur des avantages réciproques, sans aucun mélange de dangers politiques, avaient un certain caractère de loyauté et d'amitié qui, en augmentant l'éclat du règne de Jean, étaient une nouvelle preuve de la sagesse de son gouvernement. Les négocians des autres

1553 — 1557. nations de l'Europe ne manquèrent pas de mettre à profit la découverte, faite par les Anglais, de cette nouvelle source de commerce, et l'on vit bientôt arriver des vaisseaux hollandais ou brabançons sur les côtes septentrionales de la Russie, et trafiquer avec nos marchands à l'embouchure de nos fleuves, ce qui dura depuis 1555 jusqu'en 1587.

Les événemens que nous venons de retracer n'étaient pas les seuls objets qui occupaient l'activité du tzar; car outre qu'il pacifiait Kazan, soumettait Astrakhan, imposait un tribut à la Sibérie, étendait sa puissance jusqu'à la Perse, et le commerce de la Russie jusqu'à Samarkand, le Helder et la Tamise, il soutenait encore la guerre contre le khan Devlet-Ghireï, la Suède et la Livonie, sans cesser de surveiller les mouvemens de la Pologne.

Affaires de Crimée. L'entière décadence de la principauté de Kazan jeta l'effroi en Tauride. Devlet-Ghireï, dans la colère qui l'animait, aurait voulu pouvoir exterminer la Russie : toutefois, redoutant nos forces, il cherchait à gagner du temps, et à nous tromper par l'assurance de ses intentions pacifiques, ou bien menaçait, sans cesse, de nouvelles incursions. En 1553, le tzar s'était rendu à Kolomna, à la tête d'une nombreuse armée, dans l'attente

d'une irruption; mais le khan envoya à Moscou un traité écrit, par lequel il consentait à rester ami de la Russie au moyen de riches présens, et ne donnait du reste au tzar que le titre de grand prince.

Le monarque lui répondit que les Russes n'achetaient l'amitié de personne, et lui annonça en même temps, avec modestie, la prise d'Astrakhan. Alors quelques uns des conseillers d'État proposèrent au tzar d'accomplir l'œuvre de gloire si heureusement commencée, et d'assurer à jamais le repos, la prospérité de la Russie par la conquête du dernier empire des descendans de Bâti. Si Jean eût suivi ce conseil, il aurait avancé de deux siècles un des événemens les plus glorieux du règne de Catherine II; car il est vraisemblable que la Crimée se serait trouvée dans l'impossibilité de s'opposer aux efforts de la Russie, qui, voyant à ses pieds deux États qu'elle venait de conquérir, pouvait considérer le troisième comme une facile proie. Deux cent mille guerriers couronnés par la victoire, étaient prêts à se précipiter sur un repaire de brigands, plus propres au pillage qu'en état de résister à des forces militaires. Le moment des conquêtes est souvent marqué, et une occasion qu'on laisse échapper ne se retrouve pas de long-temps! Mais

une semblable entreprise offrait encore trop de chances hasardeuses. La route de la Crimée n'était pas parfaitement connue des armées; les stepps, l'éloignement et la difficulté de se procurer des subsistances, inspiraient un juste effroi; ensuite le tzar appréhendait de soulever contre lui le sultan, souverain maître de la Tauride, avec lequel il était en relations d'amitié; car, en excitant contre nous les princes nogaïs, Soliman avait eu soin de cacher la haine qu'il portait à la Russie.

Lettre de Soliman.

Il adressa même à Jean une lettre écrite en caractères d'or, comme une marque de sa haute considération, en lui donnant les titres de *tzar fortuné* et de *sage prince.* Il rappelait à son souvenir l'ancienne amitié qui avait subsisté entre la Porte et la Russie, et envoyait des marchands à Moscou pour y faire des emplettes. Un autre motif portait également le tzar à épargner la Tauride. Il espérait réussir, ainsi que son aïeul, à la faire servir d'instrument à notre politique pour nuire à la Lithuanie. L'expérience, à la vérité, aurait dû suffisamment démontrer le peu de secours qu'il y avait à attendre d'un pareil auxiliaire; mais il fallait de nouvelles épreuves pour nous convaincre de la nécessité d'exterminer ces barbares, et, en attendant, on leur laissa en main le fer et le feu pour dévaster la Russie.

Le tzar ne tarda pas à s'apercevoir de la mauvaise foi de Devlet-Ghireï, et à la nouvelle qu'il allait porter la guerre contre les Tcherkesses de Piatigor, nos amis, Jean fit partir de Bélef (en juin 1555) le voïévode Tchérémétief, à la tête de treize mille enfans-boyards, strélitz et cosaques, pour se rendre, par la route de Mourafsk, dans les plaines de Mamaï, aux environs de Prékop, et s'emparer des troupeaux du khan. Mais Devlet-Ghireï, quittant ses positions, se jeta sur les frontières de Russie avec soixante mille hommes. Tchérémétief, qui se trouvait près des *montagnes saintes* et de Doutza, ayant eu avis de ce mouvement de l'ennemi, en informa le tzar et marcha en toute hâte sur les traces du khan, qui se portait contre Toula. Jean lui-même partit aussitôt de Moscou avec le prince Vladimir, Siméon, ex-tzar de Kazan, tous les voïévodes et les enfans-boyards. Il résolut de ne pas attendre, comme cela s'était toujours fait autrefois, les Tauriens sur l'Oka, mais s'avançant au-delà du fleuve, il marcha droit à leur rencontre : par cette manœuvre, Devlet-Ghireï se trouvait entre deux armées, sans se douter du danger, et sa perte était certaine sans l'indiscrétion des secrétaires du tzar. Ils avaient annoncé aux gouverneurs de l'Ukraine, alors à Moscou, que le khan était pris comme

1553 — 1557.

Incursion des Tauriens.

dans un filet, le tzar le tenant de front, tandis que Tchérémétief avançait sur ses derrières; et qu'attaqués par tous les deux à la fois, les ennemis ne pourraient échapper à leur entière destruction. Les gouverneurs s'empressèrent de répandre cette heureuse nouvelle, qui parvint aux oreilles de Devlet, par le moyen de quelques habitans que les Tauriens avaient faits prisonniers. Alors, saisi de terreur, il donna ses ordres pour la retraite. Cependant le brave Tchérémétief, aussi vigilant qu'actif, s'était emparé des bagages du khan, de soixante mille chevaux, cent quatre-vingts chameaux, et après avoir détaché une partie de son armée pour escorter cette riche proie jusqu'à Mtzensk et à Rézan, il avait pris position à cent cinquante verstes de Toula, avec sept mille hommes seulement: l'armée du khan, qui fuyait avec la plus grande précipitation, le rencontra alors, et malgré la grande disproportion des forces, Tchérémétief engagea sur-le-champ le combat; il enfonça l'avant garde de l'ennemi, s'empara de l'étendard des princes de Chirinsk, et passa la nuit sur le champ de bataille. Les choses en étaient là, lorsque l'on amena au khan deux prisonniers, desquels il voulut obtenir des renseignemens, en leur faisant subir la question :

l'un d'eux conserva une fermeté inébranlable; mais l'autre n'ayant pu résister aux tourmens qu'il endurait, avoua que les Russes n'étaient qu'en petit nombre. Devlet-Ghireï, à qui l'approche de la grande armée causait les plus vives alarmes, fut cependant honteux de céder la victoire à cette poignée de braves, et ordonna de les attaquer, le lendemain matin, avec toutes ses forces. On combattit pendant huit heures consécutives, et à plusieurs reprises les Russes firent reculer l'ennemi ; les Janissaires du Sultan, préposés à la garde du khan et de l'artillerie, furent les seuls qui tinrent ferme. Par malheur, le héros Tchérémétieff fut blessé; les autres voïévodes étant moins intrépides, les troupes ralentirent leurs efforts, tandis que l'ennemi redoublait d'audace. Enfin les Russes mis en désordre, cherchèrent leur salut dans la fuite. C'est alors que deux officiers, Alexis Basmanof et Stephan Sidarof, déployèrent la plus grande énergie; ils font battre les tambours, sonner de la trompette, rallient les fuyards et prennent poste dans une position barricadée. Le khan les ayant fait attaquer, fut repoussé par trois fois, sans pouvoir parvenir à les forcer : craignant enfin de perdre un temps précieux, il renonça à ce projet vers

la fin du jour, et s'enfonça dans les stepps avec toute son armée.

Le tzar était près de Toula lorsqu'on vint lui annoncer que Tchérémétief venait d'être battu, et que le khan marchait sur Moscou avec d'innombrables forces. De timides courtisans conseillaient au souverain de rétrograder sur l'Oka ; mais les plus intrépides l'engageaient à marcher en avant. Docile à l'avis de ces braves, il entra dans Toula, où bientôt après il vit arriver Tchérémétief, Basmanof et Sidarof avec le reste de leurs guerriers. Instruit que le khan fuyait avec précipitation vers la Tauride, et qu'il était impossible de l'atteindre, le tzar reprit le chemin de Moscou. Il récompensa les valeureux compagnons de Tchérémétief, que ce combat à outrance avait illustrés, bien que la victoire n'eût pas secondé leurs efforts. Plusieurs d'entre eux moururent de leurs blessures et entr'autres Sidarof atteint d'une balle et percé d'un coup de lance ; après avoir voué glorieusement sa vie au service de la patrie, il se dépouilla de son armure et mourut couvert d'un froc.

Guerre avec la Suède.

Le tzar fut alors obligé de tourner son attention du côté de la Suède. Gustave-Vasa, qui voyait avec inquiétude la puissance progressive de la Russie, forma des liaisons avec le roi de

Pologne, la Livonie, le duc de Prusse et le Danemarck, pour s'opposer par les communs efforts des puissances du Nord, aux suites dangereuses de l'ambition de Jean. Comme le commerce avantageux que faisait la Russie avec l'Angleterre, contribuait beaucoup à grossir les craintes du souverain suédois, il chercha à engager la reine Marie à le prohiber comme contraire à la prospérité de la Suède, en ce qu'il procurait de nouvelles ressources, et une augmentation de forces à son ennemi naturel (11). Mais, malgré ces démarches d'une politique ombrageuse, Gustave n'était pas plus porté à la guerre que le tzar, car la Suède n'était que trop convaincue de sa faiblesse, et le monarque de Russie ne songeait, en aucune manière, à étendre ses conquêtes de ce côté : toutefois les discussions occasionées par la fixation des frontières, déterminèrent les deux puissances à la guerre. Les Russes s'appuyant sur l'ancien traité, conclu entre le roi Magnus et les Novgorodiens, considéraient les rivières désignées dans cet acte, comme frontières des deux puissances; tandis que les Suédois, sans avoir égard à ces limites, allaient à la pêche, fauchaient les prairies, labouraient les terres sur notre territoire, et ne voulaient faire droit à aucunes réclamations. Il en résulta que les

1553 — 1557.

Russes brûlaient leurs moissons, et que, par représailles, les Suédois livrèrent aux flammes plusieurs de nos villages, massacrèrent quelques enfans-boyards, dont l'un fut par eux exposé sur un pieu. Ils nous enlevèrent aussi quelques districts en Laponie, et tentèrent également d'incendier le monastère isolé de St.-Nicolas, sur la Petchenga. Le prince Paletzky, gouverneur de Novgorod, ayant envoyé à Gustave un officier nommé Kouzmin, il fut arrêté à Stokholm comme espion, sur la fausse dénonciation du commandant de Vibourg, et le roi ne fit aucune réponse à Paletzky, disant qu'il voulait écrire au tzar lui-même pour s'expliquer à ce sujet. Alors les habitans de Novgorod, ayant pris les armes, s'emparèrent de quelques portions de territoire, objets de contestation; mais ils furent complètement battus par les Suédois. Cependant on proposa encore, de part et d'autre, d'arranger les choses à l'amiable, et d'approfondir les causes de ces mécontentemens réciproques : on convint du temps et du lieu où devaient se rendre des fondés de pouvoirs des deux puissances. Mais ceux de Suède ne s'étant pas présentés, le tzar ordonna au prince Noghtef et aux voïévodes de Novgorod de défendre leurs frontières, tandis que Gustave qui craignait une

invasion, se rendit lui-même en Finlande, sans autre projet que de se mettre en défense. Mais son amiral Brahé, enflammé du désir de se signaler, engagea le roi à commencer les hostilités, lui garantissant un succès certain. Il lui rapportait aussi que le bruit de la mort de Jean se répandait de tous côtés; que la Russie était en proie aux discordes et aux troubles civils; et qu'à la tête de vingt mille guerriers qu'il croyait pouvoir rassembler, il pénétrerait jusque dans le cœur des États russes. Le vieux Gustave, séduit par ces insinuations trompeuses, consentit à agir offensivement, et Brahé forma de suite le siége de Notebourg ou Orechek, avec de la cavalerie, de l'infanterie et un grand nombre de bâtimens de guerre : il canonna vivement les murailles de cette ville et mit le feu à plusieurs villages. Cependant les Russes se hâtèrent de prendre toutes les mesures qu'exigeaient les circonstances; la forteresse se défendit avec vigueur, tandis que le prince Noghtef d'un côté, et l'intendant Siméon Tchérémétief de l'autre, resserraient l'ennemi, enlevaient ses détachemens et s'emparaient enfin des convois et des vaisseaux. L'automne étant survenu, Brahé, après avoir perdu beaucoup de monde dans l'intervalle d'un mois, s'en retourna en Finlande. Il acquit quel-

que gloire en effectuant sa retraite, malgré les continuelles attaques des Russes, et les repoussant avec intrépidité dans toutes les rencontres.

Dans le courant de l'hiver une nombreuse armée s'était rassemblée devant Novgorod, et cependant le tzar manifestait encore des intentions pacifiques. Les voïévodes écrivirent au roi que, contre toute conscience, il avait violé la trève, et qu'il serait seul responsable du sang qui allait couler, si, dans un intervalle de deux mois, il ne se rendait lui-même aux frontières, où s'il n'envoyait, à sa place, des dignitaires chargés d'examiner les plaintes, les mécontentemens réciproques, et d'en punir les provocateurs. Gustave ne fit aucune réponse; mais le gouverneur de Vibourg déclara aux voïévodes que l'amiral Brahé avait commencé les hostilités sans y avoir été autorisé par le roi; et que les Suédois, qui venaient de donner aux Russes des preuves de leur bravoure, n'en étaient pas moins disposés à renouveler l'ancienne amitié contractée entre les deux nations. Cette réponse n'ayant point paru satisfaisante, les voïévodes Tcheniatef, Paletzky et Kaïboul, tzarévitch d'Astrakhan, pénétrèrent en Finlande; ils prirent sept pièces de canons abandonnées par les Suédois à Kivena, brûlèrent cette petite ville et rencontrèrent l'ennemi à cinq

verstes de Vibourg. Les Suédois culbutèrent notre avant-garde, et se postèrent sur une montagne. Malgré l'avantage de cette position que, par une manœuvre habile, les voïévodes moscovites parvinrent à tourner, la victoire se fixa sous nos drapeaux, et les principaux officiers de l'armée royale furent faits prisonniers. Les Suédois s'étant renfermés dans Vibourg, les Russes ne cessèrent pendant trois jours de foudroyer cette forteresse; mais n'ayant pu faire brêche à ses épaisses murailles, ils dévastèrent les rives de la Voksa, ruinèrent Neithlos et emmenèrent avec eux une multitude de captifs. Les annalistes disent que l'on vendait un homme pour une grivna, et une fille pour cinq altines. Jean, satisfait des succès de ses voïévodes, envoya au prince nogaï, Ismaël, plusieurs armures suédoises, en lui écrivant : « Voici de nouveaux trophées russes! Le » roi des *Allemands* s'étant mal comporté envers » nous, nous avons battu ses troupes, nous nous » sommes emparés de ses villes et avons détruit » ses villages. C'est ainsi que nous punissons nos » ennemis : reste à jamais notre ami ! »

Gustave avait dès sa jeunesse fait preuve d'une prudence, d'une modération qui pouvaient servir d'exemple aux souverains, et il sut se placer au rang des héros sans le concours de la gloire

que procurent les armes; car, en délivrant sa patrie d'un joug étranger, il n'aspirait qu'à la paix, à la tranquillité et à la prospérité qui en découlent : dans cette circonstance, il sut apprécier l'inconséquence de sa conduite, et persuadé que, sans de puissantes alliances, la Suède ne pouvait lutter seule contre la Russie, il envoya à Moscou, Canut, l'un des grands de sa cour. Les dépêches, par lesquelles il demandait la paix, étaient rédigées d'une manière à la fois polie et affectueuse; il accusait le prince Dmitri Paletzky, ex-gouverneur de Novgorod, et prouvait que ce n'était pas la Suède, mais bien la Russie qui avait commencé les hostilités. Canut offrit les présens de Gustave, consistant en dix peaux de renards de Suède, et quoiqu'envoyé ennemi, il eut l'honneur d'être admis à la table du monarque; car cet ennemi présentait l'olivier de la paix. Le tzar, dans sa réponse à Gustave, exprima une opinion différente sur les causes de la guerre; mais il n'en consentit pas moins à la terminer. « *Vos gens*, écrivait-il, ont exercé leur fureur » sur nos terres; non-seulement ils ont incendié » les villages et massacré nos sujets, mais ils » ont même profané les temples, enlevé les » croix, les images, et détruit les clochers. Les » habitans de Novgorod réclamaient les secours

» de notre grande armée, composée de Mosco-
» vites, de Tatars, de Tchérémisses et d'autres
» guerriers. Nos voïévodes brûlaient d'impa-
» tience de marcher sur Abo et Stokholm;
» mais nous les avons retenus, éloignés que nous
» sommes de désirer l'effusion du sang humain.
» Tout le mal qui a eu lieu est résulté de ce que,
» dans l'orgueil qui remplissait votre âme, vous
» avez refusé de vous entendre avec les gouver-
» neurs de Novgorod, boyards les plus distin-
» gués de notre empire. En supposant que vous
» ignoriez ce qu'est Novgorod, vous pouviez le
» savoir en prenant près de vos marchands des
» informations à ce sujet. Ils vous diront que
» ses faubourgs seuls sont plus considérables que
» votre ville de Stokholm. Soyez donc moins
» orgueilleux, et nous resterons amis. » Gustave
suivit ce conseil. Le secrétaire d'État Stein Erik- 1557.
son; Laurent, archevêque d'Upsal; Agricola,
évêque d'Abo, et Olof Larson, garde-des-sceaux,
arrivèrent à Moscou en février 1557, avec leur
suite et cent cinquante chevaux de relais, comme
ambassadeurs, et furent confinés à l'hôtel de Li-
vonie où ils étaient traités ainsi que des prison-
niers, ne pouvant avoir de communications
qu'avec les dignitaires du tzar. Ils offrirent à Jean
un bocal d'argent garni de sa soucoupe, dînèrent

avec lui au palais de granit, et furent obligés de souscrire à toutes les conditions qui leur furent imposées. Au lieu de renouveler d'interminables discussions, relativement à la fixation des limites territoriales, on rétablit les anciennes; mais les ambassadeurs insistèrent long-temps pour que les prisonniers suédois fussent remis, sans rançon, et que le roi fût autorisé à traiter directement avec le tzar. Les boyards répondirent :

« 1°. Vous devez, comme auteurs de la guerre, » rendre la liberté sans rançon aux Russes, soit » marchands ou autres, tombés en votre pou- » voir. Quant à nous, comme fondés en droits, » nous vous permettons de racheter les prison- » niers suédois où vous pourrez en découvrir, » pourvu cependant qu'ils n'aient point embrassé » notre croyance.

» 2°. Il ne peut être qu'honorable pour le roi, » de traiter avec les gouverneurs de Novgorod. » Savez-vous quels sont ces gouverneurs? Les » enfans ou petits-fils de souverains de Lithua- » nie, de Kazan ou de Russie. Le gouverneur » actuel, prince Glinsky, est neveu de ce célèbre » Michel Glinsky si renommé en Allemagne. » Nous vous demanderons à présent à vous- » même, non pas comme un reproche mais plu- » tôt comme une simple question : quel est

» votre souverain ? Il est certain que c'est une » tête couronnée ; mais y a-t-il si long-temps » qu'il a quitté le commerce de bœufs ? Enfin, » lors même qu'il s'agirait du plus grand monar- » que, l'humilité est préférable à l'orgueil ? » Les ambassadeurs furent obligés de céder, et les boyards, pour leur témoigner quelque condescendance, consentirent à ne point donner au roi, dans le traité, le titre de *parjure*. Une trève de quarante ans fut conclue, par un acte rédigé à Moscou, et confirmé par la signature et le sceau des gouverneurs de Novgorod. Pendant le cours de ces négociations, les ambassadeurs furent traités d'une manière si honorable, que jamais les Suédois n'avaient obtenu autant d'égards de la part du père et de l'aïeul de Jean. Les dignitaires les plus distingués venaient à leur rencontre, lorsqu'ils se rendaient au palais, où ils étaient chargés de les introduire. On les traitait somptueusement, et ils étaient servis en vaisselle d'or. Le tzar, au lieu de présens, leur envoya vingt prisonniers finlandais sans rançon. Les historiens suédois assurent que Jean, ayant témoigné le désir d'assister à une discussion théologique entre l'archevêque d'Upsal et notre métropolitain, il fut convenu qu'elle aurait lieu en langue grecque ; mais l'interprète ne saisissant

pas le sens des mots les plus importans, les expliquait d'une manière si absurde, que le tzar ordonna de mettre fin à cet entretien, et, pour témoigner sa bienveillance à l'archevêque, il lui passa au cou une chaîne d'or.

Relations avec la Lithuanie.

Dans le cours de cette guerre, de peu de durée, avec la Suède, le roi Auguste et le grand maître de Livonie, devaient tout naturellement être portés pour Gustave; mais, malgré leur promesse de seconder ses efforts, ils n'en restèrent pas moins paisibles spectateurs de l'événement. Le premier se contenta d'interposer sa médiation en faveur du roi, en suppliant le tzar de ne point opprimer la Suède, disposée à agir de concert avec la Pologne contre les infidèles. « *Je n'opprime personne*, répondit le souverain à Auguste; *je possède un vaste empire dont la grandeur, depuis Rurik jusqu'à moi, n'a cessé de s'accroître : les conquêtes ne peuvent me flatter, mais je tiens à l'honneur.* » En prolongeant la trève avec la Lithuanie, jusqu'en 1562, Jean consentait à conclure une paix perpétuelle, à condition qu'Auguste le reconnaîtrait comme tzar; mais le roi s'obstina dans ses refus, disant qu'il n'aimait point les nouveautés; que ce titre, d'ailleurs, n'appartenait qu'à l'empereur d'Allemagne et au sultan. Nos boyards présen-

tèrent aux ambassadeurs les lettres du pape Clément, de l'empereur Maximilien, du sultan, du roi d'Espagne, de la Suède et du Danemarck, qui déjà accordaient à l'aïeul et au père de Jean le titre en question; ils leur montrèrent également la dépêche la plus récente du roi d'Angleterre. Mais ces preuves légales des droits de Jean, furent insuffisantes pour engager Auguste à changer d'avis. L'on eût dit qu'il redoutait un titre plus encore que la puissance de la Russie. Jean lui ayant fait annoncer d'une manière solennelle la conquête d'Astrakhan, le roi lui témoigna sa reconnaissance de cette attention de sa part, et lui écrivit qu'il se réjouissait de ses succès contre les infidèles. Une pareille assurance n'était peut-être pas sincère; cependant les brigandages de Devlet-Ghireï, qui n'épargnait pas la Lithuanie, auraient pu amener les deux souverains à contracter une alliance sincère, si de nouveaux démêlés concernant leurs intérêts réciproques, ne fussent venus y mettre obstacle.

Quoique le khan eût payé cher sa dernière irruption en Russie, où il avait perdu ses bagages et même une bonne partie de son armée dans les combats contre Tchérémétief, il ne s'en attribuait pas moins la victoire et prit de nouveau les armes. Les Cosaques, qui, sous le comman-

1557. dement de Rjefsky, l'observaient entre le Dniéper et le Don, rapportèrent au tzar (en mai 1556) que Devlet-Ghireï avait établi son camp près des eaux de Konsk, et qu'il portait ses vues sur Toula ou Kozelsk.

A cette nouvelle l'armée se rassembla en quelques jours, et le tzar l'ayant passée en revue à Serpoukhof, se disposait à se porter à la rencontre de l'ennemi au-delà de Toula, lorsqu'il apprit que le danger avait disparu. L'intrépide Rjefsky ayant su attirer à lui trois cents cosaques de la petite Russie lithuanienne, avec les hetmanns Mlinsky et Yeskovitch, avait attaqué Islam-Kirmen près d'Otchakof; il combattit pendant six jours consécutifs contre le kalga du khan, tua un grand nombre de Tauriens et de Turcs, leur enleva leurs troupeaux et se retira chargé de butin, forçant Devlet-Ghireï, par cette diversion hardie, à retourner promptement sur ses pas pour défendre la Tauride, désolée, en outre, par une contagion mortelle. Dans le même temps Dmitri-Vichnevetzky, prince lithuanien, descendant de S. Vladimir, offrit ses services au tzar; ils furent accueillis avec beaucoup de satisfaction, car c'était un guerrier habile, ardent et déterminé. Chef des cosaques du Dniéper dont il était chéri, et commandant

Rjefsky attaque Islam-Kirmen.

de Kanef, le système pacifique d'Auguste ne pouvait lui convenir ; il lui fallait des exploits, des dangers ; et séduit par les glorieuses conquêtes de la Russie, il brûlait du désir de s'illustrer sous les drapeaux de son ancienne patrie, que la Providence conduisait visiblement à une grandeur extraordinaire. Vichnevetzky, ne voulant point se présenter comme simple transfuge, sortit de la Lithuanie à la tête d'un grand nombre de cosaques dévoués, s'empara de l'île de Khortitza, près de l'embouchure du Dniéper, où il construisit aussitôt un fort ; il écrivit ensuite au tzar qu'il ne demandait point de troupes, ne réclamant que l'honneur de porter le nom de Russe, et d'enfermer le khan en Tauride, comme dans une caverne. Assuré de la bienveillance de Jean, ce brave guerrier ayant brûlé Islam-Kirmen, s'empara des canons qui s'y trouvaient, les transporta dans son fort de Khortitza, et repoussa toutes les attaques, que, pendant vingt-quatre jours, le khan ne cessa de renouveler contre cette île. D'un autre côté les princes Tcherkesses s'emparaient, au nom de la Russie, de Temrouk et Taman, sur la côte d'Azof, où était anciennement la principauté de Tmoutorokan. Devlet-Ghireï frémit de terreur ; il s'imagina que Rjefsky, Vichnevetzky et les princes

1557. Le prince Vitchnevetzky entre au service du tzar, et s'empare de Khortitza.

Prise de Temrouk et Taman.

1557.

Mortalité dans les campemens nogaïs et tauriens.

Tcherkesses formaient les corps d'avant-garde de la grande armée russe, et, croyant voir arriver Jean lui-même, il demanda la paix; dans son désespoir, il écrivit au sultan que tout était perdu s'il ne sauvait la Crimée. Jamais, dit un historien contemporain, il ne s'était présenté d'occasion plus favorable d'extirper le reste des Mogols auxquels le ciel faisait sentir les effets de sa colère. Les campemens nogaïs, jadis si peuplés, si riches, devinrent déserts pendant l'hiver rigoureux de 1557; le bétail et les hommes périssaient de froid dans les stepps. Quelques mourzas s'étant réfugiés en Tauride, y trouvèrent la peste et une famine occasionée par la rigueur de la saison. A peine restait-il au khan dix mille cavaliers en état de tenir la campagne, et encore moins aux Nogaïs. Livrés à de sanglantes dissensions, ils ajoutaient encore à ces désastres. Leurs divers campemens se faisaient la guerre entre eux, et les seigneurs tauriens conspiraient contre la vie de Devlet-Ghireï, afin de placer sur le trône Tokhtamouich, tzarévitch d'Astrakhan, qui était alors en Tauride. Cette conspiration ayant été découverte, Tokhtamouich s'enfuit en Russie et fut à même de donner au tzar des renseignemens positifs sur l'état de faiblesse auquel la Crimée se trouvait réduite.

Mais, s'il faut en croire l'illustre Kourbsky, le gouvernement russe ne suivit pas le chemin qui lui était tracé *par le doigt de Dieu*, et il donna aux infidèles le temps de se remettre. Vichnevetzky ne put se maintenir à Kortitza, et résister aux troupes turques envoyées par le sultan au secours de Devlet-Ghireï : après avoir épuisé ses munitions et ses subsistances, il abandonna le fort et se retira sur les frontières de la Pologne, où il occupa Tcherkass et Kanef, dont les habitans avaient pour lui beaucoup d'affection ; il écrivit à Jean qu'il était tout prêt à marcher de nouveau contre Devlet-Ghireï, mais qu'il pouvait rendre à la Russie un service plus important encore, par la conquête de toutes les provinces méridionales du Dniéper. Cette proposition était sans doute séduisante. Toutefois, ne voulant point enfreindre la trève avec la Pologne, le tzar ordonna à Vichnevetzky de restituer Tcherkass et Kanef à Auguste ; ensuite, ayant fait venir ce voïévode à Moscou, il lui donna, à titre de domaine particulier, la ville de Bélef avec plusieurs riches villages, afin d'en faire un sujet d'inquiétudes pour le khan et pour le roi de Pologne. Cependant Devlet-Ghireï reprenait haleine ; mais quoiqu'il témoignât toujours le même désir de vivre en paix avec la Russie, qu'il eût

Dévouement de Vichnevetzky.

1558.

rendu à la liberté notre ambassadeur Zagriatzky, retenu, pendant cinq années, prisonnier en Tauride ; qu'enfin Jean eût reçu de lui un traité d'alliance par lequel il s'engageait à faire la guerre à la Pologne, les conditions qu'il y mettait étaient pleines de fierté, car ses prétentions allaient jusqu'à exiger un tribut semblable à celui qu'il avait obtenu de Sigismond et d'Auguste. *Comme c'est pour vous*, disait-il au tzar, *que j'ai rompu mon alliance avec la Pologne, il est juste que vous m'en dédommagiez.* En effet ses fils dévastaient alors la Volhynie et la Podolie, ce qui causait un sensible chagrin à Auguste, car il considérait le khan comme l'ami de la Lithuanie. Les Tatars qui cherchaient un butin facile à acquérir, le trouvaient dans des provinces fertiles, où les gentilshommes se faisant gloire de leur bravoure au milieu des festins, fuyaient lâchement lorsqu'il s'agissait de défendre leurs possessions contre les Tatars. Le tzar ayant convoqué, à ce sujet, le conseil des boyards, l'opinion unanime fut que les propositions du khan ne méritaient pas d'être prises en considération, et qu'il fallait profiter de cette circonstance, pour proposer un traité d'alliance à Auguste. Le prince Vichnevetzky fut renvoyé dans les contrées du Dniéper ; on lui donna cinq mille

hommes de milice, des enfans-boyards, des stré- 1558.
litz et des cosaques, en lui ordonnant de se réunir aux princes Tcherkesses, pour agir contre la Tauride. En même temps, le tzar écrivait à Auguste, qu'il prenait le plus vif intérêt aux malheurs qui désolaient la Lithuanie, par suite de l'incursion des Tauriens; que le temps était venu de prendre à cœur ce qui convenait réellement aux deux puissances, de réunir leurs forces pour extirper ces brigands, qui ne vivaient que de perfidies et de rapines; il ajoutait que, dans cette occurrence, la Russie était prête à le seconder de tous les moyens que Dieu avait mis à sa disposition. Cette proposition fut l'objet d'une agréable surprise pour le roi, les seigneurs, la nation et ceux qui, de même origine que nous, étaient unis à la Russie par la conformité de croyance; l'ambassadeur moscovite fut porté en triomphe dans toute la Lithuanie. On le regardait comme un messager de paix et de prospérité pour tous les habitans, que la crainte d'une guerre avec la Russie tenait en continuelles appréhensions. Le roi et la cour lui firent les plus grands honneurs, et l'on ne cessait de rendre hommage à la sagesse, à la magnanimité du tzar. Auguste, en témoignage de l'amitié sincère qu'il nous portait, mit en liberté plusieurs anciens pri-

Proposition d'alliance avec la Lithuanie.

sonniers moscovites, et envoya à Jean son grand écuyer Yan Voltchkof pour lui témoigner sa vive reconnaissance, promettant de faire partir, sans délai, pour Moscou, ses dignitaires les plus distingués, chargés de conclure une paix perpétuelle, ainsi que l'alliance proposée. De part et d'autre on parlait avec chaleur de la fraternité chrétienne qui unissait les deux nations; on rappelait au souvenir le sort de la Grèce, devenue victime des dissensions des souverains de l'Europe; enfin l'on annonçait la résolution de réduire la Tauride, et de s'opposer également aux entreprises des Turcs. Mais ces bonnes dispositions disparurent comme de vaines chimères; l'horizon politique s'obscurcit de nouveau, et l'ancienne inimitié entre la Russie et la Lithuanie reprit de nouvelles forces.

Affaires de Livonie.

Ce fut la Livonie qui en devint la principale cause. A la vérité les Russes n'étaient point en guerre avec elle, mais on ne pouvait pas non plus regarder comme bien établie la paix qui régnait entre les deux puissances : cette situation durait depuis 1503, et, en renouvelant les trêves, on ne conservait, de part et d'autre, que les seules relations relatives au commerce. Jean, dont toute la sollicitude avait pour but d'augmenter la grandeur de la Russie, non-seulement

par des victoires, mais encore par tous les moyens que procurent la civilisation, avait remarqué, avec chagrin, la malveillance que lui témoignait la Livonie, en interceptant la route de Moscou à des gens habiles dans les arts et dans le métier de la guerre, ainsi qu'en général à tous les étrangers. Les chefs de l'Ordre disaient à ce sujet, dans leurs dépêches à l'empereur : « que » la Russie commençait à devenir dangereuse ; » que tous les princes chrétiens limitrophes » étaient obligés de plier devant son jeune sou- » verain, aussi actif qu'ambitieux, et de le sup- » plier de leur accorder la paix (12). Ne serait- » il pas hors de saison, *ajoutaient-ils*, d'aug- » menter les forces de notre ennemi naturel, » en lui procurant, au moyen des arts, de » nouvelles ressources militaires ? Si nous per- » mettons aux artistes et aux ouvriers de se » rendre librement à Moscou, il est sûr qu'a- » lors une foule de gens appartenant aux sectes » pernicieuses des anabaptistes, réformés et » autres, poursuivies en Allemagne, se disant » tels, se rendront à Moscou, et deviendront » les plus dévoués serviteurs du tzar, qui, l'on » n'en peut douter, a formé le projet de s'em- » parer de la Livonie et de toutes les contrées » situées aux environs de la mer Baltique, afin 1557.

1557. Projets importans attribués à Jean.

» d'être plus à portée de subjuguer la Lithuanie, » la Pologne, la Prusse, la Suède, dont les états » sont circonvoisins. » Ce qu'il y a de certain, c'est que Jean ne voulut pas souffrir que les Livoniens apportassent des obstacles à l'exécution de ses intentions bienfaisantes pour la Russie, et qu'il résolut de se venger d'eux. Les ambassadeurs du grand-maître, Henri Hallen, archevêque de Riga, et l'évêque de Dorpat l'ayant supplié, en 1554, de renouveler encore la trève pour quinze ans, il y consentit sous la condition que le district de Dorpat lui payerait le tribut annuel fixé autrefois. Les ambassadeurs ayant témoigné une vive surprise, on leur exhiba le traité conclu avec Plettenberg en 1503, où il était fait mention de ce tribut, oublié depuis cinquante ans. Aucunes de leurs observations ne furent admises; on n'eut aucun égard à leurs motifs d'opposition, et Adachef leur dit, au nom du tzar: « *Il en sera ainsi, sinon point de trève.* » Il leur fallut céder, et Dorpat s'engagea, par un acte authentique, sous la garantie du grand-maître, non-seulement à payer annuellement, à l'avenir, un marc d'Allemagne par habitant, mais encore de rembourser, dans l'espace de trois ans, le montant total de ce tribut, pour les cinquante années écoulées, pendant

lesquelles il n'avait point été perçu. Le grand-maître jura, en outre, de ne point contracter d'alliance avec le roi de Pologne, et de rétablir à Dorpat, Revel et Riga, nos anciennes églises, détruites par les fanatiques de la nouvelle secte de Luther, circonstance qui déjà avait porté le père de Jean à menacer les Lithuaniens de leur faire sentir le poids de sa vengeance, en leur disant : « *Je ne ressemble ni au pape, ni à l'em-» pereur, qui ne savent point défendre leurs » temples.* » Le commerce fut déclaré libre d'après la volonté de Jean, auquel la ligue anséatique avait écrit pour se plaindre de ce que les autorités de Riga, Revel et Dorpat ne permettaient pas à ses négocians d'importer en Russie des métaux, des armes et des armures; elles voulaient aussi faire passer, par l'entremise des Livoniens, les suifs et la cire que les Allemands tiraient de la Moscovie. Du reste, le grand-maître ne voulut point consentir au passage, dans ses États, des étrangers qui se rendaient en Russie : circonstance grave qui rendait la paix très-incertaine.

Ce traité ayant été rédigé à Moscou et revêtu de la signature des ambassadeurs livoniens, Terpigoref, dignitaire de Jean, fut envoyé à Dorpat pour obtenir la ratification d'usage, c'est-à-dire,

le serment de l'évêque, des magistrats qui devaient y apposer leurs sceaux. Mais l'évêque, le bourgmestre et les conseillers de cette ville furent atterrés par l'idée de devenir tributaires de la Russie, et malgré l'accueil honorable qu'ils firent à Terpigoref, ils délibérèrent secrètement entre eux, accusant les ambassadeurs livoniens de légèreté, et d'avoir outrepassé leurs pouvoirs, irrésolus d'ailleurs sur le parti à prendre. Alors le chancelier de l'évêque, rusé politique, proposa de tromper la religion du tzar: « *Jean*, disait-» il, *est renommé, à la vérité, par la puissance* » *de ses armes, mais il manque de pénétration* » *et de finesse. En conséquence, pour ne pas* » *l'irriter, il faut déclarer que nous ne pouvons* » *contracter aucune espèce d'engagement sans* » *la participation de l'empereur des Romains,* » *notre souverain légitime; et c'est ainsi qu'en* » *employant sa médiation, nous obtiendrons* » *des délais, nous ferons naître des lenteurs,* » *et il en arrivera ensuite ce qu'il plaira à* » *Dieu.* » Cette opinion ayant obtenu un assentiment général, la formalité du serment fut remplie, et l'on remit le traité à l'ambassadeur moscovite, en lui signifiant qu'il ne pouvait avoir force de loi, avant d'être confirmé par l'empereur. « *Le tzar mon maître*, répondit l'ambas-

» sadeur, *n'a rien à démêler avec l'empereur;* » *donnez-moi seulement le traité, l'argent* » *viendra après.* » Il ordonna ensuite à son secrétaire de le renfermer dans une enveloppe de soie, et lui dit d'un air ironique : « *Ayez en* » *bien soin, car c'est un objet d'importance!* » Terpigoref rapporta au tzar, qu'à la vérité toutes les formalités avaient été remplies, mais que les Allemands songeaient à quelques détours trompeurs.

Jean ne laissa apercevoir, à ce sujet, aucun soupçon : mais depuis cette époque, il prenait, dans les actes, le titre de *souverain de Livonie*. De nouveaux ambassadeurs du grand maître se présentèrent à Moscou, en février 1557, accompagnés de l'évêque de Dorpat; mais aussitôt que le tzar eut appris qu'ils étaient venus les mains vides, et qu'au lieu d'argent ils n'apportaient que d'insignifiantes paroles, cherchant à prouver l'injustice de ses prétentions, il leur donna l'ordre de sortir de Russie, en leur disant : « *Vous vous êtes engagé de votre plein gré et* » *par un acte authentique, à nous payer un* » *tribut : c'est une affaire terminée. Si vous* » *vous refusez à l'exécution de vos promesses,* » *nous trouverons moyen de prendre nous-* » *mêmes ce qui nous appartient.* » Il défendit

aux négocians de Novgorod et de Pskof de se rendre en Livonie, et fit déclarer aux Allemands qu'ils auraient la liberté de trafiquer en toute sûreté dans ses États. Le prince Chastounof fut chargé de fonder une ville, avec un port, à l'embouchure même de la Narova, afin d'établir par mer, une communication libre et assurée avec la Germanie; et l'on s'occupa des prépatifs d'une guerre qui, selon toute vraisemblance, nous promettait des chances favorables et de faciles conquêtes. Dans les temps de la plus grande gloire de l'Ordre et même sous l'illustre Plettenberg, la Livonie avait reconnu déjà l'impossibilité de faire, avec succès, la guerre à la Russie : maintenant, cet Ordre, privé de l'appui des chevaliers teutoniques, avait perdu non-seulement une partie de sa puissance, mais la paix dont la Livonie jouissait depuis cinquante ans, avait enrichi le pays, augmenté les agrémens de la vie, engendré enfin le luxe, la mollesse, et les chevaliers n'étaient plus habitués à cette rudesse de vie, inséparable de l'activité guerrière : confinés dans leurs magnifiques châteaux, ils s'y livraient à toutes sortes de jouissances, et s'il en faut croire les écrivains contemporains, abandonnés à de honteux penchans, ils s'enivraient au sein des plaisirs, oubliant le but

Situation de la Livonie.

de leur antique institution, et l'objet de leur société fraternelle. Autrefois ils avaient eu le vice en horreur, mais ils ne craignaient plus que la misère; ils ne rougissaient pas d'enfreindre, sans scrupule, les principes sacrés de la morale, et n'éprouvaient d'autre honte que de le céder les uns aux autres, sous le rapport de l'ostentation et de la vanité, de la richesse des habillemens, du nombre des serviteurs, de ne pas avoir dans leurs écuries quantité de chevaux richement harnachés, enfin de ne pas faire parade de quelque beauté galante. Les personnages les plus distingués de ce pays, que les historiens appellent un paradis terrestre, passaient leur temps dans la mollesse, au milieu des festins ou à la chasse. Il est naturel de présumer que si les chevaliers de l'Ordre, et les chefs de l'église suivaient ce genre de vie, les gentilshommes séculiers, les marchands et les bourgeois imitaient leur exemple, en proportion de leur fortune; les agriculteurs seuls étaient accablés de travaux et d'impôts, fixés par une avide cupidité; mais ils ne se distinguaient pas davantage sous le point de vue moral, car ils étaient adonnés aux vices les plus dégoûtans, résultats de la grossière ignorance et de l'ivrognerie dans lesquelles ils étaient plongés. L'État, dans ses parties dissimilaires, était d'une

extrême faiblesse : le pays était gouverné par cinq évêques, le grand-maître, le maréchal de l'Ordre, huit commandeurs et huit baillis ; chacun d'eux avait sous sa dépendance des villes et des districts, où s'observaient des réglemens et droits particuliers ; et chacun aussi, songeant à ses avantages particuliers, ne s'occupait que faiblement de l'intérêt général. La doctrine de Luther, adoptée par des villes entières, des gentilshommes séculiers, et même par beaucoup de chevaliers de l'Ordre, contribua aussi à augmenter la confusion qui régnait en Livonie : car le peuple, porté d'un zèle ardent pour sa nouvelle croyance, dévastait les églises, les monastères latins ; et les évêques, soit par zèle religieux ou par des motifs sordides, prenaient les armes les uns contre les autres ; c'est ainsi que Fürstenberg, successeur du grand-maître Hallen, renversa Guillaume archevêque de Riga, le renferma dans un cachot, et ne le remit en liberté que sur les menaces du roi Auguste. Dans ses dispositions pacifiques, l'Ordre, en prenant à sa solde des militaires allemands, pour maintenir la tranquillité de l'intérieur, ne songeait en aucune manière à étendre ses moyens de défense contre ses ennemis du dehors ; il n'avait ni armée, ni argent, tandis que le grand-maître et les

fonctionnaires publics s'enrichissaient au détriment du trésor, uniquement employé à satisfaire leurs désirs, à alimenter leur faste; mais en disposant des biens de l'Ordre comme de leurs propriétés, ils se gardaient bien de faire un juste échange par l'application des leurs aux intérêts de l'Ordre. En un mot, la fertilité du terroir, la faiblesse du gouvernement et la mollesse des citoyens semblaient y appeler un conquérant. 1557.

Surcroît de puissance de la Russie.

Cependant la Russie devenait de jour en jour plus imposante, d'abord par la renommée de ses éclatantes conquêtes, ensuite par l'accroissement réel de ses forces matérielles : car les peuples conquis, rendus à la paix, lui fournissaient de nouveaux guerriers, et les princes Tcherkesses s'empressaient également de servir sous ses drapeaux, de lui amener de nombreux corps de cavalerie. Mais ce qui surtout contribua à doubler pour ainsi dire la force de notre armée, ce fut le perfectionnement apporté dans sa nouvelle organisation. Cet acte important du règne de Jean IV eut lieu en 1556, à une époque où le sang coulait encore sur les rives du Volga, tandis que, d'un autre côté, nous faisions la guerre à la Suède, et que nous étions dans l'attente d'une invasion des Tauriens. Ce réglement mémorable est digne d'être placé à la fois dans les

Meilleure organisation de l'armée.

fastes de la législation civile et militaire de notre patrie. Du temps de Jean III, les officiers du grand prince et les enfans-boyards étaient gratifiés de terres, mais cette disposition n'était pas applicable à tous : d'autres obtenaient des emplois civils dans les villes ou districts, et sous les noms de gouverneurs chargés de maintenir le bon ordre, d'exercer la justice et d'assurer la sûreté publique, ils recevaient, pour subvenir à leur entretien, certains revenus provenant des droits judiciaires. Quelques uns remplissaient leurs devoirs avec probité; mais le plus grand nombre, pour satisfaire un intérêt sordide, pillait et opprimait les habitans. Des plaintes, sans cesse renouvelées, étaient adressées au souverain : les fonctionnaires étaient destitués, traduits en jugement, mais les citoyens les plus innocens étaient souvent entièrement ruinés par les procès et les chicanes auxquelles ils étaient exposés. Afin d'extirper ces abus, le tzar abolit les droits judiciaires, et décida que les procès seraient jugés gratuitement par des vieillards choisis à cet effet; et au lieu des droits que l'on exigeait, auparavant, des parties, il établit un impôt généralement réparti, sur les villes, les districts, l'industrie et les propriétés foncières; il devait être perçu par des préposés du fisc. Quant aux of-

ficiers et enfans-boyards, il les traita tous avec égalité, leur assignant des appointemens ou des domaines, d'après l'importance de leurs services. Il ôta aux uns la trop grande quantité de terres dont ils avaient été gratifiés, pour les remettre aux indigens : ensuite il rendit passibles du service militaire, non-seulement ceux qui possédaient des terres de la couronne, mais encore les boyards propriétaires, de sorte que celui dont le fonds territorial comportait cent tchetverts (*a*) d'ensemencement, était obligé de se rendre à l'armée avec un cheval, armé et équipé à ses frais, ou de fournir un homme à sa place, ou bien enfin de verser dans le trésor la somme fixée pour compensation. Afin d'encourager les Russes à prendre le parti des armes, Jean assigna à tous les militaires une solde de campagne lorsqu'ils seraient sur pied de guerre, et doubla la paie de ceux des enfans-boyards qui fourniraient un nombre de guerriers excédant celui fixé par la loi.

De cette manière on connut par l'arpentage des terres, la consistance réelle de notre force guerrière; et en procurant ainsi aux militaires une sub-

(*a*) Le tchetvert équivaut à trois cents livres poids de France.

(*Note des Trad.*)

sistance assurée en temps de paix, ainsi que les moyens de s'entretenir en campagne, on put exiger d'eux une plus grande régularité dans le service, et sévir contre les mauvais citoyens qui cherchaient à s'en dispenser. Les annalistes disent que depuis cette disposition, notre armée reçut un accroissement sensible ; car Jean qui n'avait que cent cinquante mille guerriers sous les murs de Kazan, pouvait, quelques années après, en mettre trois cent mille en campagne, tant cavalerie qu'infanterie. Les fantassins, que l'on nommait strélitz, et qui étaient armés de mousquets, étaient pris parmi les habitans de la campagne ; ils formaient une armée permanente, séjournaient d'habitude dans les villes, et étaient surtout employés aux siéges des forteresses : l'organisation de cette milice est attribuée à Jean, mais dans tous les cas, c'est lui qui contribua essentiellement à la perfectionner (13). A la vérité ces dispositions étaient encore insuffisantes pour opérer un changement total dans notre ancienne méthode de faire la guerre, semblable à celle des asiatiques ; cependant nous commencions déjà à nous rapprocher beaucoup des Européens, et nos armées en acquéraient beaucoup plus de forces positives et de régularité. Si nous ajoutons à cela la constitution robuste des Russes, l'impassibilité phy-

sique qu'ils développent dans de pénibles travaux, leur habitude de supporter les plus grandes privations, de s'exposer au froid pendant les campagnes d'hiver, et en général l'expérience qu'ils avaient de la guerre ; enfin, cette force de volonté dérivant d'une autorité absolue, agissant sans autre concours que celui de la pensée et de la parole d'un souverain jeune, entreprenant, qui, au rapport des contemporains russes et étrangers, *ne vivait que pour les exploits guerriers et pour le salut de la foi* (14), il sera facile de deviner que le sort auquel devaient s'attendre les Livoniens, ayant en tête un pareil ennemi, était la ruine complète de leur puissance.

Une lutte établie entre la faiblesse et la force excite ordinairement dans les cœurs un sentiment de commisération, et la cause de la première nous semble toujours devoir être la plus juste : cependant les historiens russes et livoniens (15) s'accordent à accuser l'Ordre d'avoir excité la colère de Jean par sa malveillance, ses ruses et son manque de droiture, agissant en cela d'après la haine irréfléchie, bien que pardonnable, qu'il éprouvait contre un voisin dangereux. La véritable politique prescrit de conserver ses relations d'amitié, tant que manque la force nécessaire pour se déclarer ennemi ; la droiture pourrait

quelquefois arrêter un ambitieux en lui ôtant le prétexte d'une vengeance légitime : car il n'est pas si facile qu'on le pense de fouler aux pieds les principes de la morale, et le machiavélisme le plus subtil, le plus audacieux, est obligé de se couvrir d'un masque. Le tzar, en commençant la guerre contre la Livonie, pouvait y être poussé par une secrète ambition, innée ou développée par ses succès brillans; mais il lui était possible de démontrer à tout le monde la bonté de sa cause, ainsi qu'il en était réellement persuadé lui-même. Il devait cet avantage aux faux calculs des chefs livoniens; car, connaissant les forces de la Russie, il y avait folie à compter sur la possibilité d'arrêter ses projets par la ruse, par des ambassades, des paroles flatteuses et de séduisantes promesses. En effet, ils attirèrent sur eux d'effroyables malheurs, qui durèrent vingt-cinq années, après lesquelles l'Ordre, entouré de ruines et de tombeaux, tomba comme un arbre que ses rameaux desséchés ont livré aux coups de la tempête.

L'Ordre ayant été informé des armemens de la Russie, le grand-maître Fürstenberg et l'évêque de Dorpat firent demander au tzar, pour leurs ambassadeurs, un sauf conduit qui leur fut accordé. Mais les courriers allemands observaient dans

leurs voyages les terribles préparatifs que l'on faisait de tous côtés : de nombreux convois filaient vers la Livonie, partout on élevait des ponts, on disposait des camps, des relais et des étapes sur les routes : vers la fin de l'automne de 1557, déjà quarante mille hommes se trouvaient rassemblés sur les frontières sous les ordres de Schig-Alei, des boyards Glinsky, Daniel, Jean Tchérémétief, les princes Serebrianoï, André Kourbsky et autres chefs distingués. Cette armée était composée, outre les Russes, de Tatars, de Tchérémisses, de Mordviens et de Tcherkesses de Piatigor. Tout était préparé pour le départ ; mais le tzar attendait les ambassadeurs livoniens qui se présentèrent avec de riches présens et des paroles très-éloquentes. Jean ne voulut ni accepter les uns ni écouter les autres. Alexis Adachef et le secrétaire Mikhaïlof leur montrèrent le traité, exigèrent le tribut, et enfin il fut convenu qu'au lieu de capitation, Dorpat nous paierait chaque année mille ducats de Hongrie et que la Livonie rembourserait quarante cinq mille écus pour les frais de la guerre. On rédigea un traité qu'il ne s'agissait plus que d'exécuter, lorsque les ambassadeurs déclarèrent qu'ils n'avaient point apporté d'argent. Alors, le souverain les ayant invités à

1558. dîner au palais, ne fit placer devant eux que des plats vides; ils se levèrent de table à jeun, et s'en retournèrent sans avoir rien terminé, tandis que notre armée, qui les suivait, malgré le froid et les neiges, pénétra le 22 janvier en Livonie, le fer et la flamme à la main. Les menaces de Jean avaient été terribles, les préparatifs qu'il faisait étaient bien connus; cependant les chefs livoniens, comme frappés de vertige, étaient alors occupés de fêtes et célébraient le mariage d'un magistrat de Revel. Tout le pays se trouva entièrement à la disposition des Russes, qui n'inquiétèrent pas les Allemands retirés dans les villes fortifiées. Sur un espace de deux cents verstes, la Livonie méridionale fut dévastée par les princes Barbachin, Repnin, Daniel Adachef. Ils livrèrent aux flammes les faubourgs de Neühaus, Kiremne, Marienbourg, Kourslaf, Oultzen, et se réunirent sous les murs de Dorpat avec les principaux voïévodes, qui, s'étant emparés d'Altenbourg, mirent tout à feu et à sang dans leur marche. Cinq cents Allemands, infanterie et cavalerie, s'étant hasardés à faire une sortie de Dorpat, furent complètement défaits. Après être restés trois jours devant cette importante forteresse, nos généraux se portent sur le golfe de Finlande et la rivière d'Aa; ils

Commencement de la guerre contre la Livonie.

battent encore les Allemands près de Veissenberg, brûlent les faubourgs de Falkenau, Kongot, Lais, Pirkel, s'avancent jusqu'à cinquante verstes de Riga, à trente de Revel, et s'en retournent vers la fin de février à Ivangorod avec le plus riche butin et une multitude de prisonniers, ayant tué, en outre, un grand nombre de Livoniens. Les historiens allemands parlent avec effroi de la férocité des Russes, se plaignant surtout d'une troupe désignée sous le nom de *chasseurs*, èt composée de Novgorodiens, de Pskoviens, qui, trouvant la Livonie sans défense, détruisaient tous les lieux habités, et surpassaient en cruauté les Tatars et Tcherkesses employés dans l'armée. Les Russes, dont le but n'était pas de soumettre, mais seulement de dévaster le pays, croyaient remplir leurs devoirs en faisant le plus de mal possible; et le prince Michel Glinsky était tellement avide de gain qu'il ne se fit aucun scrupule de piller même le territoire de Pskof, s'imaginant que les liens de parenté qui l'unissaient au tzar, et la faveur dont il jouissait, lui donnaient le droit de tout entreprendre. Toutefois il se trompa; car Jean témoigna sa bienveillance à tous les autres voïévodes, et ordonna, dans son juste courroux, de lui faire restituer tout ce qu'il s'était illé-

gitimement approprié dans le cours de la campagne.

Après avoir accompli leur terrible mission, les voïévodes moscovites écrivirent au grand-maître, pour lui dire que les Allemands ne devaient s'en prendre qu'à eux-mêmes de tant de malheurs, punition méritée par l'audace avec laquelle ils osaient se jouer de la sainteté des sermens et de la foi des traités; que s'ils voulaient s'amender, ils pourraient encore, par leur humilité et leur repentir, apaiser le courroux de Jean, et que le tzar Schig-Alei, ainsi que les boyards, étaient prêts à intercéder en leur faveur, émus de compassion pour un malheureux pays arrosé de sang humain. La Livonie était, en effet, dans une déplorable situation. Les infortunés agriculteurs échappés au glaive ou à l'esclavage, ne pouvant trouver un refuge dans les villes, mouraient d'épuisement ou de froid au milieu des forêts, dans les cimetières; et sur tous les points, les lamentations du peuple appelaient la paix ou des défenseurs. Cependant les chefs de l'Ordre, rassemblés à Venden, délibéraient sur les mesures à prendre pour sauver le pays, tantôt faisant parade des hauts faits de leurs aïeux, un instant après remplis de terreur à l'idée de la puissance du

tzar ; ils se décidèrent enfin à envoyer une nouvelle ambassade à Moscou. Schig-Alei, que quelques historiens de Livonie représentent comme un prince cruel et sanguinaire, tandis que d'autres lui attribuent beaucoup de sagesse et de douceur, prit sur lui de décider le tzar à accorder la paix, agissant, sans doute, en cette circonstance, d'après les ordres qu'il avait reçus. Mais il était écrit que l'Ordre deviendrait victime de la coupable imprudence de ses chefs, et qu'en déployant sa puissance pour déchirer la Livonie, le tzar paraîtrait encore avoir de son côté *le bon droit et la justice*. 1558.

En attendant l'arrivée des ambassadeurs, Jean donna à ses voïévodes l'ordre de faire cesser les hostilités jusqu'au 24 avril. Le temps du grand carême étant arrivé, les Russes faisaient tranquillement leurs actes de dévotion à Ivangorod, seulement séparée de Narva par la rivière ; mais les Allemands, depuis peu disciples de Luther, affectant un profond mépris pour les réglemens de l'ancienne croyance, ne considéraient pas comme un péché de s'adonner alors aux plaisirs de la table, et bientôt échauffés par le vin, ils se mirent à tirer sur Ivangorod. Les voïévodes Kourakin et Boutourlin, qui s'y trouvaient, en ayant fait le rapport au tzar, il les autorisa à se

défendre, et fit partir d'Izborsk, le prince Temkin pour porter la guerre sur les frontières les plus voisines de la Livonie, afin de punir les Allemands de leur perfidie. Temkin, après avoir brûlé les villages dans les environs de Valk, battu un corps ennemi et s'être emparé de quatre pièces de canon, retourna sur ses pas. Cependant la grande armée ne s'était point encore mise en mouvement : les troupes de Narva ne cessaient de faire pleuvoir des boulets sur Ivangorod, dont ils tuaient les habitans, faisant dire par ironie aux généraux russes que ce n'était pas eux qui tiraient, mais le bailli de l'Ordre, et qu'ils ne pouvaient l'en empêcher. Alors nos voïévodes commencèrent eux-mêmes à faire un feu terrible contre la ville : les pièces chargées à boulets rouges ou à mitraille y portèrent, pendant une semaine entière, le ravage et la destruction; les maisons, devenues la proie des flammes, s'écroulaient avec fracas, et les habitans ne pouvaient échapper à la mort. La terreur s'empara bientôt des Allemands, qui oublièrent leur fierté et demandèrent grâce. Le bourgmestre, les conseillers, s'étant rendus au camp des Russes, déclarèrent aux généraux qu'ils ne s'opposeraient plus à la volonté de Jean, et les supplièrent de faire cesser le feu : ayant donné des ôtages, ils envoyèrent à Moscou Joa-

chim Kroumenhausen et Arndt Von-Deden. Lorsque ces députés se présentèrent au palais du Kremlin, l'okolnik Adachef et le secrétaire Michaïlof, envoyés vers eux de la part du tzar, leur demandèrent ce qu'ils voulaient. *Conserver notre ancienne position et nos lois*, répondit le sage Kroumenhausen; *rester ville Livonienne: mais, du reste, nous conformer en tous autres points à ce que votre gracieux tzar exigera de nous.* « *Nous n'oserions jamais*, répondit Adachef, *rapporter vos conditions au tzar.* Vous avez audacieusement » enfreint le traité en tirant contre les Russes, » et lorsque vous voyez votre ruine certaine, » vous assurez que vous êtes prêts à faire tout » ce qui plaira au tzar. Eh bien! il exige que » vous envoyiez, sans différer, le bailli de l'Or- » dre, Schnellenberg, à Moscou, et que vous » nous remettiez la ville; de son côté, il promet » de vous laisser dans vos habitations, de n'in- » quiéter personne; de respecter les propriétés, » sans apporter aucun changement à vos anciens » usages; de contribuer au bien général et de vous » accorder la liberté du commerce; en un mot, de » gouverner Narva de la même manière que l'ont » gouvernée les chefs de l'Ordre. Il en sera ainsi, » ou bien vous n'aurez pas la paix. » Les députés,

1558. pénétrés de douleur, prêtèrent serment en leur nom et pour leurs concitoyens; ils furent ensuite présentés à Jean, qui leur fit délivrer un diplôme de réunion à l'empire, et donna des ordres pour faire annoncer cet événement aux autorités de Narva : on écrivit en même temps aux voïévodes russes de défendre cette ville, nouvelle propriété de leur souverain, contre les attaques du grand-maître.

Mais les choses avaient changé de face à Narva : ses frivoles habitans, instruits que le grand-maître leur envoyait un renfort de mille hommes, sous les ordres du commandeur de Revel, reprirent courage, et revenus de leur effroi, ils firent dire à nos voïévodes que leurs députés n'avaient pas le pouvoir de livrer leur patrie au souverain moscovite. Le commandeur voulant user de surprise, tenta d'enlever un poste russe sur la rive opposée de la Narova, mais son attaque n'eut aucun succès, et il prit la fuite aux premiers coups qui furent tirés. On apprit presque à la fois à Moscou cette nouvelle perfidie, et un événement aussi heureux qu'inattendu, c'est-à-dire la prise de Narva par nos troupes.

Prise de Narva. Ce succès de nos armes est, dit-on, célèbre par un miracle. On raconte que des Allemands, pris de vin, ayant découvert une image de la Sainte-Vierge dans une maison qu'avaient habi-

tée des marchands pskoviens, la jetèrent au feu, ce qui occasiona un incendie accompagné d'une horrible tempête. Les Russes postés de l'autre côté de la rivière, remarquant la confusion générale qui régnait dans la ville, s'y précipitent, malgré les ordres contraires de leurs voïévodes, les uns en bateaux, d'autres sur des solives ou des planches, et, parvenus ainsi sur la rive opposée, ils marchent d'un élan spontané contre la ville : alors les voïévodes ne pouvant plus rester spectateurs paisibles de cette attaque inopinée, y conduisent eux-mêmes le reste de l'armée. L'affaire fut décidée en quelques minutes. Les chefs Strélitz avec les boyards Alexis Basmanof et l'intrépide Daniel Adachef, frère du favori du tzar, forcèrent la porte dite *de Russie*, et Jean Boutourlin pénétra par celle de Revel; les Allemands, saisis d'épouvante, furent égorgés au milieu des tourbillons de flamme et de fumée, ou chassés jusqu'au château fortifié qui comprenait la partie la plus élevée de la ville : on ne leur donna pas le temps de se reconnaître, car les murailles du fort ayant été foudroyées par l'artillerie dont on venait de se rendre maître, jointe à celle du tzar, on prépara de suite des échelles pour monter à l'assaut. Cependant Ketler et Segenhafen, commandeurs

11 mai.

de Felling et de Revel, à la tête d'un corps considérable composé de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, n'étaient qu'à trois milles de la ville : ils apercevaient la lueur de l'incendie, ils entendaient le bruit de l'artillerie, mais ils ne firent aucun mouvement, persuadés que la forteresse, avec ses murailles en pierres et ses portes de fer, était en état de résister, sans leur secours, à tous les effort de l'ennemi. Néanmoins le château capitula vers la fin du jour, sous la condition que le bailli Schnellenberg et les soldats allemands seraient libres de se retirer, ainsi que ceux des habitans qui voudraient quitter la ville : il n'y eut que quelques familles de distinction qui l'abandonnèrent, laissant leurs propriétés à la merci des Russes; les autres se contentèrent de renvoyer leurs femmes et leurs enfans, et prêtèrent, ainsi que le peuple, serment de fidélité au tzar. La prise de Narva livra en notre pouvoir deux cent trente pièces de canon avec de grandes richesses, et les soldats, occupés à éteindre l'incendie, sauvèrent, avec autant de zèle que de désintéressement, les biens de ceux des citoyens devenus nos sujets. Cette importante conquête, qui procurait à la Russie un port de commerce considérable, causa une si grande satisfaction à Jean, que pour la célébrer il ordonna des réjouissances so-

lennelles à Moscou et dans toute l'étendue de la Russie; il récompensa généreusement les voïévodes et les guerriers, et confirma le diplôme délivré à Kroumenhausen et Von-Deden, malgré le changement des circonstances; il fit aussi mettre en liberté tous les prisonniers de Narva, et annoncer que l'on ferait rentrer dans leurs biens, les habitans qui consentiraient à rentrer dans la ville. Il fut enjoint à l'archevêque de Novgorod d'y envoyer, sans délai, l'archimandrite de Yourief et l'archiprêtre de Sainte-Sophie, afin de consacrer cette place, au nom de Jésus-Christ, par des processions et des prières; de la purger des *religions latine et luthérienne*, de fonder un temple dans le château, un autre dans la ville, et de placer dans celui-ci l'image de la Sainte-Vierge, cause de l'incendie de Narva, que l'on avait trouvée parfaitement conservée au milieu des cendres.

Cependant Théodore, frère du grand-maître Fürstenberg, et plusieurs autres dignitaires livoniens, arrivèrent dans le même temps à Moscou en qualité d'ambassadeurs. Au lieu de tribut ils apportaient au tzar l'humble prière de vouloir bien en affranchir leur pays dévasté. « Toutes » les contrées de Dorpat, disaient-ils à nos » boyards, gémissent accablées par les maux

» qu'elles ont supportés, et seront long-temps
» sans voir de jours heureux. De qui pourrait-on
» aujourd'hui exiger un tribut? vous l'avez déjà
» prélevé les armes à la main, et vous nous
» avez enlevé pour des valeurs dix fois plus con-
» sidérables encore. Mais aussitôt que nous au-
» rons réparé nos pertes, nous paierons ce qui
» est convenu par le traité. » Le tzar leur fit ré-
pondre par Adachef : « Pourrais-je, après tout
» ce qui est arrivé, ajouter foi à vos promesses?
» Quel est celui qui se fie aux perfides? Il ne me
» reste plus qu'à appuyer mon droit par la force
» du glaive. Déjà j'ai conquis Narva et je veux
» profiter de ma fortune. Toutefois, comme je
» suis ennemi de l'effusion du sang, je vais vous
» proposer un moyen de l'éviter : je ferai taire
» mon juste courroux, si le grand-maître, l'ar-
» chevêque de Riga et l'évêque de Dorpat vien-
» nent eux-mêmes se prosterner devant moi;
» s'ils me paient tribut pour toute la Livonie
» et s'engagent à m'être soumis désormais,
» ainsi que les tzars de Kazan, d'Astrakhan et
» autres souverains considérables; dans le cas
» contraire je m'emparerai de la Livonie (17). »
Les ambassadeurs, consternés à ces mots, se
contentèrent de répondre : « *Nous voyons bien*
» *qu'ici il n'y a plus rien à espérer!* » Ils deman-

dèrent ensuite leur congé, qui leur fut immédiatement accordé. 1558.

Enfin, bien que le grand-maître et l'évêque de Dorpat, épouvantés du sort de Narva, consentissent à payer soixante mille écus qu'ils s'étaient procurés par les plus grands efforts, le terme de leur indépendance était arrivé : il ne s'agissait plus de tribut, le tzar voulait l'entier assujétissement de leurs États. La guerre, qui recommença bientôt, prit un tout autre caractère, et les Russes, en envahissant la Livonie, n'avaient plus pour unique but la dévastation de cette province; mais ils songeaient à établir, d'une manière fixe et positive, leur domination sur les villes dont ils se rendaient maîtres.

Conquête de Neithlos, d'Adéje et de Neuhaus.

Le 25 mai, le prince Troyekourof et Daniel Adachef formèrent le siége de Neithlos, dont ils s'emparèrent le 6 juin, par capitulation. Le bailli, qui était dans cette forteresse, en sortit avec peu de monde, les mains vides, abandonnant les armes et tout ce qui s'y trouvait aux vainqueurs. Les habitans de la ville et du district (de soixante verstes de longueur sur quarante de largeur) se reconnurent sujets de la Russie; de sorte que tout le pays, depuis les bords du lac Tchoude jusqu'à la Narova, fut enclavé dans nos possessions. Le tzar envoya des médailles d'or aux

voïévodes, et ordonna de réparer les fortications ainsi que de fonder une église consacrée à S. Hilarion. Les habitans du district et de la petite ville d'Adéje s'étaient soumis de leur propre gré, aussi bien que quelques contrées des environs de Veissenberg; ils remirent entre les mains des Russes toutes les propriétés de l'Etat, comme canons, munitions, etc.

La principale armée, sous les ordres de plusieurs généraux célèbres, les princes Pierre Schouïsky, Serebrianoï, André Kourbsky, marcha contre Dorpat. Mais il s'agissait de s'emparer auparavant de Neühaus, ville très-forte, dont la garnison se montait au plus à deux cents guerriers, mais qui était défendue par Oukskil de Padenorm, l'un des héros de l'Ordre. Ayant armé les habitans de la ville et des campagnes, il se défendit, pendant un mois, avec la plus grande intrépidité contre notre nombreuse armée. Les Allemands, commandés par ce héros, *regardaient la mort d'un œil de mépris*, selon l'expression de nos annalistes; le désespoir animant leur valeur, ils se battaient avec un tel acharnement qu'ils excitaient l'admiration des généraux moscovites. Les Russes, après avoir renversé les murs, abattu les tours, pénétrèrent enfin dans la ville : alors Oukskil se retira dans le château avec une poignée de braves,

résolus comme lui à s'ensevelir sous les ruines; 1558.
mais ses compagnons lui ayant déclaré que leurs forces étaient épuisées, nos voïévodes, en considération de sa rare bravoure, lui permirent de se retirer avec les honneurs de la guerre. Cet 30 juin.
exemple servait à prouver que la Livonie, qui possédait de nombreuses forteresses et beaucoup d'artillerie, aurait pu opposer de puissans obstacles aux armes de Jean, si ses autres défenseurs, bien qu'en petit nombre, avaient déployé le même courage qu'Oukskil, si les citoyens avaient montré les mêmes vertus que Tilef, l'un des bourgmestres de Dorpat. Dans une assemblée des chefs du pays, après avoir représenté, de la manière la plus vive et la plus touchante, les malheurs de la patrie, ce généreux magistrat s'exprimait ainsi : « *Le moment des grands sacrifices ou de notre ruine est arrivé; perdons tout, s'il le faut, mais sauvons du moins notre honneur, notre indépendance : versons au trésor public notre or et notre argent; ne conservons aucun objet précieux, soit ustensiles ou ornemens, et procurons, par là, au gouvernement le moyen de solder des troupes, et d'acheter l'amitié ou la protection des puissances voisines.* » Mais les supplications, les larmes de ce magnanime citoyen

Grandeur d'âme du bourgmestre de Dorpat.

ne produisirent aucun effet, et à peine fut-il écouté.

Tandis que l'on assiégeait Neühaus, le grand-maître Fürstenberg, les commandeurs et l'évêque de Dorpat, étaient à trente verstes de là avec une armée de huit mille hommes, dans une position marécageuse et inabordable, et loin de faire le moindre effort pour sauver cette forteresse, ils restèrent dans une complète inaction : ensuite, à la nouvelle qu'elle venait de se rendre, ils brûlèrent leur camp ainsi que la petite ville de Kiremp, où se trouvaient toutes sortes de munitions, et marchant nuit et jour ils se retirèrent, le grand-maître du côté de Valk, et l'évêque à Dorpat. Nos voïévodes, qui s'étaient mis à leur poursuite, parvinrent à atteindre l'évêque à cinquante verstes de Dorpat; ses troupes furent battues, presque tous ses officiers faits prisonniers, et ses équipages, son attirail, tombèrent entre les mains des Russes. Le grand-maître, arrivé à la hauteur de Valk, s'arrêta dans une position avantageuse : alors nos voïévodes, ayant chargé leur avant-garde de l'attaquer de front, manœuvrèrent pour le tourner ; forcé, par ce mouvement, de fuir encore, il se dirigea du côté de Venden, avec une telle vitesse et par une chaleur si accablante, que les gens et les chevaux

mouraient de lassitude. Toute l'arrière-garde de Fürstenberg fut détruite par les Russes, et Ketler, le plus illustre des commandeurs, ayant eu, dans cette affaire, son cheval tué sous lui, fut sur le point de se voir prisonnier. Les équipages du grand-maître furent enlevés, et les rapports des voïévodes ayant appris au tzar que l'ennemi ne tenait plus la campagne, ils reçurent l'ordre de retourner sous les murs de Dorpat.

Nouveau chef de l'Ordre de Livonie.

Dans des circonstances aussi terribles pour l'Ordre, le vieux Fürstenberg résigna sa dignité de grand-maître, et fut remplacé par le jeune Ketler, qui l'accepta par condescendance pour les chevaliers, et en prit possession le cœur navré de chagrin. La célébrité dont il jouissait, tant par la supériorité de son esprit que par la fermeté de son caractère, contribua puissamment à faire renaître l'espérance dans le cœur de ses concitoyens; mais lui-même en conservait à peine, et ce ne fut que par grandeur d'âme qu'il consentit à devenir le dernier grand-maître d'un Ordre expirant. Ketler, cherchant par tous les moyens possibles à sauver l'État, tâcha d'enflammer, par l'amour de la patrie, les cœurs glacés de ses concitoyens; il conjura les fonctionnaires publics d'agir d'un parfait accord, et de n'épargner ni leurs biens, ni leur vie pour l'in-

térêt général; il ramassa de l'argent et des troupes, demanda des secours à l'empereur, aux rois de Danemarck, de Suède, de Pologne, écrivit enfin au tzar pour implorer la paix; mais ses démarches ne furent point couronnées de succès. La discorde et les soupçons que les chefs de la Livonie nourrissaient les uns contre les autres, opposèrent les plus grands obstacles aux généreuses intentions du grand-maître. Ils voulaient que leur salut ne les obligeât à aucun sacrifice, donnant à entendre que les riches n'étaient pas obligés de se ruiner dans un cas pareil, et ce ne fut qu'à titre d'emprunts que Ketler put obtenir les sommes nécessaires pour subvenir aux dépenses les plus urgentes de la guerre. Les étrangers d'ailleurs ne lui furent d'aucun secours. L'empereur Charles-Quint, dont les regards avaient embrassé toute l'Europe, venait d'abdiquer la couronne et le trône : ainsi que Dioclétien, il s'était éloigné d'un monde si longtemps agité par son ambition, et voulait encore, dans sa solitude, exciter l'admiration des hommes, par un genre de gloire étonnant et singulier, mais qui n'en était pas moins une suggestion de la vanité, puisqu'il aspirait à s'élever au-dessus des grandeurs humaines. Ferdinand, devenu empereur, s'était brouillé avec le pape.

Il avait rendu la paix à l'Allemagne, et, redoutant la puissance des Turcs, il n'accorda à la malheureuse Livonie qu'une stérile compassion. Les autres souverains se contentèrent de promettre leur médiation auprès de Jean, afin de réveiller en lui l'amour de la paix : quant au tzar, il répondit à Ketler : « *Je t'attends à Moscou, et c'est du nombre, de l'humilité de tes prosternations que dépendra ta grâce.* » Ce genre de *grâce* était, aux yeux du grand-maître, le dernier degré d'infortune qui pouvait atteindre les souverains de l'Ordre, et il résolut de préférer un trépas honorable à un avilissement inutile. 1558.

Prise de Dorpat et d'autres villes.

Les voïévodes russes continuèrent leurs opérations militaires, sans perdre un seul instant : après s'être emparés de Kiremp, Kourslaf et du château-fort de Verbek sur l'Embak, ils tournèrent toutes leurs forces contre Dorpat, célèbre par la richesse de ses habitans et le grand nombre de ses établissemens de bienfaisance. Sans compter les citoyens qui soutenaient la cause de la liberté et de l'honneur, les armes à la main, cette place importante et bien fortifiée était défendue par deux mille soldats allemands, sous les ordres de l'évêque Herman Veiland, plus réputé pour ses qualités guerrières que pour la douceur et la piété d'un pasteur chrétien. Pen-

dant six jours consécutifs les chevaliers déployèrent, dans de sanglans combats, une bravoure digne de leur ancienne gloire, ainsi que l'assure Kourbsky, témoin oculaire et juge éclairé des actions guerrières. Mais la supériorité de nos forces finit par l'emporter; les sorties causèrent aux assiégés d'irréparables pertes. Les Russes, profitant d'un épais brouillard, entourèrent la ville de gabions, établirent des batteries et des mines: aussitôt que le feu de l'artillerie eût pratiqué des brèches aux murailles, ils offrirent les conditions les plus favorables. D'abord l'évêque ne voulait entendre à aucune capitulation; mais les magistrats lui ayant représenté que la ville était hors d'état de prolonger sa défense; qu'un grand nombre de soldats et d'habitans avaient succombé dans les sorties; que les autres étaient ou malades, ou dans l'impossibilité d'agir, par suites d'épuisement et de fatigue; enfin que le feu de l'ennemi, en détruisant les murailles, tuait les habitans dans les rues, on expédia au grand-maître un courrier, qui, étant revenu sans accident, apporta une lettre de Ketler; elle annonçait que l'Ordre levait des troupes et faisait des vœux pour la conservation de Dorpat.

Pierre Schouisky, le principal voïévode de

Jean, était un homme de bien, rempli de droiture et d'un caractère généreux; c'est ainsi que parlent de lui les annalistes contemporains de Livonie. Lorsque les mines furent achevées et qu'il eut avancé les gabions jusque sous les murs de la ville, il ordonna de publier, au bruit des tambours, qu'il donnait encore deux jours de réflexion aux habitans, mais que le troisième, il prendrait Dorpat d'assaut; il annonça que Jean promettait, de la manière la plus solennelle, de leur faire grâce, de leur conserver le libre exercice de leur religion, leurs anciens priviléges et leurs lois; enfin, que chacun pouvait, sans aucun danger, sortir de la ville et y retourner. Alors les magistrats et les citoyens s'adressant à l'évêque, lui dirent d'une voix unanime : « Nous » sommes tous disposés à mourir et à nous dé- » fendre tant qu'il nous restera *un plat sur la* » *table et une cuiller à la main*, pourvu ce- » pendant que notre obstination ait le caractère » d'une louable intrépidité et non d'une témérité » hasardeuse; mais est-il vraiment raisonnable » de rejeter les propositions généreuses du tzar, » lorsque nous n'avons plus la force de lui ré- » sister ? » Les soldats allemands tinrent le même langage, en demandant leurs congés avec des certificats pour prouver leur fidélité, et les

ecclésiastiques romains, craignant d'enflammer, par une opiniâtreté hors de propos, la fureur de l'ennemi, parlèrent dans le même sens. L'évêque finit par se rendre à ces importantes considérations, et l'on conclut la capitulation suivante :

« 1°. Le tzar donne à l'évêque le monastère de » Falkenau, les domaines qui en dépendent, » avec une maison et un jardin à Dorpat.

» 2°. Le clergé et les églises latines ainsi que » leurs possessions feront partie de son diocèse.

» 3°. Les gentilshommes qui désirent devenir » sujets de la Russie, resteront tranquilles pos- » sesseurs de leurs châteaux et de leurs terres.

» 4°. Les soldats allemands sortiront de la » ville avec armes et bagages.

» 5°. Tout citoyen de Dorpat sera libre de » quitter la ville et de se retirer où bon lui sem- » blera, pendant douze jours.

» 6°. La confession d'Augsbourg sera toujours » considérée comme principale religion, et n'é- » prouvera aucunes modifications.

» 7°. Les autorités allemandes continueront à » administrer la ville et ne seront privées d'au- » cun de leurs droits ou revenus.

» 8°. Les négocians pourront trafiquer libre- » ment avec l'Allemagne et la Russie sans être » soumis à aucun droit.

» 9°. Aucun habitant ne sera transféré du dis-
» trict de Dorpat dans les États moscovites.

» 10°. Tous ceux qui auront l'intention de
» s'établir dans un autre pays, pourront s'y
» transporter avec leurs biens, ou en réaliser la
» valeur par des ventes volontaires.

» 11°. Les citoyens sont affranchis de tout lo-
» gement militaire.

» 12°. Tous les crimes, même ceux d'Etat
» et les offenses qui pourraient être faites à Sa
» Majesté le tzar, seront jugées par les magis-
» trats.

» 13°. Les citoyens prêteront serment au tzar
» et aux autorités locales. »

Le prudent Schouisky, muni des pleins-pouvoirs de Jean, ne rejeta aucun des articles, d'accord avec les principes de l'humanité et ceux de la politique; car il s'agissait d'affaiblir, par des procédés généreux, de la condescendance et de la modération, le sentiment de haine que nous portaient les Livoniens, afin de faciliter, par de pareils moyens, la conquête de leur pays.

Après que les articles de la capitulation eurent été approuvés par les vainqueurs, et lorsqu'il ne s'agissait plus que de les confirmer par l'apposition des sceaux, le vieux Antoine Tilef, ce vertueux bourgmestre de Dorpat, dont nous avons

déjà fait mention, rompant le silence que gardaient les dignitaires consternés, s'adressa dans ces termes à l'évêque : « *Monseigneur, si quel-*
» *qu'un pense qu'il soit possible encore de sau-*
» *ver Dorpat par les armes, qu'il se présente !*
» *Je suis prêt à le suivre au milieu des combats;*
» *guidés par l'amour de la patrie, nous sacri-*
» *fierons ensemble notre vie pour elle.* » Ces paroles, l'air vénérable et la vive émotion de celui qui les proférait, produisirent une profonde impression sur l'assemblée : « *Digne citoyen,* lui
» répondit l'évêque, *aucun d'entre nous ne mé-*
» *rite d'être traité de lâche, mais nous devons*
» *céder à la nécessité.* » Le 18 mai, les Russes entrèrent dans Dorpat. Le prince Schouisky, animé du désir d'épargner, autant que possible, aux infortunés habitans quelques unes des vexations inséparables de ces momens de désordre, fit placer des postes militaires aux portes, pour empêcher les Russes d'entrer dans la ville, et permettre à ceux qui voulaient la quitter de faire les préparatifs de leur départ, sans être inquiétés en aucune façon; il leur donna aussi des guides et des escortes pour les conduire en lieux de sûreté; quant à l'évêque, il fut escorté, jusqu'à Falkenau, par deux cents cavaliers d'élite de l'armée moscovite.

Lorsque le calme fut entièrement rétabli dans la ville, le magistrat en remit les clefs à Schouisky qui y fit son entrée à cheval, entouré de députés et de dignitaires, et précédé par le plus jeune des voïévodes, qui portait l'étendard de la paix (18). Les enfans-boyards de la garde du tzar étaient rangés en haie, de chaque côté des rues; et le peuple, dont les craintes étaient dissipées, considérait avec curiosité les vainqueurs et l'ordre de leur marche; les femmes mêmes, revenues de leur frayeur, ne craignaient plus de se montrer. Les magistrats, ayant présenté une coupe d'or à Schouisky, ce sage prince leur en témoigna sa reconnaissance, et leur dit : « qu'il serait toujours prêt à les recevoir et à les entendre; qu'il mettrait tout son zèle à punir les scélérats, et à faire du bien aux braves gens. » Il donna un festin splendide aux premières autorités et aux doyens de Dorpat, et gagna tous les cœurs par l'affabilité de ses manières. Les Russes trouvèrent dans cette ville cinq cent cinquante-deux pièces de canon, ainsi que des richesses assez considérables, appartenant à l'État ou aux particuliers qui s'étaient retirés à Riga, Revel, Felling. Le tzar confirma tous les articles de la capitulation conclue par ses voïévodes; mais il ordonna à l'évêque Herman, 1558.

et aux dignitaires les plus considérables de Dorpat de se rendre à Moscou. Ce prélat, maudit dans sa patrie comme s'il l'avait trahie, ne quitta plus la Russie, et termina ses jours en proie aux chagrins que lui causa le sort de ses amis et de ses serviteurs; car ceux-ci, accusés par les Livoniens d'avoir entretenu des intelligences avec les ennemis, subirent les horreurs de la question ou périrent du dernier supplice. Les chefs de l'Ordre croyaient déguiser leur faiblesse, en cherchant à persuader au peuple que la trahison seule était cause de nos avantages.

Mais ces cruautés furent d'insuffisans moyens pour arrêter les succès de la force, réunie à la sagesse. L'exemple de Dorpat avait prouvé que Jean savait épargner les vaincus : profitant de cette circonstance, Schouisky écrivit à tous les gouverneurs des villes livoniennes, les engageant, par des promesses avantageuses, ou par des menaces, à se soumettre; il en résulta que les forteresses de Veissenberg, Pirkel, Laïs, Oberpahlen, Ringen ou Touchin, Atzel, se rendirent, sans coup férir, à nos voïévodes, qui, laissant partout aux dignitaires de l'Ordre la liberté de se retirer, se contentaient de recevoir le serment des citoyens, sans toucher à leurs propriétés : mais les districts qui refusaient d'obéir,

tels que ceux de Felling, Revel, Venden, Schvanenbourg, furent mis à feu et à sang; les faubourgs de Vittenstein, où commandait le jeune et intrépide chevalier Gaspard d'Oldenbok, furent incendiés; les Allemands battus en rase campagne, aux environs de Venden et de Schvanenbourg, perdirent, dans cette occasion, deux de leurs plus illustres officiers, faits prisonniers par nos troupes. Enfin les voïévodes, après s'être emparés de vingt villes, où ils laissèrent des garnisons et des munitions, revinrent, en septembre, auprès du tzar, qui se trouvait alors au monastère de Troïtzky. Il les accueillit avec joie et bienveillance, les embrassa et prodigua les plus grands éloges à leur zèle pour son service; enfin, après avoir, avec eux, rendu grâces au ciel des succès de cette campagne, il se rendit au bourg d'Alexandrofsky, où il leur distribua lui-même des pelisses, des coupes et des armures; il permit à chacun d'eux de se choisir un cheval dans ses écuries, et les gratifia en outre de riches domaines; quant aux enfans-boyards, il leur donna des terres en Livonie afin de les intéresser à la conservation de nos conquêtes.

Les princes Kourliatef et Repnin, envoyés en Livonie, furent moins heureux que les généraux précédens; ils s'emparèrent encore, à la vérité,

Ketler s'empare de Ringen.

de la petite ville de Kavelekht, brûlèrent Verpol et battirent les Allemands dans les faubourgs mêmes de Revel ; mais le grand-maître de l'Ordre, et Vœlkersam voïévode de l'archevêque de Riga, étant parvenus à rassembler plus de dix mille hommes, assiégèrent Ringen, sous les yeux des troupes russes, et s'emparèrent de cette forteresse, malgré la vigoureuse résistance d'Ignatief, chef des strélitz. Avec une garnison composée à peine de deux ou trois cents hommes, il parvint à s'y maintenir pendant cinq semaines, repoussa deux assauts et ne se rendit que lorsqu'il eut épuisé entièrement sa poudre et ses munitions. Les généraux du tzar essayèrent de se justifier, en disant que la position où se trouvait le camp des Livoniens était extrêmement forte, et que leurs troupes étaient épuisées de fatigue ; ils se glorifiaient d'ailleurs d'avoir remporté une victoire contre Jean Ketler, frère du grand-maître, qu'ils firent prisonnier avec deux cent soixante Allemands entre Ringen et Dorpat. Mais le grand-maître en personne les ayant attaqués, culbuta le corps du prince Repnin et aurait pu reprendre Dorpat, si, heureusement pour nous, les Allemands, accablés de fatigues, n'avaient préféré quelques heures de repos au succès de l'entreprise, car la

garnison russe était peu nombreuse, et les habitans les plus considérables l'engageaient secrètement à s'y rendre. Comme leur nombre se trouvait réduit à six mille, le grand-maître, instruit que les généraux moscovites attendaient du secours; et ne pouvant ignorer qu'ils faisaient volontiers la guerre en hiver, opéra sa retraite sur la fin d'octobre, et fit inhumainement massacrer les prisonniers qu'il avait faits à Ringen. Nous reprîmes alors possession de cette ville. Dans le même temps l'ennemi, venant de Louje, Resitz et Valk, inquiétait, par ses incursions, le territoire de Pskof; il brûla le faubourg de Krasnoï, le monastère de Saint-Nicolas, près de Sebeja, et une quantité de villages.

Le tzar, mécontent de Kourliatef et de Repnin, envoya, au mois de décembre, en Livonie, les princes Siméon Mikoulinsky, Vassili et Pierre Sérébrianoï, Jean Tchérémétief, Michel Morozof, le tzarévitch Tokhtamouisch et les princes Tcherkesses avec une nombreuse armée (19). Ces intrépides voïévodes devaient se porter directement sur Riga, dévaster le pays et détruire l'ennemi partout où il tiendrait la campagne. Mais avant de répandre le sang ils déclarèrent au grand-maître qu'il avait encore le choix de la paix ou de la guerre, et que leur

1559. Les Russes dévastent la Livonie et la Courlande.

prompte soumission pouvait disposer le tzar à leur pardonner : n'ayant obtenu aucune réponse, les Russes entrèrent en Livonie. L'armée, qui depuis Krasnoï occupait une ligne de plus de cent verstes, se porta sur Marienbourg, et rencontra, près de Tirsin, les Allemands commandés par Vœlkersam. Le prince Vassili Sérébrianoï se trouvait seul pour leur faire face, avec ses bataillons. L'ennemi montra beaucoup de courage, car les guerriers les plus distingués de l'Ordre combattaient dans ses rangs. Le brave Vœlkersam tomba dans la mêlée avec quatre cents Allemands, et le chancelier de l'archevêque de Riga, ainsi que trente gentilshommes des plus distingués, se trouvèrent au nombre des prisonniers; le reste des troupes ennemies se dispersa, et cette victoire du prince Sérébrianoï ouvrit à notre armée un sûr et libre passage jusqu'à la mer. L'hiver était très-rigoureux. Nos voïévodes, ne s'occupant pas du siége des grandes forteresses, telles que Venden, Riga, ne s'emparaient que des petites villes abandonnées par les Allemands aussitôt que paraissaient les Russes. La ville de Schmilten fut la seule qui refusa de se rendre, et les cosaques en ayant escaladé les murailles, eurent long-temps à soutenir un com-

bat opiniâtre avec un ennemi poussé au désespoir. 1559.

Dans le cours de leurs dévastations, les Russes emportaient les canons, les cloches, les munitions, et brûlaient tout ce qui n'était pas susceptible d'être transporté; dans cette expédition ils détruisirent onze villes. Restés pendant trois jours sous les murs de Riga, ils brûlèrent un grand nombre de vaisseaux à l'embouchure de la Dvina; les rives de cette rivière, les contrées maritimes et la Courlande furent ravagées jusqu'à la Prusse et la Lithuanie. Enfin, chargés du plus riche butin, emmenant avec eux d'innombrables prisonniers, les voïévodes sortirent de la Livonie, le 17 février, pour se rendre à Opotchka : les rapports qu'ils adressèrent au tzar, constataient que son armée n'avait éprouvé que des pertes peu considérables, tandis que la Livonie était en cendres.

Intercession des rois de Pologne, de Suède et de Danemarck, en faveur de la Livonie.

Cependant plusieurs souverains se présentèrent enfin pour intercéder en faveur de ce malheureux pays. Nous avons laissé Auguste, roi de Pologne, dans l'intention de conclure une paix solide avec la Russie; et de former une alliance offensive contre le khan; à cet effet les ambassadeurs polonais arrivèrent à Moscou, en mars 1559. Les négociations de paix furent aussitôt entamées, et

Jean proposa d'adopter, comme article fondamental, que les deux puissances conserveraient les pays et villes dont elles se trouvaient en possession; mais, à l'instant, Auguste demanda qu'on lui rendît Smolensk, et comme si cette prétention n'était pas déjà assez importante, il exigeait, en outre, que le tzar prît l'engagement de ne pas faire la guerre à la Livonie, et de la considérer comme un pays dont l'empereur et les Etats d'Allemagne l'avaient établi souverain. Jean ordonna alors aux ambassadeurs de se retirer. « *Je* » *vois bien*, leur dit-il, *que le roi a changé de* » *sentiment : qu'il agisse donc selon son bon* » *plaisir! Quant à la Livonie, c'est une pro-* » *vince anciennement tributaire de la Russie*, » *et non pas de votre souverain. Je la punis* » *maintenant pour son peu de fidélité, ses cou-* » *pables intrigues, ses crimes, et la dévastation* » *de nos temples.* » Au moment du départ des ambassadeurs, le tzar ne voulut point renouveler la trève avec la Pologne, et promit seulement de respecter, jusqu'en 1562, les conditions de l'armistice, pourvu que le roi fît mieux observer les règles de la justice en faveur des Russes, vexés par ses sujets. En un mot, il était évident que la guerre de Livonie entraînerait une rupture ouverte avec la Pologne. Auguste n'a-

vait aucune envie de faire de généreux efforts pour protéger un Ordre à deux doigts de sa ruine; mais loin de consentir à en abandonner les riches possessions à la merci du tzar, il désirait se les approprier, si la chose était possible. Dans les circonstances où se trouvait l'Ordre, ce souhait était naturel : la Pologne et la Russie devant envisager les choses sous le même point de vue politique, Auguste aurait pu être taxé d'insouciance, s'il n'avait employé tous les moyens pour tâcher d'arracher la Livonie au tzar. Il s'agissait seulement de montrer de la fermeté, de la résolution, ce dont Auguste n'était pas capable ; car en provoquant la guerre il tâchait de l'éloigner, et, tout en la considérant sans crainte dans l'avenir, il tremblait à l'idée de tirer le glaive.

Le vieux Gustave Vasa, autre intercesseur en faveur de l'Ordre, témoigna plus d'indifférence et développa bien moins de zèle dans ses démarches; il avait vainement essayé de s'opposer à l'ambition de la Russie, au moyen de la coalition des puissances du Nord, qui, dans cette circonstance, ne l'avaient point secondé; elles s'étaient contentées de lui donner de simples assurances de leurs bonnes dispositions et de leurs vœux. Voici ce qu'il écrivait au tzar : « *Je ne me*

» *permettrais pas de vous tracer ce que vous*
» *avez à faire, je n'exige rien; mais, en consi-*
» *dération de l'empereur Ferdinand, je vous*
» *supplie d'accorder la paix à la Livonie, au-*
» *tant par pitié pour l'humanité souffrante, que*
» *pour l'intérêt général de la chrétienté. Je n'ai*
» *pas lieu de me louer moi-même de la probité*
» *des Livoniens, et je sais par expérience ce*
» *dont ils sont capables! Si vous l'exigez, je leur*
» *écrirai de tomber à vos pieds pénétrés de repen-*
» *tir et d'humilité. Mais, soit que vous fassiez*
» *cesser ou non l'effusion du sang, je n'en con-*
» *tinuerai pas moins d'observer religieusement*
» *le traité que j'ai conclu avec la Russie, et de*
» *me tenir honoré de votre auguste amitié.* »
Jean remercia Gustave des bonnes dispositions qu'il manifestait; et lui ayant donné connaissance des motifs de la guerre, il ajoutait : « *Si*
» *vous n'avez pas des raisons particulières qui*
» *vous portent à vous mêler des affaires de la*
» *Livonie, je crois inutile que vous écriviez au*
» *grand-maître : je trouverai bien moi-même*
» *les moyens de le rendre plus traitable.* »

Frédéric II, roi de Danemarck, fut le troisième médiateur qui s'employa pour la Livonie. On sait déjà que l'Esthonie avait jadis appartenu à ses ancêtres. Cette province comprimée par

Jean, reconnut que l'Ordre était incapable de la sauver, et rechercha la protection de Christiern III, père de Frédéric; Revel et les contrées environnantes ayant témoigné le désir de rentrer sous sa domination, Christiern, déjà avancé en âge, se sentant proche de sa fin, leur répondit avec indifférence : « *J'ai bien de la peine* » *à supporter le fardeau du gouvernement de* » *mes Etats : serait-il donc raisonnable d'y* » *ajouter encore celui de nouveaux pays, et de* » *combattre pour eux?* » Cependant il fit passer quelques milliers de florins et des canons en Esthonie; il se disposait même à faire partir une ambassade pour Moscou, lorsque la mort vint le surprendre. Son fils, plus ambitieux et plus entreprenant, résolut de faire rentrer le Danemarck dans la possession de cette province qui n'était pas d'une faible importance. Il écrivit à ce sujet au grand-maître, à l'évêque de Revel, à la noblesse esthonnienne, et leur promettait non-seulement d'intervenir pour le soutien de leurs intérêts, mais encore de leur envoyer une armée en cas de besoin; ensuite ayant donné à ses ambassadeurs les instructions nécessaires, il les fit partir aussitôt pour Moscou. Il y avait plus de quarante ans que nous n'avions eu aucune relation avec ce royaume.

Notre alliance si vivement appréciée par Christiern II, ami de Vassili, n'avait paru d'aucune utilité à Christiern III et Frédéric Ier; les liaisons commerciales entre Copenhague et Novgorod avaient même entièrement cessé. Frédéric II annonçait à Jean, comme à un cher et bon voisin, son avénement au trône, ainsi que son désir sincère de devenir son ami, et de renouveler avec la Russie le commerce détruit par les circonstances orageuses des temps passés; il le priait instamment de ne point inquiéter l'Esthonie, ancienne possession danoise, et qui n'avait été placée que momentanément sous la protection du grand-maître. Il demandait, en outre, qu'en faveur de sa médiation désintéressée, le tzar voulût bien accorder la paix à l'Ordre même. Adachef répondit aux ambassadeurs, au nom de son maître : « *Nous avons écouté votre dis-* » *cours avec une scrupuleuse attention, et nous* » *nous sommes fait représenter les lettres des* » *souverains de Russie et de Danemarck entre* » *eux : nous y avons remarqué que les deux* » *puissances, unies par une mutuelle amitié,* » *permettaient à leurs sujets de faire, sans en-* » *traves, un commerce avantageux. Si votre* » *roi a l'intention de renouveler cette précieuse* » *amitié, nous y sommes aussi disposés que*

» *lui ; mais nous ne pouvons nous dispenser de* 1559.
» *vous témoigner notre étonnement de voir*
» *qu'il découvre une province danoise dans un*
» *pays dominé depuis six cents ans par la Rus-*
» *sie. Le grand prince Georges Vladimirovitch,*
» *surnommé Yaroslaf, ayant conquis la Li-*
» *vonie, y fonda la ville de Yourief, y éleva*
» *des églises grecques, et soumit tout le pays à*
» *un tribut; depuis cette époque il n'a appar-*
» *tenu à aucun autre souverain. Je sais que,*
» *sans autorisation de la Russie, les habitans*
» *avaient voulu appeler deux princes danois*
» *pour régner sur eux ; mais, pour les en punir,*
» *nos ancêtres portèrent chez eux le fer et le feu,*
» *et expulsèrent ces princes; ils se vengèrent d'eux*
» *une autre fois encore, lorsqu'ils eurent ap-*
» *pris que les Livoniens avaient secrètement re-*
» *connu la souveraineté suprême de l'empereur*
» *des Romains. Si Frédéric ignore ces circon-*
» *stances, nous pouvons vous présenter les an-*
» *ciens traités entre l'Ordre et les gouverneurs*
» *de Novgorod : lisez-les vous-mêmes et vous*
» *reconnaîtrez la vérité de nos assertions..... Il*
» *fut un temps où, orphelin et mineur, nous*
» *étions inhabile à défendre nos droits ; les*
» *ennemis alors, remplis de joie, comprimaient*
» *et ruinaient la Russie. Alors le grand-maître*

» *et les évêques refusant de nous payer le tribut* » *qui nous était dû, le prélevaient cependant* » *sur les villages et les villes pour se l'appro-* » *prier....»* Après avoir développé ses griefs contre les Livoniens, le tzar continuait ainsi : « *Ainsi, que Frédéric ne s'occupe pas de l'Esthonie;* » *car ses États se composent du Danemarck,* » *de la Norvège, et nous n'en connaissons point* » *d'autres. S'il désire cependant contribuer au* » *bien-être de la Livonie, il peut conseiller au* » *grand-maître et aux évêques de se présenter* » *en personne à Moscou, et pour témoignage* » *de notre considération particulière pour votre* » *roi, nous leur accorderons une paix qui puisse* » *s'accorder avec l'honneur et les intérêts de la* » *Russie. Nous fixons un terme de six mois,* » *pendant lesquels la Livonie ne sera point in-* » *quiétée.* » On remit ensuite aux ambassadeurs danois un sauf-conduit, au nom des seigneurs Livoniens, dans lequel il était dit, que Jean accordait une trêve à l'Ordre, à dater de mai jusqu'en novembre 1559. D'après les clauses de cet acte, le grand-maître, lui-même, devait se rendre à Moscou, se prosterner devant le tzar, ou bien envoyer à sa place les personnages les plus illustres, munis de pouvoirs pour traiter des conditions d'une paix perpétuelle. Mais ce n'était

Jean accorde une trêve à la Livonie.

pas aux soins, à la sollicitude de Fréderic, que la Livonie était redevable de la trève qu'elle venait d'obtenir; il fallait en attribuer la cause à ceux d'un autre ami qu'elle n'avait point recherché : c'était Devlet-Ghireï. Jean fut obligé de contenir les Tauriens, et, pour ne pas diviser ses forces, il accorda un moment de répit à l'Ordre, assuré qu'il était que, dans tous les temps, la Russie pourrait, sans difficultés, venir à bout de ce faible ennemi.

Le prince Dmitri Vichnevetzky, qui, en 1558, avait été envoyé pour porter la guerre en Tauride, était parvenu jusqu'à l'embouchure du Dniéper, sans avoir découvert un seul Tatar en campagne; car Devlet-Ghireï était resté cantonné dans la presqu'île, où il attendait les Russes. Alors Vichnevetzky revint à Moscou, laissant sur le Dniéper le brave Rjefsky avec les cosaques. Cependant Devlet-Ghireï, curieux de connaître ce qui se passait dans le pays de Kazan, envoya de légers détachemens qui devaient se porter sur le Volga, mais qui furent tous détruits par les habitans des montagnes et les cosaques. Il n'osa, de long-temps, entreprendre rien de considérable; mais aussitôt qu'il eut appris que nous étions en guerre avec la Lithuanie, ajoutant foi au faux rapport qui lui fut fait, que toutes

nos forces y étaient employées ; que la Russie était sans défense, parce que Jean lui-même luttait contre un ennemi formidable dans les contrées les plus lointaines, aux bords de la Baltique, Devlet-Ghireï reprit courage ; il attira à lui un grand nombre de Nogaïs, et ayant rassemblé, à ce que l'on assure, jusqu'à cent mille cavaliers, il ordonna (en décembre 1558) à son fils Makhmet-Ghireï de se porter contre Rézan ; au houlan Makhmet, de marcher sur Toula ; enfin aux Nogaïs et princes de Chirinsk, de se diriger sur Kochira. Cette armée était déjà parvenue jusqu'à la rivière de Metcha, lorsque les prisonniers, faits par les Tatars, annoncèrent au tzarévitch que Jean se trouvait à Moscou, et qu'il n'y avait en Livonie qu'une faible partie de nos troupes. Consterné à cette nouvelle, il s'informa alors où étaient l'intrépide Vichnevetzky et le brave Jean Tchérémétief. On lui dit que le premier était à Bélef, l'autre à Rézan, et que le prince Michel Vorotinsky se trouvait à Toula avec de nombreuses troupes ; Makhmet-Ghireï n'osa pas se hasarder plus avant. Talonné par la peur, il s'en retourna beaucoup plus vite qu'il n'était venu, et, dans sa fuite précipitée, un grand nombre d'hommes et de chevaux succombèrent à la fatigue. Le prince Vorotinsky

Incursion des Tauriens.

l'ayant poursuivi jusqu'à Oskol, trouva la route jonchée de cadavres, mais il ne put l'atteindre. Toutefois, profitant de l'absence de l'armée de Tauride, les Russes battirent, près de Prekop, les campemens nogaïs, qui avaient quitté leur prince Islam pour embrasser le parti de Devlet-Ghireï, et leur enlevèrent quinze mille chevaux.

Afin de ne point laisser à Devlet-Ghireï le temps de se reconnaître, Jean fit partir le prince Vichnevetzky, avec cinq mille chevaux, pour se porter sur le Don; il devait y faire construire des bateaux de transport, se rendre par eau jusqu'à Azof, et de là inquiéter la Tauride par des courses. L'okolnik Daniel Adachef s'était mis en marche de Moscou, à la tête d'un corps considérable, composé d'enfans-boyards, de cosaques et de strélitz, avec le projet de porter un coup sensible à l'ennemi, suivant que l'occasion s'en présenterait. Les succès de Vichnevetzky furent de peu d'importance; car ils se bornèrent à détruire quelques centaines de Tauriens qui avaient tenté de pénétrer jusqu'à Kazan : mais le jeune Daniel Adachef, digne frère du favori du tzar, s'attira, par son habileté, par son heureuse audace, l'admiration de ses contemporains. Ayant fait construire des bateaux plats dans les contrées situées aux envi-

1559. rons de Krementchouk, alors inhabitées, il s'embarqua avec huit mille hommes sur le Dniéper, qu'il descendit jusqu'à son embouchure : là s'étant emparé de deux vaisseaux qui se trouvaient en rade dans la mer Noire, il aborda en Tauride. L'alarme se répandit aussitôt dans tous les campemens, et l'on entendait de tous les côtés ce cri de détresse : *Les Russes sont arrivés et le tzar est à leur tête!* Les Tauriens couraient se cacher dans les montagnes, les vallées, les bois, les cavernes, et le khan, saisi d'effroi, demandait des guerriers et ne voyait que des fuyards. Pendant plus de quinze jours, Adachef dévasta, sans trouver d'opposition, les côtes occidentales de la Tauride; il livrait aux flammes les tentes de ces nomades, s'emparait des troupeaux et faisait les habitans captifs, tandis qu'il délivrait les prisonniers russes et livoniens; enfin, après avoir transporté sur ses embarcations le riche butin qu'il venait de faire, il s'en retourna en triomphe du côté d'Otchakof; et comme il se trouvait des Turcs parmi les prisonniers faits tant sur les vaisseaux que dans les campemens, il les renvoya aux pachas d'Otchakof, en leur déclarant qu'il ne faisait la guerre qu'aux États de son ennemi Devlet-Ghireï, et non pas au sultan, dont il était jaloux de conserver l'amitié.

Irruption des Russes en Tauride.

Les pachas eux-mêmes vinrent lui offrir des présens; ils donnèrent de grandes louanges à son courage ainsi qu'à ses bons procédés pour le sultan. Néanmoins Devlet-Ghireï, revenu de sa première frayeur, eut connaissance du petit nombre de ses ennemis. Il se mit sur-le-champ à la poursuite d'Adachef, le long des rives du Dniéper, que les troupes russes remontaient lentement, en faisant feu sur les Tatars qui se présentaient à portée. Il évita les cataractes et aborda à l'île du monastère, où il se prépara au combat; mais le khan, qui craignait de n'en recueillir qu'une nouvelle honte, s'en retourna lâchement.

La nouvelle des exploits du jeune héros ayant été apportée à Moscou par le prince Féodor Khvorostin, son compagnon d'armes, causa la plus grande joie au tzar ainsi qu'à toute la nation, et le métropolitain fit chanter un *Te Deum* en actions de grâces. Le rapport d'Adachef ayant été lu publiquement, fit éclater la commune allégresse; les Russes étaient ravis d'apprendre qu'il nous avait ouvert la route de cet empire, séjour de crimes et de perfidies, où jusqu'alors nos guerriers n'avaient jamais encore versé le sang des infidèles. On se ressouvenait aussi que le christianisme avait fleuri jadis dans ces contrées où

S. Vladimir avait reconnu l'existence du vrai Dieu, et l'on pensait que Jean ne tarderait pas à exécuter des projets qu'il méditait sans doute, et que l'on verrait de nouveau arborer la croix sur les bords du Salguir. En effet, le tzar avait l'intention d'abandonner notre ancien et timide système de guerre, et de prendre l'offensive contre ces brigands. Ayant donc envoyé des médailles d'or à Adachef et à ses valeureux compagnons d'armes, il leur ordonna de se rendre auprès de lui pour l'aider de leurs conseils; mais la guerre avec la Livonie s'étant rallumée plus terrible que jamais, sauva la Tauride. Jean ne laissa que les Nogaïs et les Cosaques pour inquiéter le khan, et lui écrivit, en réponse à ses nouvelles propositions de paix : « *Vous voyez que la guerre avec la Russie n'est* » *plus accompagnée d'un avantage certain.* » *Nous connaissons maintenant le chemin de* » *vos Etats par terre et par mer. Ne vous con-* » *tentez donc plus de nous adresser d'insidieuses* » *promesses; mais donnez-nous des preuves de* » *votre amour de la paix, et nous redevien-* » *drons amis.* » Indépendamment des Nogaïs qui obéissaient au prince Islam et des Cosaques du Don, le tzar avait encore dans les princes Tcherkesses des serviteurs dévoués; ils lui de-

mandèrent des chefs pour diriger leurs entreprises de guerre contre les Tauriens, et des pasteurs de l'Eglise, pour convertir leur pays à l'Evangile; on s'empressa d'exaucer leurs désirs, et le tzar leur envoya le brave Vichnevetzky, ainsi qu'un grand nombre de prêtres, qui, ayant érigé des temples au milieu des vallées et sur les montages du Caucase, y rétablirent le christianisme autrefois florissant dans ces contrées.

Le tzar qui venait d'accorder, comme faveur spéciale, une trève à l'Ordre, éloigné de supposer que les Livoniens dussent la rompre, avait fait évacuer l'Esthonie par son armée, et attendait des nouvelles du grand-maître. Mais Ketler gardait le silence; et dans la persuasion où il était qu'il fallait ou vaincre les Russes ou s'assujétir à eux, il se détermina à partir pour Cracovie et non pas pour Moscou, afin de déterminer Auguste à prendre, avec chaleur, une part active dans cette guerre, décidé à accepter toutes les conditions que le roi voudrait mettre à sa coopération, lors même qu'elles seraient destructives de l'indépendance de l'Ordre; car, à la rigueur, les Livoniens préféraient la domination des Polonais à celle des Russes, qui, de toute ancienneté, leur étaient odieux. La dignité de grand-maître n'était pas encore dégradée dans

l'opinion générale. Le jeune Ketler, d'un extérieur agréable, doué de beaucoup d'esprit, d'une éloquence persuasive, réunissant à ces qualités une grande noblesse de sentimens, se présenta à Auguste, avec l'appareil d'une splendeur ternie, entouré d'un grand nombre des plus illustres dignitaires de l'Ordre; il représenta avec force les malheurs de la Livonie, les dangers auxquels la Pologne elle-même était exposée, les terribles projets de Jean; il démontra, en outre, à quel point la guerre devenait indispensable au roi, et la probabilité de la victoire, reconnaissant toutefois combien les Russes étaient nombreux, mais ne parlant qu'avec mépris de leurs talens militaires. Auguste ayant consulté à ce sujet l'opinion de la diète, les seigneurs polonais, entraînés par l'éloquence du grand-maître, voulaient à l'instant tirer le glaive; mais les Livoniens, mieux instruits des forces que pouvait déployer la Russie, conseillèrent d'employer, avant d'en venir à cette extrémité, tous les autres moyens capables de sauver l'Ordre de sa ruine; par exemple de vigoureuses instances, des demandes hautement soutenues, ou des menaces appuyées par des préparatifs de guerre. Le traité fut enfin conclu. Le grand-maître et l'archevêque de Riga remirent entre les mains

du roi, comme garantie, les forteresses de Marienhaüsen, Lauban, Acherat, Dünebourg, Rosichen, Loutzen, s'engageant à lui payer sept cent mille florins, lorsque la guerre serait terminée. Le roi de son côté donna la promesse de soutenir la Livonie avec toutes ses forces, de la faire rentrer dans la possession intégrale de ses Etats, et de partager fraternellement avec l'Ordre les conquêtes futures que l'on ferait sur les Russes.

1559. Alliance entre la Livonie et Auguste.

Muni de cet acte, Ketler retourna en Livonie comme en triomphe; il encouragea les dignitaires et les citoyens, répondit de la fidélité du roi et du succès de la guerre, et ne demanda qu'un dévouement généreux de la part des véritables enfans de la patrie. Les plus brillantes espérances animaient tous les cœurs; on était convaincu de la puissance de la Lithuanie; on se rappelait la célèbre victoire remportée par ses armées sur les bords du Dniéper, et l'on croyait trouver parmi les voïévodes d'Auguste, de nouveaux Constantins Ostrojsky. « *C'est nous qui* » *devons leur montrer le chemin de la victoire,* » disait Ketler; « *celui qui demande le secours* » *des autres, doit faire preuve de zèle et d'activité. Soyons les premier à tirer le glaive,* » *et nous entraînerons nos amis au champ*

» *d'honneur.»* Christophe, duc de Meklenbourg, coadjuteur de l'archevêque de Riga, amena de nouvelles troupes qu'il avait enrôlées en Allemagne. La diète de l'empire promit cent mille ducats à Ketler. Le duc de Prusse, les magistrats de Revel et plusieurs citoyens dévoués à la cause de la patrie, lui prêtèrent des sommes considérables; et nous ferons ici mention d'un petit marchand de Riga, qui lui donna trente mille marcs sur son simple billet. Les plus riches particuliers, émigrés de Dorpat, voulant se retirer en Allemagne, et y emporter leurs fortunes, on les dépouilla de leur or et de leur argent que l'on versa dans le trésor de l'Ordre. Par ces moyens, le grand-maître ayant doublé ses forces militaires, sachant d'ailleurs que les Russes étaient peu nombreux en Livonie, partit de Venden, en automne, au moment où les chemins étaient dans le plus mauvais état, et de cette façon il ouvrit la campagne un mois avant l'expiration de la trêve. S'étant avancé tout à coup vers Dorpat, il battit complétement le voïévode Pletcheief, assez imprudent pour se laisser surprendre, et qui, dans cette attaque, eut mille hommes de tués. Cette injuste agression devait paraître à Jean une nouvelle perfidie de la part des Livoniens. Il confia donc sa vengeance aux plus

Le grand-maître rompt la trêve.

illustres de ses voïévodes, les princes Mstislafsky, Schouisky, Sérébrianoï, qui, avec l'élite des enfans-boyards, les Moscovites et les Novgorodiens, hâtèrent leur marche pour sauver la partie de la Livonie que nous avions conquise. Les mauvais chemins apportant de grandes difficultés à la célérité des opérations, l'ennemi aurait pu faire d'immenses progrès dans un pays dont tous les habitans portés pour lui, étaient disposés à exterminer les Russes; mais la prudence et la bravoure de deux de nos généraux empêchèrent le grand-maître de tirer avantage de la victoire qu'il venait de remporter.

Ketler s'approcha, sans différer, de Dorpat pour en former le siége. Toutefois, malgré la promptitude de ses manœuvres, le prince Rostofsky eut le temps de prendre les mesures les plus convenables pour la défense de cette forteresse : aussitôt qu'il eut fait arrêter et renfermer dans l'hôtel-de-ville les citoyens les plus dangereux, il accueillit les Allemands de tout le feu de son artillerie et fit une sortie très-avantageuse. Le grand-maître resta dix jours devant Dorpat, campé à une verste de distance, d'où il tirait contre la ville sans causer aucun dommage aux assiégés. Le froid, les tourbillons de neige et la mauvaise nourriture

firent murmurer son armée, et surtout les Allemands mercenaires, incapables de supporter la peine et la fatigue. Il fallait donc que Ketler se décidât entre deux partis devenus nécessaires, c'est-à-dire, à former, pendant l'hiver, un siége, que tout annonçait devoir être long, ou à emporter la ville d'assaut; mais l'un ou l'autre lui paraissait également peu raisonnable. Dorpat avait de fortes murailles défendues par une bonne artillerie, de nombreux guerriers et des chefs habiles : les citoyens, privés de toute communication avec les assiégeans, ne pouvaient leur être d'aucune utilité, et le nombre des Russes qui tenaient la campagne, augmentant de jour en jour, les derrières de l'armée livonienne en étaient menacés; car on pouvait s'apercevoir, d'après leurs manœuvres, qu'ils avaient le projet de l'entourer. Déterminé par ces considérations à s'éloigner de Dorpat, le grand-maître résolut de s'emparer au moins de Laïs, dont la garnison ne s'élevait qu'à quatre cents hommes commandés par l'intrépide Kochkarof, chef des strélitz. Les Allemands ayant disposé des gabions, parvinrent à renverser les murailles, sans pouvoir cependant pénétrer dans la forteresse, car les Russes la défendaient avec un courage qui tenait du désespoir. Cette vigoureuse résistance consterna les

Glorieuse défense de Laïs.

Allemands; de sorte que Ketler, après deux jours de continuels et violens assauts, se retira à Venden comme vaincu, non-seulement parce qu'il avait perdu quantité de monde, mais plus encore par le découragement de ses soldats, arrivé à tel point, que de long-temps il ne put rien entreprendre. Cette admirable défense de Laïs peut être placée au nombre des faits guerriers les plus brillans de l'histoire ancienne et moderne, s'il est vrai que la valeur, et non pas le nombre, 1560.
donne du prix aux exploits. Le prince André Rostofsky envoya Kochkarof, lui-même, porter à Moscou la nouvelle de la retraite des Livoniens. Le tzar témoigna à l'un et à l'autre la plus vive reconnaissance, pour avoir conservé les villes confiées à leur courage, sauvé l'honneur des Russes et donné un nouveau lustre à la gloire de nos armes.

Il est vraisemblable que le grand-maître, en commençant avec tant de vigueur et de précipitation cette sanglante guerre, s'attendait qu'Auguste, d'après les conditions du traité, ferait quelques mouvemens contre les Russes. En effet, le roi préparait son armée, ce qui était fort différent d'opérations militaires, et il envoya à Moscou son secrétaire Volodkovitch, porteur d'une lettre par laquelle il exigeait, d'une ma-

nière positive, l'évacuation du territoire livonien par le tzar, ainsi que la restitution des villes dont il s'était emparé : « *En cas de refus*, ajou-» tait-il, *je me verrais contraint de soutenir mes* » *justes prétentions par la force des armes : car* » *le grand-maître s'est solennellement reconnu* » *vassal du grand duché de Lithuanie. Les pré-* » *tendus droits de la Russie sur la Livonie sont* » *d'origine nouvelle; car, jusqu'à ce jour, ni votre* » *père, ni votre aïeul, ni vous-même ne les aviez* » *jamais fait valoir.* » Volodkovitch, en priant les boyards moscovites de contribuer à la paix, leur découvrit, comme un secret, que les grands de Pologne étaient disposés à détrôner le roi, dans le cas où il ne soutiendrait pas la Livonie. Jean ordonna de montrer à cet envoyé le traité conclu avec le grand-maître, relativement au tribut de Dorpat, en lui disant : « *Voilà quels sont* » *nos droits!* » D'après le conseil des boyards, il répondit à Auguste : « *Il est connu de Dieu*, » *de tous les souverains et des peuples, quel est* » *le véritable maître de la Livonie.* Elle se choi-» sissait, à la vérité, un grand-maître de l'Ordre » et des chefs de l'église, mais après nous en avoir » donné avis et sur notre consentement; car elle » fut toujours tributaire de la Russie. Vos préten-» tions sont ridicules autant que déplacées. Nous

Menaces d'Auguste.

» savons que le grand-maître s'est rendu auprès 1560.
» de vous, et vous a illégitimement remis plusieurs
» forteresses : maintenant, si vous voulez con-
» server la paix, ordonnez à vos généraux d'en
» sortir, et ne soutenez pas des traîtres dont le
» sort ne doit plus dépendre que de notre misé-
» ricorde. N'oubliez pas que l'honneur ordonne
» aux souverains de prendre la justice pour unique
» règle de leurs actions et de leurs discours. J'é-
» tais sincèrement disposé à contracter avec vous
» une alliance offensive contre les infidèles, et
» même à présent, je ne refuse pas de la con-
» clure. J'attends donc vos ambassadeurs et des
» propositions plus raisonnables. » Jean regardait la guerre comme certaine ; il ne restait plus qu'à savoir lequel des deux souverains la commencerait.

Courrier de l'empereur.

A cette époque, il arriva à Moscou un courrier de Vienne expédié par l'empereur Ferdinand, qui, jusqu'alors, n'avait eu aucune liaison avec la Russie. Il témoignait à Jean le désir d'obtenir son amitié, et le priait de ne plus faire la guerre à la Livonie qui dépendait de l'empire. Ferdinand s'exprimait, dans cette lettre, en termes très-flatteurs; mais le tzar lui répondit sèchement : « Que s'il désirait cultiver l'amitié de la Russie, ainsi que l'avaient fait Maximilien et

Charles-Quint, il devait établir ses relations par des ambassadeurs ou des personnages de marque, et non par des courriers avec lesquels on ne pouvait s'entretenir de choses importantes. » Sa lettre ne renfermait que cette notification. Néanmoins il est certain que l'empereur, en sa qualité de protecteur légitime de l'Ordre, était plus en droit de prendre sa défense que le Danemarck et la Lithuanie.

Nouvelle dévastation de la Livonie.

A travers ce choc de prétentions et d'intérêts divers, la Livonie était en feu. Les Russes irrités, s'étant mis à la poursuite de Ketler, sortirent de Dorpat pour punir cette nouvelle trahison : arrivés sous les murs de Tarvaste où se trouvait l'ancien grand-maître Fürstenberg, ils le repoussèrent avec perte dans une de ses sorties, et livrèrent aux flammes les faubourgs de cette ville, tandis que d'autres troupes battaient les Allemands près de Felling : de leur côté, les principaux voïévodes moscovites, Mstislafsky, Schouisky, Sérébrianoï, dévastaient tout le pays qui s'étend depuis Pskof jusqu'au golfe de Riga, dans les districts de Venden et de Volmar, dont plusieurs villages étaient restés intacts avant cette nouvelle et subite incursion. Les voïévodes n'ayant point rencontré le grand-maître, continuèrent leur marche jusqu'à Marienbourg, sans avoir eu

un seul combat à soutenir. Cette petite ville, alors une des plus belles de la Livonie, était située dans une île au milieu d'un grand lac, et paraissait devoir être inabordable dans la belle saison; mais l'hiver en facilita l'approche aux Russes, en leur frayant un chemin sur la glace. Le boyard Morozof, qui s'était illustré pendant le siége de Kazan, fit approcher l'artillerie de siége, qui, au bout de quelques heures, détruisit les murailles. Alors les Allemands, n'ayant plus aucun moyen de se défendre, rendirent la place. Cependant le commandeur Zibourg, qui en était le chef, mourut pour cette raison dans les prisons de Kirkholm; car le grand-maître voulait que les officiers de l'Ordre défendissent les forteresses ainsi que l'avaient fait Oukskil et Kochkarof. Aussitôt que les voïévodes eurent fait rétablir les murailles de Marienbourg, ils y laissèrent une forte garnison, et retournèrent ensuite à Pskof où le tzar leur donna, en récompense, des médailles d'or. Au retour du printemps les Russes se portèrent une autre fois encore de Dorpat en Esthonie; et ayant attiré un corps d'Allemands hors des murs de Verpel, ils le détruisirent entièrement. Quant aux volontaires de Pskof, comme ils ne trouvaient plus rien à piller dans les villages entièrement déserts, ils visitaient les forêts où s'é-

Prise de Marienbourg.

taient retirés les agriculteurs, les faisaient captifs et les conduisaient par troupes nombreuses en Russie, pour les vendre comme esclaves.

Le tzar, intimement convaincu que la guerre avec la Pologne devenait inévitable, voulut compléter, aussi promptement que possible, la ruine de l'Ordre; et à cet effet il envoya, sur la fin de l'hiver, de nouvelles troupes à Dorpat, sous les ordres du prince André Kourbsky. Pour témoigner à ce voïévode, avant son départ, la confiance illimitée qu'il plaçait en lui, le tzar, l'ayant invité à se rendre dans son appartement, récapitula toutes les actions glorieuses de ce brave, et lui dit : « *Je dois nécessairement me rendre moi-*
» *même en Livonie ou y envoyer, à ma place,*
» *un voïévode expérimenté, brave, entreprenant*
» *et sensé; je ne puis faire un meilleur choix que*
» *vous, qui possédez mon attachement et mon*
» *estime : partez donc, et que la victoire y ac-*
» *compagne vos pas.* » C'est ainsi que Jean savait captiver l'affection de ses serviteurs dévoués, et Kourbsky, dans les transports d'un vif enthousiasme, baisa la main du jeune tzar, qui promit une bienveillance inaltérable au jeune boyard, en échange de l'éternel dévouement que celui-ci offrait à son souverain. Par malheur pour la Russie l'un et l'autre oublièrent ces engagemens sacrés!...

Kourbsky, ayant pour compagnon d'armes l'illustre Daniel Adachef, se mit en marche au mois de mai, et sortit de Dorpat pour se porter sur Vittenstein; ils s'emparèrent de Teguefeuer, château-fort, appartenant à l'évêque de Revel, dévastèrent le riche district de Koskil, où se trouvaient de superbes châteaux appartenant aux chevaliers de l'Ordre, et enlevèrent un détachement ennemi sous les murs même de Vittenstein. Ensuite, instruits par les prisonniers que l'ex-grand maître Fürstenberg se trouvait avec neuf régimens de cavalerie et d'infanterie dans une position marécageuse à huit milles de la ville, ils résolurent de marcher contre lui, avec cinq mille hommes de troupes légères choisies, et firent filer sur Dorpat les équipages et le butin. Les Russes s'étant enfoncés dans les marais y marchèrent pendant une journée entière, et si Fürstenberg avait su profiter de leur fâcheuse position pour les attaquer, il n'est pas douteux qu'avec peu de monde, il ne lui eût été facile des les détruire entièrement; mais il attendit nos troupes dans une vaste plaine à six verstes de là. Le soleil venait de se coucher au moment où les Russes sortaient des marais. Ils font reprendre haleine à leurs chevaux, et continuent tranquillement leur marche par un beau

1560. Victoires de Kourbsky.

clair de lune ; la nuit était aussi claire qu'elle peut l'être au printemps dans les contrées maritimes. Les Russes arrivés sur la ligne, trouvent les Allemands en bataille, prêts à les bien recevoir : le combat commence à minuit ; une vive fusillade s'engage de part et d'autre, et pendant environ deux heures elle est entretenue avec vivacité : mais nos troupes avaient l'avantage de pouvoir viser plus juste et de mieux distinguer au moyen de la lueur des feux du camp ennemi. Enfin le corps de réserve que Kourbsky avait laissé en arrière, étant arrivé, les Russes se précipitent en avant, enfoncent les Allemands, les mettent en fuite, et les poursuivent jusqu'à la distance de six verstes, où se trouvait une rivière profonde dont le pont s'écoula sous le poids des fuyards. Fürstenberg parvint à peine à s'échapper avec un petit nombre des siens ; les uns se noyèrent et les autres furent passés au fil de l'épée ou faits prisonniers. Au lever du soleil, Kourbsky retourna au camp de Fürstenberg, s'empara de tous les équipages qui s'y trouvaient, et conduisit à Dorpat cent soixante-dix officiers faits prisonniers. Il remporta en outre six autres victoires, dont la plus considérable fut celle de Felling. Fürstenberg, qui gardait cette forteresse, voyant quelques centaines de cava-

liers tatars sous les murs, sortit avec un corps nombreux de cavalerie pour les attaquer, et tomba dans une embuscade, dont il eut les plus grandes difficultés à se tirer, laissant un grand nombre de chevaliers étendus sur le camp de bataille.

Mais alors que le bras puissant du tzar écrasait la Livonie, le ciel préparait un affreux changement dans son sort et celui de la Russie.

Il avait joui, pendant treize ans, de tout le bonheur que peut procurer l'union conjugale avec une épouse tendre et vertueuse. Sa famille s'était augmentée de deux enfans, Féodor et Eudoxie. Anastasie était brillante de jeunesse et de santé, lorsqu'en juin 1560, elle fut atteinte d'une maladie sérieuse qui fut encore aggravée par la frayeur. Le feu ayant pris dans la rue d'Arbata, par un temps sec et un vent impétueux, qui chassait des nuages de fumée et lançait des tisons enflammés du côté du Kremlin, le tzar fit transporter son épouse malade au village de Kolomensk; ensuite il se rendit lui-même sur le lieu de l'incendie pour en arrêter les progrès, s'exposant aux plus grands dangers; car, se trouvant placé contre le vent, il était couvert d'étincelles. Son intrépidité inspira aux boyards, aux dignitaires et aux gentilshommes un zèle si ar-

1560. dent, qu'ils se précipitaient au milieu des flammes, abattaient les édifices, portaient de l'eau et montaient sur les toits. Cet incendie, qui éclata à plusieurs reprises, put être compté pour un combat : beaucoup de personnes y perdirent la vie, d'autres furent estropiées. Ce malheureux événement, source des plus terribles inquiétudes pour Anastasie, empira tellement son mal, que l'art des médecins ne put y apporter aucun remède : elle expira le 7 août. Le désespoir de Jean ne pourrait s'exprimer, et jamais l'affliction publique ne s'était manifestée d'une manière aussi vive, aussi touchante. Non-seulement la cour, mais la ville entière de Moscou accompagna le convoi de la première tzarine, de la plus chérie des princesses, et lorsque le corps fut transporté au monastère des religieuses de Vozneséuie, la foule du peuple interceptait le passage au cortége des ecclésiastiques et des grands, en se pressant autour de son cercueil. Tous pleuraient, mais les plus inconsolables étaient les pauvres et les indigens, qui donnaient à Anastasie le nom de mère. Ils refusèrent d'accepter les distributions de charité qui se font ordinairement en pareilles circonstances, ne voulant aucune espèce de soulagement dans ce jour de désolation. Jean, soutenu par son frère Youri, son cousin Vladimir et

Mort de la tzarine Anastasie.

Alexandre, jeune tzar de Kazan, suivait lentement le cercueil; ses gémissemens et les transports de sa douleur touchaient à la frénésie: le métropolitain lui-même, baigné de larmes, osa seul se permettre de l'exhorter à se soumettre avec résignation aux décrets du ciel..... Mais personne ne pouvait deviner encore tout ce qu'Anastasie emportait au tombeau!...

C'est ici que se terminent les jours fortunés de Jean et ceux de la Russie : car, en même temps qu'il perdit son épouse, il abandonna le sentier de la vertu (*a*).

(*a*) Le neuvième volume paraîtra incessamment.

NOTES

DU HUITIÈME VOLUME.

(1) HAKLUIT's *Navigations*, t. II, p. 232—236.

(2) Ces gens étaient des pêcheurs, qui s'enfuirent dans leurs canots; mais Chanceller se mit à leur poursuite et les atteignit. *Hakluit's Navigations*, p. 236.

(3) *Hakluit's Navigations*, p. 231—249.

(4) *Hakluit's Navigations*, p. 231—249. Cette lettre était écrite en anglais et en latin.

(5) Les Anglais disent que pendant ce repas les serviteurs changèrent, par trois fois, d'habillemens, et qu'il se prolongea jusqu'à la nuit (en hiver). *Hakl. Nav.*, p. 250.

(6) *Hakluit's Navigations*, p. 255. La lettre du tzar était en russe et en hollandais (*Dutch*) : ne serait-ce point en allemand? et datée de février 1554.

(7) *Hakluit's Navigations*, p. 265.

(8) *Hakluit's Navigations*, p. 263. *The* 11 *day of sept. we came of Wologda, and there we laid all our wares up, and sold very litle; but one merchant would have given us* 12 *robles for a broad cloth... and* 4 *altines for a pound of sugar.* — Il est dit plus loin que le rouble valait une guinée, et l'altine un schelling.

(9) *Hakluit's*, t. II, p. 287 et 288.

(10) *As a testimony and witness of their good hearts, zeal and tenderness towards him, and his country.*

(11) Marie répondit qu'elle ne défendrait point à ses sujets un commerce qui leur était avantageux, mais qu'elle prendrait des mesures pour qu'ils ne fournissent point de munitions de guerre à la Russie. (*Voyez* Dalin, Gesch. des R., t. III, p. 344, 351, 360.)

(12) Voici la lettre adressée à l'empereur par Von der Bruggen, ambassadeur lithuanien; elle se trouve parmi mes documens de Kœnigsberg, n°. 638. « *Des Moscobitters gevalt und Macht ist gros, und dermassen erschrecklich, das auch alle angrentzende Kœnige und grosfürsten Christlichs Nameus ihre Haupter gegen ime niederslagen und den Frieden diemütig von ime bitten mussen. Und der Moscobiter hat für und für mit ganzem Ernst und fleis darnach getracht, wie er Leifflandt gemeiner Christenheit und dem heiligen Reich Teutscher Nation abzihen und unter seinen grausamen-gewalt und Unglauben bringen mochte, der Hofnung, wo er Leifflandt erobert und dadurch der Ost-see mechtig vürde, die andern nagelegenen anstossenden Lande als Littaven, Polen, Preussen und Schweden, desto schleiniger auch unter sein gehorsam zu bringen... Der itzige Moscobiter ist ein junger man und deswegen zum Kriege und Bluetvergiessen desto hitziger..... Und hangt dieser Beschverung weiter and das unter dem schein der Handvercks Leute, Kriegs und Dientsvolks, allerley verdampte secten und Rotten, alls sacramentirer, Widdertheufer und dergleichen die nirgent sicher zu haussen vissen, sich dahin in grosser, anzahl würden begeben, daselbst der Moscobiter wuste Religion gar verwuesten und gemeiner Christenheit pluetige Tragedien, wie derselben art und gebrauch ist, anrichten.* »

(13) Déjà, du temps de Vassili, père de Jean, les villes

fournissaient des milices semblables aux Strélitz ; on les désignait sous le nom de Pitchalniks.

(14) *Hakluit's*, t. II, p. 320. *Hee stettets all his delight upon two things, first to serve god, and the second, howe te subdue and conquere his enemies.*

(15) *Voyez* Kelch, Arndt, etc.

(16) *Voyez* Kelch, p. 223, et Ardnt., p. 230. Neustet, contemporain sensé, fait l'éloge de Schig-Alei.

(17) Voici une partie de la réponse du tzar aux ambassadeurs livoniens, relatant leur rapport, qui se trouve dans mes papiers de Kœnigsberg, n°. 698 et 699. « *Dass* » *wir sie nun solten begnadigen, unsern zorn von ihnen* » *abvenden und den Derptischen zins nicht von ihnen nehmen*, *derhalben dass das stifft Derpt gar ist verheret* » *und vertorben und in vielen Jahren bey Menschengedenken nicht kan erholet werden, und unser Kriegs*» *volck haben in dem Kriege mehr genommen als der Zins* » *gewesen ist*, etc. »

(18) *Voyez* Arndt. « *Ein Woywode unt der Friedens* » *fahne ritte voraus.* »

(19) Suivant les historiens livoniens, qui augmentent toujours le nombre de nos forces en diminuant les leurs, l'armée moscovite était de cent trente mille hommes.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
DU HUITIÈME VOLUME.

TABLES
GÉNÉALOGIQUES
DES PRINCES SOUVERAINS
DE RUSSIE.

Ces tables ne présentent pas tous les noms, mais seulement ceux qu'il est le plus important de connaître pour avoir une idée juste des diverses branches des princes. Je laisse à quelque autre le soin de composer des tableaux complets, d'après les matériaux qui se trouvent dans cette histoire, ou dans les notes ci-jointes. Je désigne l'année où l'on parle des princes, ou celle de leur mort, par ce signe, †. La première table comprend depuis la fin du XIe. siècle jusqu'à celle du XIIe., ainsi que la seconde; la 3e., depuis le XIe. jusque vers la moitié du XIIIe.; la 4e., depuis le XIIe. jusqu'au XIIIe.; la 5e., du XIIe. au XVe.; la 6e., du XIIe. au XIVe.; la 7e., du XIe. au XIIIe.; la 8e., du XIe au XVe.; enfin la 9e. et dernière, depuis la moitié du XIIe. jusqu'au XVIIe.

).

IGOR, é à Cuné-, comtesse laminde).	ELISABETH, (épouse Harald, roi de Norvége).	ANNE, (épouse Henri Ier, roi de France.)	ANASTASIE, (épouse André, roi de Hongrie.)

I
†

RU | . N. | DAVID.
†

ROSTISLAF. 099. | VSEVOLODKO, gendre de Monomaque. 1127.

ROST
11

JE
BERL

IS. 1. | MSTISLAF. 1167. | GLEB. 1167.

ROST

D.

MSTIE
olealas II.)

YAROPOLK.

ROST
1

PÉREDSLAVA
(épouse le fils de Koloman, roi de Hongrie.)
1104.

YAROSLAF.
† 1102.

VIATCHESLAF.
† 1105.

ROSLAF.
1185.

MALFRIDA
(épouse Vsévolod, fils d'Yaroslaf Yaroslavitch, petit-fils de Mstislaf-le-grand.

ANNE
épouse de Rurick.

IIIe.

IATOSLAF, FIL

ROMAN.

D.

SVIATOSLAF.
† 1166.

IATOPOLK.
† 1162.

Une
épou
disla
duc
gne.

R - GEORGE.
† 1202.

VLADIMIR.
† 1201.

K.
4.

SVIATOSLAF,
gendre de Rurik,
1205.

OLEG-PAUL.
1176.

OLEG.
de Koursk.

VSÉVOLOD-LE-
épouse Marie, fille
mir, roi de Po
† 1215.

fille
ouse
chel
ian.

Une fille
qui épouse
George, fils
de Vsévolod-
le-Grand.
1211.

ROMAN
de Briansk.

M
de

AGRIPPINE
i épouse Lechko-
Noir, duc de Po-
gne.

ABLEAU

AROSLAF - LE

MONOMAQUE
ères noces à Gide,
roi d'Angleterre.
1125.

AF.

O.

SVIATOSL
† 1114.

Une fille
épouse Vsé-
od Davido-
ch, petit-fils
gor, arrière-
it-fils d'Ya-
laf-le-Grand.

MARIE
mariée au fils de
l'Empereur de
Constantinople.

VASSILKO.
1136.

VSR.
ma

Une
mariée à S
roi de N
et en secon
ces à Erik
Danem

IE,
roi

Une fille
mariée à Alexis,
prince impérial,
fils de Jean, em-
pereur de Con-
stantinople.

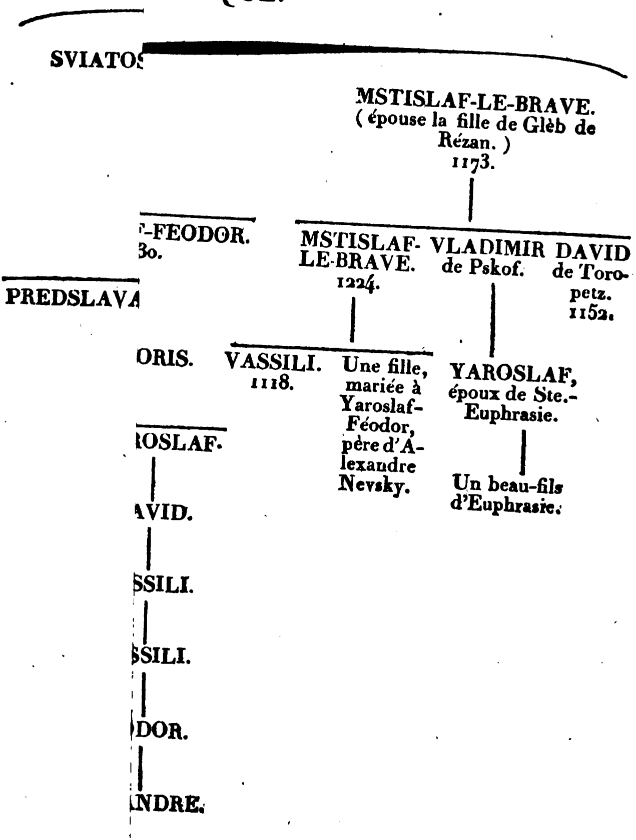
Une fille
qui épouse Vsé-
volod Olgovitch.
1140.

JEAN.
† 1128.

VTISLAF,
dre de
iatoslaf
évolodo-
tch de
ernigof.
1175.

MSTISLISLAF,
1198.

K.



OMAQUE.
SVIATO
MSTISLAF-LE-BRAVE.
(épouse la fille de Glèb de Rézan.)
1173.
-FEODOR.
3o.
MSTISLAF-LE-BRAVE.
1224.
VLADIMIR
de Pskof.
DAVID
de Toropetz.
1152.
PREDSLAVA
ORIS.
VASSILI.
1118.
Une fille, mariée à Yaroslaf-Féodor, père d'Alexandre Nevsky.
YAROSLAF,
époux de Ste.-Euphrasie.
Un beau-fils d'Euphrasie.
OSLAF.
AVID.
SSILI.
SSILI.
DOR.
NDRE.

LITCH.

ɪOLESLAS *(à la bouche de travers)*,

VSÉVOLOD.
de Belz.

EXANDRE.

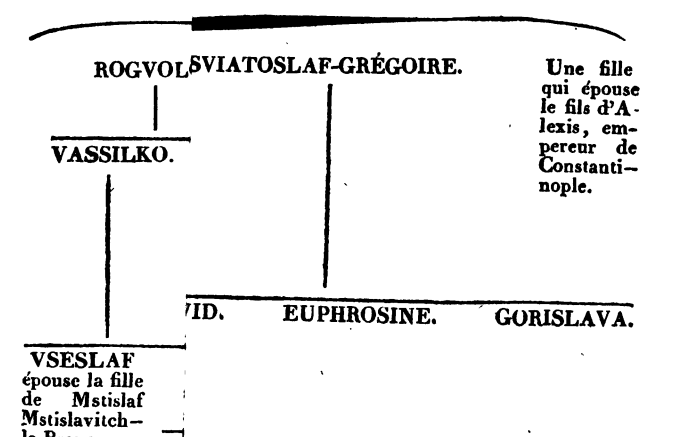
HÉLÈNE
épouse Casimir - le-juste.
1196.

VSÉVOLOD.
1211.

ɪAVA,
ɪechko-
ɪc.

ANASTASIE,
mariée à Boleslas de Mazovie, et en secondes noces à Dmitri, boyard hongrois.

A.



ROGVOL
SVIATOSLAF-GRÉGOIRE.
Une fille qui épouse le fils d'Alexis, empereur de Constantinople.
VASSILKO.
VID.
EUPHROSINE.
GORISLAVA.
VSESLAF épouse la fille de Mstislaf Mstislavitch-le-Brave. 1103.
ISIASLA
1181.

ET DE PRONSK.

LE-GRAND.

